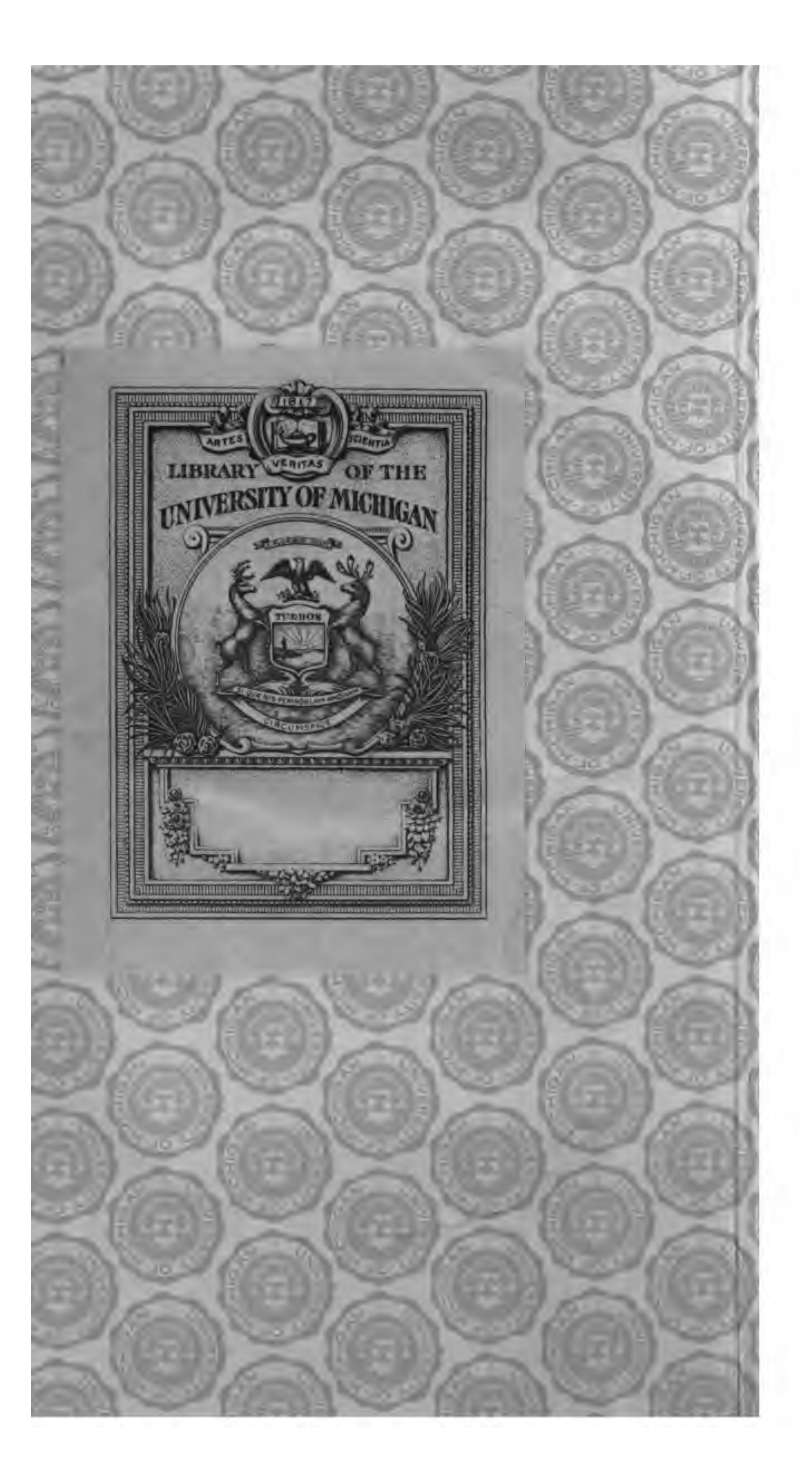
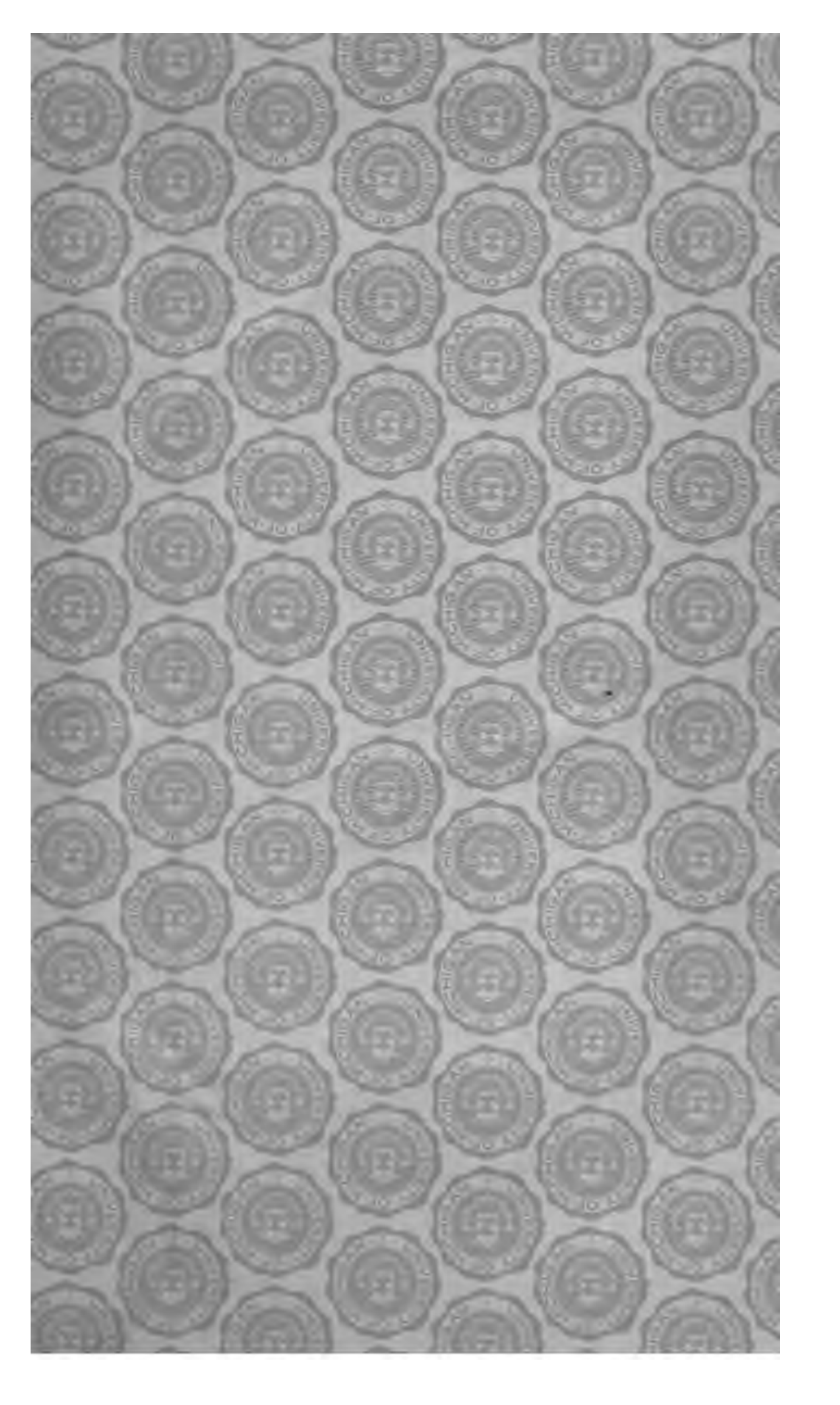
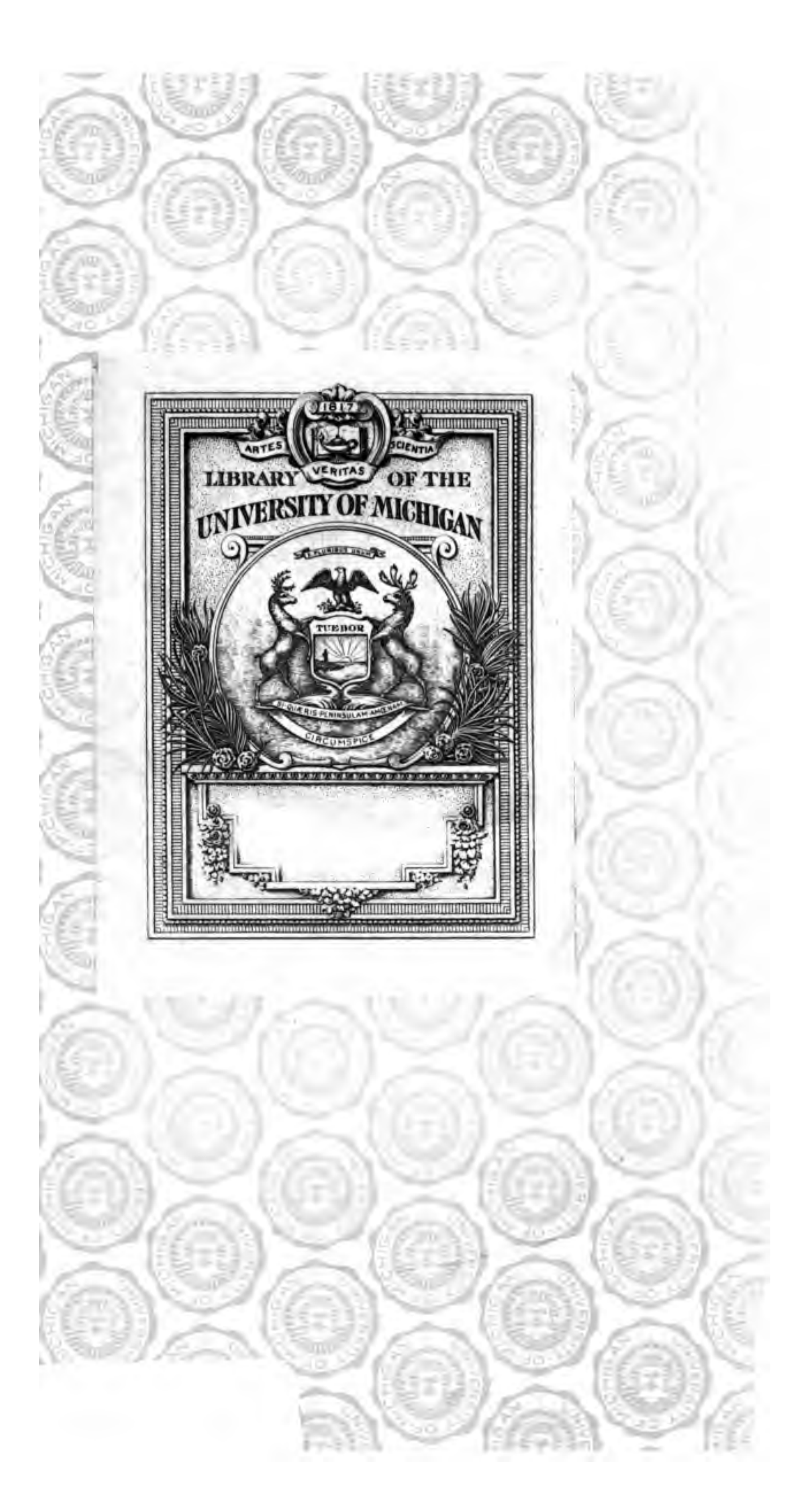


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

OEUVRES

DE

D'ARNAUD, François

" Thomas Marie de Baculard

CONTENANT

LIEBMAN, ROSALIE, GERMEUIL.

TOME SECOND.

AVEC FIGURES.

A PARIS,

Chez LAPORTE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. CXV.

LIEBMAN.

ANECDOTE ALLEMANDE.

OEUVRES

DE

D'ARNAUD, François

" Thomas Marie de Baculard

CONTENANT

LIEBMAN, ROSALIE, GERMEUIL.

TOME SECOND.

AVEC FIGURES.

A PARIS,

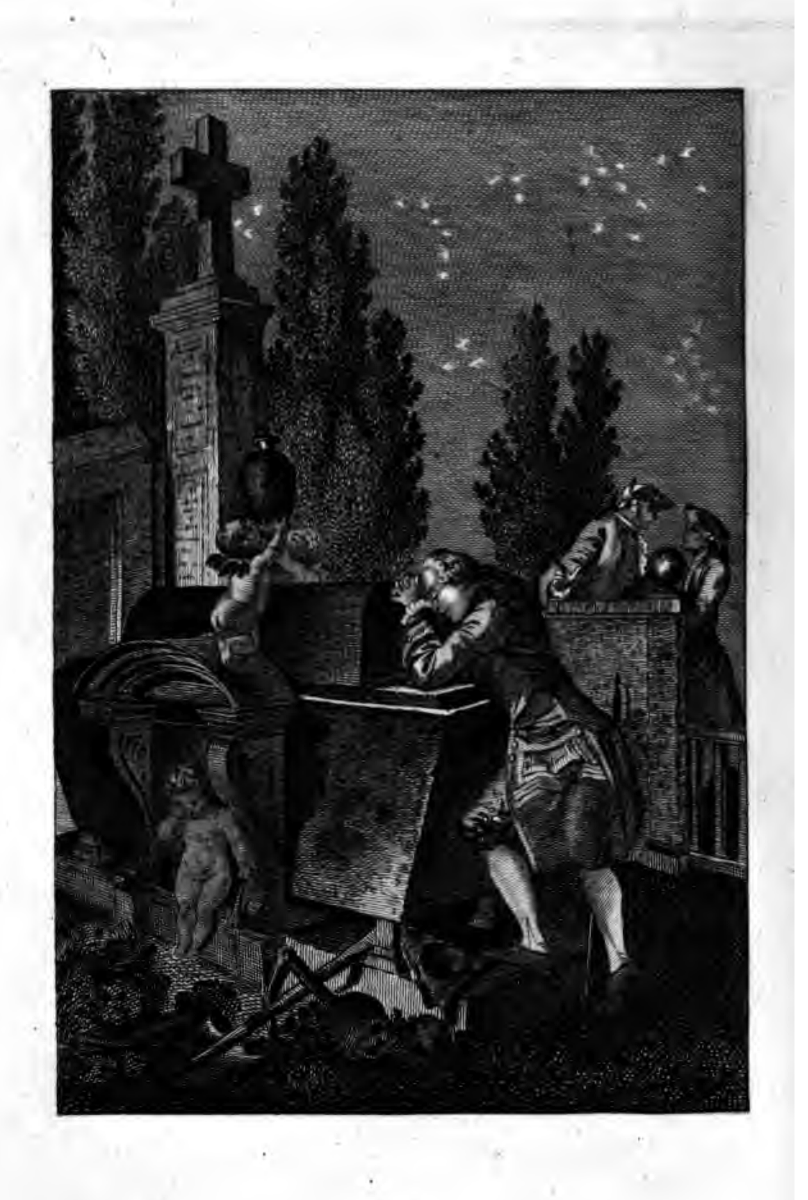
Chez LAPORTE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. CXV.

LIEBMAN.

ANECDOTE ALLEMANDE.

Rom. Lang.
Boutefoy
11-24-31
24936





LIEBMAN.

ANECDOTE ALLEMANDE.

APPELLÉ en Allemagne par des motifs dont il importe peu au public d'être inſtruit, je m'attachois à connaître le nouveau pays que j'habitois. Le ſentiment eût ſuffi pour exciter ma curioſité : comment en effet ne pas s'occuper d'un ſéjour auquel j'ai voué

une éternelle reconnaissance, & qui m'auroit fait oublier ma patrie, s'il étoit possible de repousser cette image, & de la bannir de son cœur? Je par-

---

Oublier ma patrie, &c. Je saisis l'occasion de consacrer ici les hommages d'une juste sensibilité; j'ai connu en Allemagne des gens de lettres qui n'étoient ni envieux, ni arrogants, des amis à toute épreuve, des grands sans orgueil & sans égoïsme, capables en un mot d'aimer. Il n'y a point de pays où il éxiste plus *d'hommes*. Il est vrai que les Allemands en général n'ont pas l'avantage d'être de frivoles *élégants*, des *jargonneurs* agréables, des méchants *délicieux*, des séducteurs à la mode, des corrupteurs dans tous les genres. Peut-être le *bon-ton* ne règne-t-il pas à Francfort, à Dresde, à Leipsick, à Hall, à Gottingue, à Vittemberg, dans toute la délicatesse & la recherche de ce goût *érudit* dont nous parle Pétrone: mais ces villes sont le séjour du vrai, du simple, de ce que les Anglais ont nommé *good nature*, *bonne nature*; les aîles du génie n'y sont point rognées par les ciseaux timides du bel-esprit; chaque écrivain a le courage d'y conserver son talent, son caractère propre. Le moment où les Allemands se soumettront à la servitude de l'imitation, sera le premier pas vers leur décadence. Quand les Romains eurent la manie de se rendre les copistes & les singes des Grecs, Rome perdit à la fois ses auteurs originaux, & ses grands capitaines.

courois la Bohême. Nous étions dans cette saison agréable où la belle nuit a presque les charmes du beau jour. Le doux reflet d'un clair de lune qui n'étoit offusqué par aucun nuage, ce silence solitaire que nos Latins ont appellé avec tant de goût, *amica silentia*, & qui semble annoncer le repos de la nature, plutôt qu'un état d'abattement, le faible chant des cigales, le gazouillement de quelques ruisseaux errants çà & là dans une vaste plaine, l'heureuse variété de sites agrestes, tous ces détails si précieux qui glissent sur les ames vulgaires, & que saisissent avec avidité le petit nombre de celles qui sont sensibles, produisoient en moi une espèce de recueillement que j'aimois à entretenir. Ce sont là les jouissances du sentiment, & on ne les goûte guères dans le tumulte des villes, & dans le fatiguant flux & reflux des sociétés.

Je voyageois à cheval, & à quelque distance de mon domestique, voulant être seul, & m'enfoncer, si je puis parler ainsi, dans mon cœur & dans la rêverie : une telle disposition me préparoit sans doute à me remplir des impressions d'une douce mélancolie, la première peut-être des voluptés.

Nous approchions d'un bourg, dont l'aſpect promettoit une étendue aſſez conſidérable. Un cimetière étoit à l'entrée; ces ſortes de lieux invitent à réfléchir; le hazard, ou plutôt l'humeur mélancolique, qui, en ce moment, me dominoit, me fait involontairement arrêter les yeux de ce côté; ils ſe fixent ſurtout ſur pluſieurs ſapins qui couvroient de leur feuillage noirâtre un tombeau élevé; un homme penché ſur ce monument funèbre, de tems en tems l'embraſſoit avec plus de tranſport, & en pouſſant de ces gémiſſements ſombres, l'accent des profondes afflictions. Auſſitôt la pitié s'empare de moi; je me dis tout de ſuite: c'eſt un père infortuné qui pleure un fils unique, un époux qui s'eſt vû enlever par un trépas inattendu, une jeune épouſe adorée, un amant que la douleur va réunir à l'objet de ſa tendreſſe. Je laiſſai s'avancer mon domeſtique; je ne pus m'empêcher de lui communiquer mes réfléxions: une ame ſenſible eſt impatiente de ſe répandre. La compaſſion qui m'agitoit, augmente; elle me preſſe, & me force, en quelque ſorte, à diriger ma route vers cet endroit; je fis même du bruit: la perſonne courbée ſur le tombeau, ne quitta point ſon attitude, & parut n'avoir fait aucune attention à ma démarche. Cette

indifférence de sa part me retint autant qu'elle me surprit : elle m'offroit tous les traits qui caractérisent ces grandes douleurs que l'humanité doit chercher à soulager, s'il ne lui est pas possible de les guérir. Il y a, il est vrai, des malheureux pour lesquels les consolations sont de nouvelles blessures ; ils repoussent avec dépit la main qui demande à essuyer leurs larmes ; & quel ménagement ne doit on pas à tout ce qui nous annonce l'infortune ? Quelquefois, cette même pitié qui nous emporte, se rend indiscrète, & effarouche le chagrin au lieu de l'adoucir ; il ressemble à la maladie : il a comme elle ses accès capricieux, ses aigreurs, & il faut respecter jusqu'à ses injustices.

Je cédai donc, non sans peine, à la crainte de pousser plus loin cette émotion : elle me faisoit déjà partager la situation pénible de cet être si attendrissant ; je me retirai, en détournant plusieurs fois la tête pour le regarder encore ; je le perdis enfin de vûe : mais j'emportois dans mon ame ce spectacle de tristesse. Qu'il s'y répandit des idées ténébreuses, accablantes, sur la condition humaine, sur le malheur nécessairement attaché à notre existence, sur le mensonge si rapide des plaisirs, de tout ce qui compose la vie, sur la cruelle vérité du chagrin qui nous poursuit

ſans ceſſe, & de la fin qui nous attend! Hélas! me diſois-je, malheureux que nous ſommes! nous convient-il d'avoir un cœur, d'aimer? cette miſérable créature qui vient de frapper mes regards, aimoit ſans doute : voilà l'origine de ſes maux, la ſource des pleurs dont elle arroſe ce tombeau, & ils ne produiront point un miracle; la terre ne lui rendra point ces déplorables reſtes qui peut-être ne forment déjà qu'une vaine pouſſière, qu'une pouſſière inſenſible à tous ces témoignages d'attachement & de douleur. Demain, aujourd'hui, à l'inſtant, il eſt poſſible que j'éprouve le ſort de cette victime de la deſtruction. Que dis-je? l'objet de tous mes ſentiments, cette femme qui eſt la maitreſſe de mon ame, qui y règne, quoiqu'abſente, que j'aime plus que moi-même, peut toucher à ce fatal moment ... ſubir cette affeuſe deſtinée ... ô ciel! quel tableau viens-je m'offrir? voilà donc ce que c'eſt que la pitié! ah! je ſens trop que j'éxiſte, que je ſouffre dans autrui.

De ces penſées approfondies, je retournois encore à la cauſe qui les avoit fait naître : l'image de cet infortuné s'imprimoit toujours plus dans mon cœur.

Entré dans le bourg, je deſcends à la plus prochaine hôtellerie : mon premier ſoin eſt d'envoyer

chercher l'hôte, & de lui demander avec vivacité s'il ne peut me donner quelque éclairciſſement ſur un homme que j'ai vû dans le cimetière, attaché en quelque ſorte ſur un tombeau, & l'inondant de ſes larmes. Sans contredit, répond l'hôte, je connais, ainſi que tout le canton, la perſonne dont vous me parlez ; c'eſt un de nos gentilhommes dont la généalogie remonte le plus haut : il s'appelle le

---

Dont la généalogie, &c. On ſçait que la manie de quelques Allemands eſt cet amour d'extraction & de titres qu'ils portent juſqu'au fanatiſme. Peut-être ce ridicule produit-il autant d'avantages que d'abus ; il peut devenir pour eux une ſource de vertus, & d'une louable émulation. Tel gentilhomme aura eu un violent deſir de commettre une action honteuſe & criminelle : il lui ſera arrivé de jetter les yeux ſur ſon arbre généalogique qui remonte à Henri *l'Oyſeleur*, & auſſi-tôt la crainte de deshonorer cette longue ſuite d'ayeux, ſe ſera rendue maitreſſe de ces premiers mouvements condamnables, & les aura étouffés. Craignons *d'amenuiſer le bâton*. Qu'on liſe Bayle (c'eſt de lui que j'emprunte cette expreſſion démonſtrative :) il nous dira que la philoſophie a ſes excès comme l'ignorance. Il eſt des chimères utiles au bonheur de l'humanité, & des vérités qu'il faudroit bien ſe garder de ſubſtituer aux préjugés. La

comte Liebman ; l'excellent naturel ! nous le surnommons ici le père des pauvres & des malheureux ; d'ailleurs il fuit toute société ; il répand ses bienfaits par les mains d'un de nos pasteurs, la seule personne qui l'approche ; il passe la plus grande partie du jour à lire & à se promener seul ; & tous les soirs, il va des heures entières pleurer sur ce monument que vous avez remarqué ; ensuite il revient dans sa retraite, qui est la maison la plus chétive du lieu... — Mais vous ne m'apprenez point ce que je voudrois le plus sçavoir : ce tombeau... — Il renferme une jeune personne... c'étoit un prodige de beauté, à ce qu'on en pouvoit juger d'après ses traits flétris & presque défigurés par la maladie ! elle est morte ici, & le comte a établi sa demeure dans la maison même où elle est expirée. — Eh !.. quelle étoit cette jeune personne ? —

noblesse envisagée sous un certain point de vûe, est sans contredit une des plus heureuses créations de l'imagination humaine. Encore une fois, c'est par des signes qu'on doit parler aux hommes, & non par des raisonnements métaphysiques. Combien la croix de S. Louis a-t-elle enfanté parmi nous de prodiges de courage & d'héroïsme, tandis qu'une dissertation bien empoulée, bien correctement écrite sur l'honneur, seroit à peine lûe !

Nous l'ignorons. — Vous me dites qu'il se promène seul ? — Il recherche les endroits les plus écartés de la forêt voisine. — Et il est impossible de lui parler ? — Oh ! vous lui tiendriez les plus beaux discours, vous n'en obtiendriez pas un mot.

Je congédie l'hôte, dont l'entretien n'avoit fait qu'irriter ma curiosité. Me voilà tourmenté plus que jamais du desir violent d'être instruit de la destinée de cette créature si intéressante. Résolu de mettre tout en œuvre pour me satisfaire, je conçois un projet, & je ne m'occupe plus que du soin de l'exécuter. J'annonce d'abord à mon domestique que mon dessein est de m'arrêter quelques jours dans le lieu où nous étions ; ensuite je me fais indiquer la forêt, & je m'empresse de m'y rendre. Je la parcourus avec exactitude : je ne trouvai point ce que je cherchois ; le lendemain, je recommençai mes perquisitions. Comme je revenois sur mes pas, j'apperçois de loin quelqu'un qui se promenoit, un livre à la main ; de tems en tems il levoit les yeux au ciel, poussoit des gémissements, & reprenoit sa lecture ; je ne doutai point que ce ne fût là l'objet de mes recherches ; j'approche : je distingue un homme qui avoit environ quarante ans ; jamais plus belle physionomie n'avoit

frappé ma vûe ; il possédoit plus que la beauté : tous ses traits excitoient cet intérêt puissant qui s'empare de l'ame, la maitrise, & semble commander d'aimer ; sa taille étoit noble & majestueuse ; un nuage de larmes chargeoit ses yeux : ils étoient si touchants ! ils peignoient une tristesse si expressive ! je cours à lui ; je sçavois sa langue : — Monsieur ... monsieur, pardonnez à ma démarche ; le sentiment m'emporte : je ne puis le vaincre. Hier, en entrant dans ce bourg, je vous apperçus, abandonné à la douleur, dans une attitude qui me causa de l'étonnement, & bientôt la compassion succèda à la surprise ; je n'osai cependant me livrer au mouvement qui m'entraînoit vers vous ; plein de votre image, je me suis informé exactement de tout ce qui vous concernoit : on n'a pu m'apprendre que le principal sujet de votre chagrin. De mon chagrin, interrompt Liebman, d'un ton pénétré ! dites du désespoir le plus sombre, le plus affreux ... jamais créature humaine ne fut plus malheureuse. — Vous m'avez inspiré, monsieur, une inclination qui me fait passer par-dessus toutes les règles & toutes les bienséances de la société ; j'ai brûlé de vous connaître : il est si doux de plaindre un infortuné, de s'attendrir,

de pleurer avec lui ! je ne ſuis qu'un étranger , qui a peu de titres & de diſtinctions à faire valoir : mais j'ai un cœur , un cœur ſi ſenſible , ſi ému de votre état ... non , vous ne refuſerez pas de m'entendre, & de permettre que dumoins je cherche à me remplir de votre ſituation , ſi je ne puis la ſoulager... — Mais, monſieur... — Encore une fois, je ſçais que mon procédé eſt irrégulier , d'une imprudence, qui, aux regards de tout autre, pourroit paraître impardonnable : ne voyez, monſieur, que le ſentiment ; qui le connaîtroit, ſi ce n'eſt pas vous? c'eſt le ſentiment, je le répéte , qui m'a ſubjugué, qui m'a fait franchir les loix de l'uſage. Vous m'avez touché à un point ... un moment a ſuffi pour m'attacher à vous , tant que je reſpirerai. Liebman fixe les yeux ſur moi ; il me dit en ſoupirant : vous êtes ſenſible, monſieur ! vous êtes donc bien malheureux ! — Oui , ma ſenſibilité m'a déjà cauſé une multitude de peines : mais ces peines mêmes me ſont chères ; les larmes qu'elles m'ont fait répandre, ont des douceurs pour mon ame ; je n'échangerois point cet excès de ſentiment contre la fermeté arrogante de ces raiſonneurs froids & calculés qui ſe parent tant de leur force inhumaine. Rien ne m'eſt étranger ; tout

m'intéresse ; tout me devient propre de la part de tout être qui souffre : jugez, monsieur, si votre profonde mélancolie s'est emparée de mon cœur, si elle l'occupe.

J'entrai avec le comte dans des détails ; jamais mon ame ne s'étoit épanchée avec plus d'effusion & de vivacité ; enfin, en un instant, je lui étois aussi connu que si notre liaison eût été l'effet du nombre des années. Il faut, me dit-il avec bonté, se soumettre au penchant, qui, à mon tour, me détermine en votre faveur. J'avois fait une espèce de serment de fuir tout commerce avec les hommes, & de garder désormais un profond silence sur l'objet du chagrin dévorant qui va précipiter ma fin : car malgré les secours de la religion, je sens qu'il m'est impossible de résister plus longtems : j'obéis comme vous au mouvement qui nous pousse l'un vers l'autre ; peut-être le ciel vous envoye-t-il pour recueillir les restes d'une existence consumée par la douleur ; venez avec moi, venez voir cet azyle de la tristesse ; c'est là, ajoûte-t-il en pleurant avec amertume, que j'ai perdu la plus adorable des femmes.

Je suis Liebman ; nous arrivons à sa demeure, en effet une des moins considérables du bourg. Je tra-

verle une chambre qui renfermoit une bibliothèque assez nombreuse. Hélas ! me dit le comte, plus de consolation ! j'en attendois de ces livres : ils sont dans mes mains, sous mes yeux, & ils ne disent rien à mon ame ! tout se taît, tout est mort pour moi ! Je pénètre à une autre chambre ; elle ne contenoit que des meubles très simples, & un lit de peu d'apparence. Tout ce qui arrrêta mes regards, fut un portrait couché sur une espèce de table couverte d'un tapis noir. Voilà, reprend Liebman, en courant à cette table, & se saisissant de ce portrait, voilà une image que tous les jours j'arrose de mes pleurs : elle recevra mes derniers soupirs ; & après lui avoir donné une sorte de baiser religieux, il la remet sur la table ; & poussant un profond gémissement : ah ! monsieur, quelle confidence voulez vous m'arracher ? que me demandez-vous ? de vous présenter mes blessures ? c'est me déchirer, porter le fer & la flamme jusqu'au fond de mon cœur ... je ne pourrai m'y résoudre. Je prends la main de Liebman ; je lui montre mon ame préparée à recueillir cette narration si touchante. Croyez, lui dis-je, que quelque desir que j'aye d'être instruit de vos peines, j'aurois sçu me surmonter : mais j'imagine vous servir, vous soula-

ger, en vous pressant de me raconter vos infortunes; celles du cœur sont sans contredit les premières, & leur fardeau devient moins pesant, quand on peut le partager : & qui est plus en état que moi de se pénétrer de votre situation ? Je vous le redis : je suis devenu votre consolateur, votre ami, oui, monsieur, votre ami le plus tendre; vos malheurs seront les miens; mon sein est ouvert à vos larmes. Liebman laisse échapper un accent douloureux, & prend ainsi la parole :

Je ne m'applaudirai, ni de mes richesses, ni de ma naissance : ces avantages ont peut-être contribué à mes malheurs, en me donnant les moyens de me procurer une éducation cultivée, & de satisfaire mes goûts, mes goûts trop funestes sans doute à ma sensibilité : je l'ai portée à l'excès. Dès mon enfance, je fus frappé d'une vérité qui m'effraya : je vis qu'on ne connaissoit ni l'amitié, ni l'amour, quoiqu'on en parlât beaucoup; j'appris à redouter ces liaisons fondées sur l'intérêt; mon cœur cependant étoit dévoré du besoin d'aimer. Mes premiers regards se fatiguèrent sur un amas de volumes : mais des livres ne suffisent pas au bonheur. Je vous l'ai déjà dit, je ne l'éprouve que trop! oui, malgré mon juste dégoût pour le monde,

je

je ſens qu'il nous faut un confident de notre eſpèce, une ame qui réponde à notre ame, qui nous entende, qui nous parle, avec laquelle nous partagions nos ſenſations, nos penſées, nos plaiſirs, nos peines. Tout ce qui m'entouroit, m'avertiſſoit que je mourrois de diſette au ſein de l'abondance, que la ſociété ne m'offriroit que des ſimulacres, & jamais d'objets réels, que la délicateſſe qui me tourmentoit, loin d'être ſatisfaite, s'irriteroit des faux plaiſirs que ce monde ſi faible, ſi impoſteur me promettoit. Je m'étois fait ſurtout une idée ſi extraordinaire de l'amour, que j'oſois à peine m'avouer à moi-même tout ce que je deſirois à ce ſujet : c'étoit bien plus que la beauté dont je demandois la perfection : j'aurois voulu trouver un cœur qui n'eût reſpiré que par le mien, qui n'eût formé de vœux que pour moi ſeul, qui n'eût pas un ſentiment que je ne l'euſſe inſpiré & qui ne m'appartint ; en un mot j'aurois ſouhaité être un autre Pygmalion, & animer une ſtatue qui m'eût conſacré ſon entière exiſtence. Que j'aimois à me repréſenter les graces indeſtructibles, l'ardeur pure & conſtante de ces beautés élémentaires, ſi ſupérieures aux créatures terreſtres, & auxquelles on a donné le nom de Syl-

phides ! J'éxigeois une recherche, un charme de ſentiment & de volupté dont les cœurs humains ne ſont point ſuſceptibles. De jour en jour, je m'affermiſſois dans cette façon de penſer; je fuyois les amuſements & les liaiſons de mon âge. J'avois perdu ma mère, lorſque j'étois au berceau; mon père fut tué à la bataille de **, & je demeurai à près de dix-huit ans maître de ma deſtinée, & poſſeſſeur d'un bien conſidérable. Mon premier ſoin fut d'abjurer en quelque ſorte la ville & la cour, & d'aller m'enſevelir dans une fort belle terre, à quelque diſtance de **; mes livres m'y ſuivirent, & là, je m'abandonnai à ma chimère, ou plutôt à mes regrets, bien convaincu que j'étois conſumé d'une ſorte de paſſion dont je ſerois inutilement la proie, que ſurtout je ne rencontrerois jamais cet ami d'un autre sèxe, que toute mon ame demandoit : mais la fatalité irréſiſtible de mon aſcendant l'emportoit ſur la raiſon; c'étoit mon cœur qu'il auroit fallu vaincre, & il me dominoit; hélas ! c'eſt le plus impérieux des maîtres, & celui qu'on a l'aveuglement de redouter le moins.

Je m'attachai à orner le lieu que j'habitois; j'y réunis les fleurs les plus belles & les plus odorifé-

rantes ; j'aurois voulu avoir les ſecrets de la magie pour y prodiguer tous les enchantemens. Ces diverſes occupations partageoient mon tems, & ne rempliſſoient point mes deſirs. Il manquoit à ce ſéjour de délices, à ces jardins merveilleux, une Armide ; & qui, à mes yeux auroit mérité ce nom ? un objet divin, tel que je me le figurois, tel que je ne me flattois point de le trouver, à moins que le ciel n'opérât un miracle en ma faveur ; je ne pouvois l'eſpérer. Un ſecret ennui me pourſuivoit partout. A qui pouvois-je montrer ces roſes prêtes à s'épanouir, ces boſquets compoſés d'arbuſtes les plus rares, ces eaux qui jailliſſoient en caſcades, ou qui ſe perdoient à travers des gazons émaillés d'une verdure toujours renaiſſante ? Avec qui pouvois-je m'entretenir des beautés de la nature, du ſpectacle impoſant de cet aſtre majeſtueux qui ſemble être le roi du monde ? Dans quel ſein enfin épancher tous les ſentiments accumulés dans mon ame ? Je me levois, & je me couchois fatigué de mon bonheur ſolitaire, bien déterminé cependant à ne point rentrer dans le tourbillon de la ſociété.

La femme d'un de mes jardiniers vient à mettre au

monde une fille qui annonçoit l'assemblage des graces. Aussitôt je saisis un projet, qui, à tout autre qu'à moi eût paru extravagant, & d'une exécution impossible; mon esprit s'égaroit dans le merveilleux; mon cœur l'échauffoit; une telle imagination embrasse avidemment tout ce qu'elle conçoit; elle ne connait rien d'insurmontable; les obstacles s'applanissent; les illusions se réalisent. Je forme donc le dessein de faire élever cette fille, pour en créer l'objet de cet amour que peut-être j'étois seul capable de ressentir. Me voilà ouvrant toute mon ame à cette idée qu'un autre eût rejettée; je n'entends, je n'envisage plus qu'Amélie: c'est le nom que l'on donne à l'enfant; je fais part de mon projet à ses auteurs: une somme d'argent triomphe de leur répugnance, & les soumet à tout ce que je desire. Il est décidé qu'Amélie ne verra que sa mère & moi, que ses premiers regards ne se partageront qu'entre nous deux; j'ai trouvé enfin la maitresse après laquelle j'aspirois; je me dis: oui, mes vœux sont remplis; rien n'existe plus pour Liebman, dans le monde, que la seule Amélie; voilà l'objet suprême auquel je rapporterai tous mes soins, tous mes hommages, ma vie entière; je veux qu'elle imagine qu'il

n'y a ſur la terre, excepté elle & ſa mère, d'autre créature que ſon amant, que ſon adorateur; ah! je le ſuis ſans doute; je ſerai toujours à ſes pieds. Oh! quel plaiſir je goûterai à l'entendre former ſes premiers ſons! mon nom ſera la première parole qui lui échappera; ſes premiers pas ſeront pour venir à moi; ſes premiers ſentiments ſeront pour m'aimer; & comment ne lui ſerois-je pas chèr? je volerai au-devant de ſes moindres deſirs; elle ſera ma ſouveraine. Tous les jours j'ajoûtois à mon plan, & tous les jours je devenois plus heureux. Je ne ſortois point de l'appartement qui renfermoit l'objet que j'idolâtrois; c'étoit mon tréſor, & jamais avare n'avoit été plus ſurveillant & plus inquiet. Mes yeux ne ſe détachoient point d'Amélie; j'épiois ſon premier regard, ſon premier ſourire; je le diſputois à l'amour maternel; rien n'approchoit de ma tendreſſe; à chaque inſtant, la beauté de cette aimable enfant me ſembloit croître & ſe dé-

---

Qu'il n'y a ſur la terre d'autre créature, &c. J'ai lu dans mon extrême jeuneſſe, un petit ouvrage dont je ne ſçaurois me rappeller le titre, & qui a, je crois, quelque conformité avec le fonds de cette anecdote. Je puis au reſte aſſurer que les détails ne ſont pas les mêmes.

velopper. De quelle yvresse fus-je pénétré, quand je l'entendis balbutier mon nom ? oui, ma chère, ma divine Amélie, lui disois-je, comme si elle eût pu me comprendre, oui, Liebman est ton amant, ton esclave; tu es sa maitresse absolue; il te sera toujours plus soumis; toujours plus tendre, il ne verra, n'aimera, n'adorera que toi dans la nature entière.

Cette charmante créature s'élevoit, si l'on peut le dire, dans le sein de l'amour; elle avoit atteint deux années; je ne m'en séparois point; c'étoit une belle rose que j'avois vû éclore, & dont je suivois tous les dégrés de croissance & d'embellissement. Lorsqu'on promenoit l'enfant dans les jardins, j'avois la précaution d'écarter les moindres témoins; quand elle venoit à pleurer, que j'éprouvois de souffrances! Il n'y avoit pas une de ses larmes qui ne coulât jusqu'au fonds de mon cœur, & qui n'y portât la douleur la plus vive; aussi j'empêchois que sa mère lui donnât le plus léger sujet de mécontentement; ses volontés, ses caprices étoient des ordres absolus: ah! elle me donnoit déjà des loix que je chérissois; ses caresses innocentes allumoient dans mon sein un feu qui chaque jour devenoit plus dévorant; com-

bien de fois lui faifois-je répéter qu'elle m'aimoit, qu'elle m'aimoit de toute fon ame ! tu m'aimes, ma chère Amélie, tu m'aimes ! non ! tu ne fens pas toute la force de cette expreffion ; c'eft moi qui t'aime, qui t'adore, qui brûle, qui t'idolâtre. Quand je prenois cette charmante enfant fur mes genoux, c'étoit alors qu'une langueur délicieufe couloit dans mes veines. Mais que les plaifirs de mon cœur étoient au-deffus de ceux de mes fens ! quelle volupté inconnue à tous les autres humains je me promettois ! Il y aura donc dans l'univers, une créature qui n'exiftera que pour moi, qui ne fera remplie que du feul defir de me plaire, qui m'aimera fans partage ! je ferai l'unique objet auquel fe rapporteront fes fentiments, fes actions, fes plus indifférentes idées ! Amour, amitié, bonheur fuprême de deux ames qui ne forment que la même ame, je gouterai donc vos délices !

J'avois raffuré les parents fur la fuite du plan que je m'étois propofé ; mon deffein n'étoit pas d'abufer des impreffions favorables qne je voulois exciter & échauffer. Lorfqu'Amélie feroit parvenue à une époque où j'aurois pu croire fes fentiments affermis,

alors je lui eusse déssillé les yeux : elle eût connu la vérité ; elle eût appris qu'il y avoit d'autres hommes que moi, une société, une religion, des devoirs, des vertus, des usages. Je n'eusse volé dans ses bras qu'appuyé des loix d'un saint engagement : mais je voulois m'assurer de son ame, & y régner au point que, transportée dans le monde, la jeune personne ne perdît rien de l'esprit en quelque sorte dont je cherchois à la pénétrer.

Je passe sur mille détails qu'il est bien plus facile de sentir que d'exprimer, & assurément ils n'auroient point pour vous le même intérêt qu'ils ont encore pour un malheureux, victime de la plus violente passion. Mon Amélie étoit arrivée à cet âge enchanteur où une jeune fille commence à pouvoir être comparée à une fleur naissante ; il sembloit que la nature eût pris plaisir à créer exprès pour moi un prodige de beauté & de graces. Vous pouvez au reste jetter la vûe sur ce portrait (il me donne le portrait d'Amélie) ; quoique mes larmes l'ayent presque effacé, vous aurez une faible idée de ces traits célestes qui sont demeurés gravés si profondément dans mon cœur. L'art impuissant n'a point rendu le charme de ses yeux : qu'ils étoient séduisants,

tendres, expressifs, ces maîtres de mon ame ! chaque regard me causoit un trouble que j'aimois à entretenir; le beau front ! la candeur, la vérité, la nature même y respiroient. Sa bouche, sa bouche étoit un bouton de rose dans toute sa rougeur virginale ; c'étoit là que l'imagination enflammée se figuroit la source de l'ambroisie & du nectar de la volupté, & quand la voix de cette divine créature se faisoit entendre, quelle douce émotion, quelle yvresse, quelle flamme elle portoit dans mes sens ! Que mon nom vînt à s'échapper de cette bouche adorable, qu'elle prononçât un seul mot, mon enchantement redoubloit. Il n'y a point de flutte, de lyre qui eût pour mon oreille la douceur & l'harmonie de ses accents. Ses cheveux, d'un blond admirable, flottoient négligemment sur ses épaules, & quelquefois n'étoient resserrés que par un ruban. La fable nous peint ces nymphes à la taille svelte & légère, qui glissoient sur les fleurs plutôt qu'elles ne marchoient : c'étoit mon Amélie ; tous ses attraits étoient animés d'une gayeté si aimable, si naturelle ! Je lui demandois incessamment : Amélie, charmante Amélie, m'aimes-tu ? m'aimes-tu aussi tendrement, aussi vivement, aussi ardemment que je t'aime ? je lui prenois ses mains dans les miennes,

je les couvrois de baisers & de pleurs. Ah ! monsieur, quel spectacle ! c'est alors que toute la nature s'embellissoit à ma vûe, que je voyois le ciel même s'ouvrir. Amélie me répondoit, en laissant à son tour tomber des larmes ; quelles larmes ! que mon cœur s'en enyvroit ! elle me répondoit : tu demandes toujours, Liebman, si je t'aime ? me seroit-il possible d'avoir un autre sentiment ? un mouvement, dont j'ignore la cause, me porte dans tes bras, m'y précipite ; je ne sçais, ma mère m'est chère : mais je desirerois encore plus te serrer contre mon cœur ; je crois que cela me soulageroit d'un poids ... il m'oppresse.

Jugez, monsieur, de ma situation : quels transports je ressentois, quelle peine j'éprouvois à les combattre ! Je vous l'ai dit : je ne voulois point abuser de la naïveté d'une créature enchanteresse qui n'avoit nulle idée des convenances, qui ne sçavoit point ce que c'étoit que rougir, qui, en un mot, étoit dans une ignorance absolue du mal, & ne connaissoit d'êtres semblables à elle, que sa mère & son amant ; encore une fois, j'attendois que sa tendresse fût assurée, & ne pût se démentir ; je reculois toujours l'instant où l'honnêteté & le devoir m'ordonnoient

de l'inſtruire ; ſans doute cette ſorte d'expérience offenſoit le ciel, & il m'en a puni. Ces retardements ne ſervoient qu'à m'enflammer ; j'avois beſoin, pour me vaincre, de me redire ſans ceſſe : ces tréſors qui ſont ſous ma vûe, ſous mes mains, il viendra un jour où je les poſſéderai par un engagement légitime ; je me rendrois coupable de la plus noire trahiſon, ſi je trompois la ſimplicité de cette enfant ſi ingénue. Eſt-ce que mon ame ne jouit pas pleinement ? quand Amélie lève ſes yeux ſur les miens, qu'elle me dit qu'elle m'aime, mon cœur ne s'ouvre-t-il point à un torrent de délices ? Gardons-nous de corrompre la pureté de nos plaiſirs, d'abuſer de l'innocence ; je l'ai promis à ſes parents, je me le ſuis promis à moi-même : contentons nous de lui faire renouveller ces aveux & ces ſerments qui m'aſſurent de mon bonheur futur.

Amélie m'accabloit de queſtions qui me procuroient des raviſſements continuels. Mon bon ami, me diſoit-elle, inſtruis-moi, car je ne ſçais rien, rien que t'aimer : qu'eſt-ce qu'il y a au-delà de ces arbres ? (elle me montroit mon parc qui s'étendoit au loin). — Ma chère Amélie, tout finit là-bas. — Tout finit ... je ne te comprends point ! —

Voici ce qu'on appelle la terre, l'univers ; oh ! c'eſt bien pour moi le monde entier ; tout cela eſt ton empire ; tu en es la maitreſſe ; tu y règnes comme tu règnes ſur mon cœur. — Mais qui a fait ces jardins, ces gazons, ces fleurs ? qui a diſtribué ces eaux dans ces baſſins, dans ces canaux ? qui a conſtruit cette maiſon ? — Qui, mon Amélie ?.. qui ?.. ton ami, ton amant, moi ; le deſir de te plaire m'a animé, & j'ai produit toutes ces merveilles. — Tu as créé cette voute arrondie où ſe peint un bleu qui charme ma vûe, ce ſoleil qui me tranſporte de raviſſement, chaque fois qu'il reparaît ? — Mon Amélie, je ne ſuis point l'auteur de ces miracles : c'eſt un être bien au-deſſus de moi, au-deſſus de toi, au-deſſus de tout. On ne le voit point, mais il ſe ſent, & ton cœur en a ſoupçonné l'exiſtence ; on l'appelle Dieu. — Je voudrois bien le voir, Dieu. — Je te l'ai dit : il ſe cache à nos regards, mais il parle à notre ame. — Et qu'eſt-ce qu'une ame ? — Une ſubſtance qui eſt un rayon immortel de ce Dieu, & qui ne ſe détruit point... Un jour, Amélie ... tu ſçauras ... attendons encore quelque tems... — C'eſt Dieu qui a fait auſſi ces oiſeaux, qui leur a donné des aîles pour voler ? & ces poiſſons, ſans doute, ſont ſon ouvrage ? —

Il a tout fait, & c'eſt parce qu'il l'a permis, que j'ai arrangé ces jardins, que j'ai élevé ce château. — Il t'a créé; il m'a créée; ce n'eſt point ma mère ... & que m'eſt donc ma mère ? Toi, tu es mon ami, tu es néceſſaire à mon cœur, tu es l'air que je reſpire; j'aime cependant ma mère. — Dieu l'a formée pour veiller ſur toi, pour prendre ſoin de tes premiers jours, pour ſoutenir ta faibleſſe, pour te donner de la nourriture & des ſoins. — Que j'ai d'obligations à ce Dieu ! quel préſent il m'a fait, en mettant à mes côtés toi & ma mère ! je brûlerois de le voir, de le connaître. — Il faut ſe proſterner en idée devant lui, & lui rendre d'éternelles graces de la vie, & de ſes bienfaits. — Tu n'es donc pas un Dieu ? — Il n'y en a qu'un, & il ne ſçauroit y en avoir qu'un; je ſuis un être qu'on appelle homme. — Un homme, & n'y auroit-il qu'un homme ? je vois voler une infinité d'oiſeaux, nager une multitude de poiſſons ... tu ſerois le ſeul de ton eſpèce ? — Oui, ma chère Amélie, ce Dieu ſi bienfaiſant qui nous a créés tous trois, toi pour être la ſouveraine de ces lieux & de mon cœur, ta mère pour avoir ſoin de ton éxiſtence, & moi pour t'aimer, ce Dieu n'a fait d'hommes que Liebman ... eſt-ce que

mon hommage ne te ſuffiroit point ? tu pourrois en aimer un autre ? — Ah ! Liebman, l'ai-je mérité, ce reproche ? Quand cette terre qui me parait immenſe, ſeroit couverte d'hommes, ſois en bien perſuadé, & aurois-tu de la peine à me croire, ils n'exiſteroient point pour moi. (je me jette à ſes pieds) — Amélie, Amélie, répéte moi bien cet aveu enchanteur ; quoi ! tu chercherois encore ma vûe? tu ne m'oublierois point ? — Eh ! eſt-ce qu'on pourroit aimer pluſieurs hommes ? je ſuis bien aſſurée qu'il n'y en auroit pas qui ſeroient capables de me plaire autant que toi... Ma mère n'eſt donc pas un homme ? je m'en ſuis bien apperçue ; quoique je l'aime beaucoup, elle n'excite pas dans mon ame les tranſports que tu y produis... Eſt-ce que s'il y avoit pluſieurs femmes, tu les aimerois comme tu aimes Amélie ? — Ah ! ma divine maitreſſe, ce ſuprême créateur en feroit des millions : tout Dieu qu'il eſt, il ne leur donneroit pas des charmes ſupérieurs aux tiens ; je donnerois toutes les femmes pour un de tes regards. — Liebman, je ſerois bien fâchée que tu aimaſſes quelque choſe plus que ton Amélie ; tout ce que je vois me déplairoit alors ; oh ! je trouverois ces fleurs moins brillantes, elles auroient moins de fraîcheur, moins

de parfums. — Et toi, mon adorable Amélie, tu ne me l'as point affez dit, il y auroit une multitude d'êtres comme moi, qu'ils ne m'oteroient point ton cœur? — Je n'en aurois feulement pas l'idée. Rien, non, rien ne peut reffembler à Liebman. Demande à ce Dieu qu'il te donne un nombre innombrable de rivaux ... je ne les appercevrai point.

Je retombe à fes genoux; je fuis prêt à la retirer de fon erreur, à lui avouer que je l'ai trompée, que cette épreuve me fuffit : mon amour m'arrête; la crainte accompagne la tendreffe véritable, & puis, cette ignorance d'une femme que j'adorois, avoit tant de douceur pour ma fenfibilité! Amélie reprend : — Nous nous aimerons toujours? (il m'échappe un mouvement qu'elle faifit) tu parais déconcerté! tu as pâli! eft-ce que tu me cacherois ... ô ciel! mon cœur ne feroit pas pour jamais uni au tien? — Amélie, je te réponds de mes fentiments tant que j'exifterai... — Tant que tu exifteras? Comment! que veux-tu dire? — Mais ... notre exiftence n'eft pas éternelle; tes traits fe flétriront; tu vieilliras. — Qu'eft-ce que vieillir? — Ta peau fera moins unie; tes yeux auront moins d'éclat... — Je cefferois de te plaire? — Tu feras toujours l'objet, le feul

objet de tous mes vœux ; je t'aimerai toujours davantage ; mais ... la mort viendra nous féparer ... ah ! que je n'aye pas ta perte à éprouver. —Vieillir ... la mort ... la mort !.. mon cœur ne s'agiteroit plus pour toi ? — Ton cœur, Amélie, perdra tout fentiment ; le mouvement t'abandonnera ; tu ne m'entendras plus ; tu ne me verras plus... —Je ne t'entendrai plus ! je ne te verrai plus ! ah ! Liebman, quel horrible avenir ! eh ! quoi, je ne pourrai plus t'aimer ? Liebman, eft-ce que Dieu ne fauroit empêcher ce malheur? — Tout fans doute lui eft poffible : mais c'eft ce Dieu lui-même qui a impofé cette loi à fes ouvrages. N'as-tu pas remarqué que le jour s'éteignoit, que les feuilles tomboient, que les gazons fe jauniffoient ? — Affurément, mais le jour reparaît ; les feuillages renaiffent, & les gazons reverdiffent. — Notre fort à nous fera plus cruel ; nos corps feront anéantis pour jamais. — Nous cefferons de nous aimer ! — Il eft vrai que nos ames ne feront point détruites... — Oh ! je fupporterai cette mort avec fermeté, fi mon cœur me furvit.

Telles étoient à peu près nos converfations. Vous avez une idée de ma félicité : elle étoit auffi douce

que pure; oui, j'éprouvois combien les plaiſirs de l'ame l'emportent ſur ceux des ſens; à quelle yvreſſe délicieuſe je m'abandonnois! il ne m'étoit pas poſſible de douter que je fuſſe aimé, & Amélie n'aimoit que moi. Quelle volupté me pénétroit, lorſque je parcourois ſeul ces jardins, près de ma ſouveraine, jouiſſant de l'éclat d'un beau jour, & que du ſpectacle céleſte, j'abbaiſſois mes regards ſur un chef-d'œuvre de beautés, de graces, d'enchantemens! Avec quel feu, quel tranſport je lui diſois, je lui répétois: que tu es belle, mon Amélie! que je t'adore! tiens, obſerve: ces lieux reçoivent de toi une nouvelle parure; à meſure que tu lèves les yeux, ces fleurs prennent des couleurs plus vives, un parfum plus doux; l'azur du ciel eſt plus brillant; le verd dont ſe couvre la terre, flatte davantage la vûe; le cryſtal de ces eaux eſt plus limpide, & elles coulent avec plus de rapidité; c'eſt toi que chantent ces oiſeaux; c'eſt toi que ces arbres ſemblent appeller ſous leur ombrage; tout, mon Amélie, reſſent le pouvoir de tes charmes, & te rend hommage comme ton amant.

Il falloit inceſſamment m'arracher à ſes careſſes ingénues; quel ſupplice! c'étoit à moi qui idolâtrois Amélie, à combattre, à repouſſer les témoignages

naïfs de sa tendresse. Je n'avois plus rien à desirer que de goûter des plaisirs qu'un engagement légitime me procureroit, & chaque jour je me rendois plus coupable, en prolongeant l'ignorance où cette charmante fille étoit élevée. Tout concouroit donc à me presser de hâter le moment où mon aimable maitresse sortiroit de son erreur. Ses parents me prioient, menaçoient de se plaindre. Il est sans doute dans notre nature de former des vœux continuels, & de se défier de son bonheur. Je me disois : oui, je suis aimé, je suis aimé d'Amélie ; je ne sçaurois soupçonner ses sentiments : mais qu'est-ce que l'avantage de plaire, lorsqu'on n'a point de rivaux ? Cette jeune personne imagine que je suis le seul de mon espèce qui existe, & elle m'a donné son cœur : à m'interroger, à discuter ma prétendue félicité, ce présent doit-il combler mes desirs ? puis-je être parfaitement heureux ? Si Amélie sçavoit qu'il y a d'autres hommes, que ses lumières étendissent les facultés de son ame, qu'elle me fît un sacrifice éclatant, alors ... voilà le bonheur suprême, & celui dont je m'applaudis lui est bien inférieur ! la vanité a-t-elle lieu de s'enorgueillir d'un triomphe fondé sur l'ignorance ? C'est ainsi que tout

s'altère & se corrompt dans le cœur humain. D'ailleurs je n'avois nul confident de mon amour, & un amour trop discret perd de son prix. Il n'est donc pas possible de jouir seul ! Aucun ami ne recevoit l'épanchement d'un cœur surchargé, si l'on peut le dire, de son yvresse, & il brûloit de se répandre. Enfin je suis déterminé à lever le grand rideau qui cachoit la nature aux yeux d'Amélie. Avant de précipiter cet événement, auquel ma vie étoit attachée, je forme la résolution de renouer avec un des amis de ma première jeunesse. Rimberg, c'est son nom...

Liebman n'acheve pas, & tombe dans un accès de profonde douleur. Il garde quelque tems un sombre silence ; il se relève de cet accablement, & les yeux couverts de larmes, il reprend : je vous ai nommé l'auteur de toutes mes infortunes : mes blessures se rouvrent ; ce modèle d'une perversité monstrueuse réunissoit tous les genres de séduction : il joignoit à la plus belle figure un esprit souple, caressant, d'autant plus à craindre, que son génie si fécond en artifices, se déroboit sous un air de candeur & de simplicité. Je lui fais part de mon secret ; il recueille, en quelque sorte, toute mon ame, jusqu'à ses moindres sentiments ; je lui peins les charmes de

la maitresse de mon cœur ; je fais plus : je l'amène à ma campagne ; j'ai soin de le placer dans un endroit où il pouvoit, sans être apperçu, contempler en liberté Amélie. Je le retrouve plongé dans l'admiration & dans l'extase ; qu'il me fait sentir la valeur de mon trésor ! ce désordre est plus expressif que tous les éloges qu'il auroit pu prodiguer. Il s'exhale enfin : — Mon cher Liebman, ce n'est pas une mortelle, c'est une divinité que je viens de voir ! vous ne m'aviez rien dit ; qu'elle est au-dessus du tableau que vous m'en aviez tracé ! Je me hâte de lui répondre : c'est encore peu que le spectacle de tant d'attraits : si vous connaissiez son ame, la douceur, le charme de ses épanchements ingénus ! vous avez raison, mon ami, Amélie doit être séparée de la classe des autres créatures ; le ciel l'a faite exprès pour l'homme le plus sensible & le plus épris.

Le perfide étoit souvent revenu chez moi, & chaque fois je lui avois procuré le même spectacle dont il étoit toujours plus frappé. Il m'approuve beaucoup dans le dessein d'arracher Amélie à ce sommeil, qui la retenoit comme privée de la vie ; il pense aussi que j'aurai bien plus sujet de m'applaudir de mon triomphe, lorsque je pourrai jouir du peu de succès de mes

rivaux. Notre bonheur, disoit-il, s'augmente de la peine des autres; quel sentiment affreux, & qu'il devoit bien m'éclairer sur ce caractère atroce! Rimberg ne doutoit point que le cœur où je règnois, ne me restât attaché; il imagine un stratagême, dont l'effet, en me causant le plaisir de la curiosité, devoit me prouver combien j'étois aimé: il me propose de faire prendre à la jeune personne une liqueur soporative, qui ne l'assoupiroit que quelques heures, & pendant ce temps, on la transporteroit dans un endroit où pourroit se trouver une multitude d'hommes, comme au spectacle, dans une promenade. J'épierois le premier moment de son réveil, & je jouirois de toute sa surprise. J'adopte l'expedient avec transport. J'ai encore, avant de l'employer, une conversation avec Amélie; je lui remets devant les yeux l'image que je m'obstinois à lui présenter: Si la terre, lui dis-je, étoit donc plus vaste encore que cet espace, & qu'elle fût peuplée de créatures semblables à moi, tu n'aimerois que Liebman, & tu lui donnerois la préférence? Je ne sçais, répond Amélie, pourquoi nos entretiens reviennent sans cesse sur cet objet: est-ce à toi, mon ami, à douter de mon cœur? je te l'ai assuré: il y

auroit mille terres, telles que celle-ci, & autant d'hommes que je vois d'oiseaux voler, & de moucherons se combattre sur ces étangs, je te les sacrifierois tous, oh! tous, avec plaisir. — Est-il vrai, ma chère Amélie? eh bien! nous mettrons cette tendresse à l'épreuve. Amélie veut me faire expliquer; je garde le silence sur mon projet, & me contente de me jetter à ses pieds, en couvrant sa main de baisers: — Ma divine maitresse, je reçois à genoux tes serments; tu m'as promis de ne voir, de n'aimer que Liebman, qui n'adore que toi: pense que je mourrois de mille morts, si tu m'ôtois un seul des mouvements de ton cœur; je regardois Amélie, & mes yeux se couvroient de larmes. Je m'écriois: non, non, je ne me soumettrai point à cette tentative; mon bonheur ne me suffit-il point? Amélie ne sçavoit d'où pouvoit naître ce désordre de mes sens; je la pare des plus belles fleurs; j'ajoûte les ornements les plus recherchés, à ses graces naturelles; j'insinue ensuite la liqueur préparée dans sa boisson; elle s'endort. Aussi-tôt Rimberg & moi, nous la transportons dans une voiture.

J'avois appris que l'on donnoit un opéra dans la ville de ***, qui n'étoit qu'à peu de lieues de ma terre; Rimberg s'étoit chargé de tous les

détails : il avoit loué pour nous ſeuls une loge ; ces loges ſont conſtruites dans le goût Italien : elles forment des eſpèces d'appartements, où, lorſqu'on veut ne point ſe montrer au public, on s'amuſe à jouer, ou à converſer avec ſa ſociété particulière ; Amélie s'y trouva conduite par nos ſoins. Nous avions eu l'attention de la placer de façon, qu'en ſortant de ſon aſſoupiſſement, ſes premiers regards s'ouvriroient ſur la ſalle & ſur l'aſſemblée. Il y avoit des moments où je me repentois de ma demarche ; je voulois ramener Amélie avant que ſon ſommeil finît ; Rimberg m'en empêche, & condamne toutes mes craintes. Enfin Amélie s'éveille : ſa première expreſſion eſt un cri à la vûe de cette multitude, & ſa tête enſuite retombe dans mon ſein ; je la ſoutenois ; elle revient de cette ſorte de révolution : ſon étonnement cependant continue, quand elle apperçoit Rimberg qui la raſſure ; elle s'écrie : que vois-je ? Liebman, il n'étoit donc pas vrai que tu fuſſes ſeul ? — Non, ma divine Amélie ; pardonne à l'erreur où je t'ai retenue ſi longtems : c'eſt l'excès du ſentiment qui m'avoit fait imaginer ce menſonge. Oui, la terre eſt mille fois plus étendue que je ne te l'ai dit, & elle eſt couverte d'une infinité de créatu-

res qui ont ma forme, mes traits : mais il n'y en a aucune, Amélie, qui ait le cœur de Liebman, & qui ſoit capable de t'aimer auſſi vivement qu'il t'aime. —— Et qu'eſt-ce que cet homme-là? (en montrant Rimberg). — Il eſt mon ami, c'eſt-à dire ce que je chéris le plus après mon Amélie. Elle me répond : il eſt preſque auſſi aimable que toi ; puis me ſerrant les mains, ce n'eſt pas Liebman.

Vous devez vous figurer, monſieur, la ſingularité de cette ſituation, & la ſource des impreſſions toutes neuves qui en réſultèrent. Alors je dévoilai à la jeune perſonne les divers motifs qui m'avoient engagé à me ſervir de cet artifice ; je lui montrai mon cœur, ſon extrême ſenſibilité, ſa délicateſſe exceſſive, une tendreſſe, ou plutôt un emportement d'amour, toujours près de la jalouſie & de ſes fureurs. Amélie, Amélie, tu vois juſqu'à quel point je t'idolâtre ; tu lis au fond de mon amē ; tu ſens trop que tu es l'arbitre de mon ſort, la maitreſſe ſouveraine de tout mon être : ſi tu me retirois un ſeul de tes ſentiments, de tes regards, tu me cauſerois des ſupplices plus cruels que la mort. Tu vas être entierement éclairée ; tu vas connaître davantage tes obligations envers ce Dieu qui nous a créés ; une nouvelle car-

rière s'ouvre devant tes pas ; tu ſçauras tes devoirs, tes vertus, ce que tu dois révéler, ce que tu dois taire ; enfin l'eſprit du monde va éclairer, où peut-être détruire ton ingénuité : que ce changement, je t'en conjure, ne te faſſe point oublier Liebman ; tu n'as encore qu'une faible idée des charmes & des plaiſirs de l'amour ; tu connaitras un nouveau lien que les loix & la religion ſerrent elles-mêmes, & ... Amélie, l'un & l'autre nous en ferons plus heureux.

Je lui donnai des maîtres. Il ne s'écouloit point de jour que l'écolière ne fit des progrès viſibles. Mon ame paſſoit par tous les dégrés de ſurpriſe & de nouveauté qu'excitoit dans la ſienne l'acquiſition de ces connaiſſances ſi étrangères à ſa premièr éxiſtence. Une de mes parentes étoit venue demeurer avec nous ; elle s'étoit ſingulièrement attachée à la jeune perſonne ; elle préſidoit à ſes inſtructions, à ſes amuſements ; elle la conduiſoit dans le monde ; je ne ceſſois de témoigner ma reconnaiſſance à cette amie bienfaiſante : on la nommoit la baronne Dénoff. La mort de ſon époux, au bout de deux ans de mariage, l'avoit laiſſée dans une ſituation avantageuſe ; elle étoit recherchée autant pour ſa beauté que pour ſes richeſſes : mais l'amitié qu'elle avoit conçue pour

nous deux, l'éloignoit de tout engagement, & elle n'aſpiroit qu'à nous voir réunis.

Rimberg nous voyoit très-ſouvent. Il avoit en ma préſence de longues converſations avec Amélie; il lui donnoit des conſeils, des plans de conduite qui redoubloient mon attachement pour lui. Je me répétois inceſſamment au fond de l'ame : gouté-je bien ma félicité? quel mortel ne me porteroit envie? poſſéder une maitreſſe adorable, un ami fidèle, être comblé des marques de bonté d'une parente qui nous ſacrifie, en quelque ſorte, ſon état, ſa fortune; voilà quelle eſt ma deſtinée! ah! Liebman ... & l'hymen va te rendre encore plus heureux!

Depuis quelque tems, je m'étois apperçu qu'Amélie devenoit rêveuſe; elle fixoit ſes regards ſur moi; il lui échappoit, malgré ſes efforts, des ſoupirs; quelquefois elle me diſoit d'un ton plus réſervé, dont j'accuſois ſa nouvelle éducation : Liebman, vous me demandiez ſi je vous aimois, ſi je vous aimerai toujours : c'eſt moi qui aujourd'hui vous fais cette demande. Je lui répondois par les expreſſions les plus paſſionnées, par les ferments, par les larmes; elle ſe contentoit de répliquer : il faut, Liebman, que je vous croye. Je ſuis en quelque ſorte votre

ouvrage ; il y auroit bien de l'inhumanité de votre part à me trahir.

Je vous l'ai dit : j'imaginois qu'elle devoit à son entrée dans le monde, cette froideur qui glaçoit nos entretiens, & que je prenois pour une retenue austère, & trop opposée à la vivacité des sentiments. Cette humeur mélancolique augmentoit ; Amélie ne se plaignoit plus : mais un nuage de larmes s'appesantissoit continuellement sur ses yeux ; elle étoit tombée dans un morne silence. J'attribuois la cause de ce changement subit au delai de notre mariage : il s'élevoit à chaque instant des obstacles qu'il n'étoit pas possible de prévoir ; ma famille surtout me contrarioit par un nombre de difficultés ; Rimberg s'étoit chargé de les applanir, & elles devenoient plus insurmontables. Ma parente cherchoit à me consoler ; elle redoubloit ses attentions pour nous. Enfin, monsieur, c'est ici que s'ouvre mon tombeau, qui va m'engloutir pour jamais : au moment que je voyois notre union prochaine, que j'allois être dans les bras d'Amélie, serrer contre mon cœur tout ce que j'idolâtrois ; à l'instant que je ne pouvois seulement soutenir l'image de la félicité qui m'attendoit, Amélie, monsieur ... Amélie ... elle m'est enlevée ... elle

diſparaît ! je l'ai perdue ! quelle ſituation horrible !.. vous ne la concevrez point, vous ne la concevrez point. Moi, être privé d'Amélie ! en être privé un ſeul moment ! & la journée ſe paſſe, le ſoir vient, je ne l'ai point retrouvée ! Rimberg, ce monſtre de ſcélérateſſe s'offre à ma vûe : — Mon ami, je meurs, j'expire de mille tourments ; tout ce que j'aimois au monde m'eſt ravie ! où eſt Amélie ? où eſt-elle ? où eſt-elle ? Le perfide paraît frappé d'étonnement ; il s'engage à joindre ſes perquiſitions aux miennes.

La famille d'Amélie partageoit ma douleur ; le père & la mère pleuroient ainſi que moi leur fille ; madame Dénoff s'efforçoit d'adoucir un chagrin qui ne pouvoit recevoir aucun ſoulagement ; Rimberg, Rimberg accouroit ouvrir ſon ſein à mes larmes. J'étois parvenu à une ſorte de léthargie, dont le nom ſeul d'Amélie me retiroit ; c'étoit le ſeul mot qui m'échappât. Je connus que ma douleur n'étoit point encore à l'excès, quand Rimberg vint m'annoncer qu'il étoit forcé de quitter l'Allemagne, pour obéir à ſes parents : ils l'avoient chargé d'une affaire importante qui l'appelloit dans les pays étrangers, d'où il ne reviendroit qu'au bout de quelques années.

J'avois donc, m'écrié-je, une nouvelle perte encore à essuyer ! Ce n'étoit pas assez que l'"amour déchirât mon cœur, & y portât une éternelle mort : j'aurai encore à regretter les secours de l'amitié ! tout m'est enlevé ! tout ! Rimberg ne me répondit que par quelques pleurs qu'il mêla aux miens, & il partit.

Je n'eus d'autre consolation que d'aller avec ma parente m'ensevelir dans ma terre, & là, j'y pleurois en liberté Amélie. Je la revoyois dans ces lieux, partout, sous ces ombrages, aux bords de ces fontaines où quelquefois nous nous étions assis ; je retournois sans cesse aux fleurs qu'elle avoit préférées ; je croyois reconnaître la trace de ses pas, & je la couvrois de baisers & de larmes. J'avois fait construire une gallerie remplie de tableaux qui me représentoient Amélie sous divers habillements & dans diverses attitudes. Ici elle ramassoit des roses, & s'en formoit des couronnes & des guirlandes ; là elle dormoit dans un bocage qui la défendoit des rayons du soleil ; plus loin elle m'écoutoit, tandis que je lui parlois de ma tendresse. Je la revoyois, je l'adorois sous mille formes différentes ; en un mot je n'avois pu assez multiplier des images qui me peignoient un objet dont mon ame n'étoit que

trop remplie. Quel eſt cet amour, ce feu qui me dévore, diſois-je ſans ceſſe à la baronne ? je l'attiſe au lieu de chercher à l'éteindre. Ah ! ma chere parente ! Amélie, Amélie eſt peut-être une ingrate, une perfide ! une perfide, & je veux en douter ! quoi ! je ne me rends point à tout ce qui m'éclaire ! la cruelle ! eh ! l'aurois-je perdue, ſi elle m'eût aimé ? que dis-je ? elle m'aura trahi ! un autre aura ſçu trouver le chemin de ſon cœur. Malheureux ! voilà où m'a conduit un deſir inſatiable ! ne devois-je pas me contenter d'un bonheur ignoré ? avois-je beſoin de le répandre ? falloit-il que je livraſſe Amélie à tous les pieges dont le monde eſt ſemé ? J'ai voulu lui donner des connaiſſances, & ſon cœur s'eſt perverti ; ſes vertus ont fui avec ſa ſimplicité ; ſon amour pour moi s'eſt évanoui comme un ſonge qui faiſoit le charme de ma vie. C'eſt la vanité, l'horrible vanité qui fait ma perte ! j'ai excité la jalouſie ; il me falloit des rivaux : j'en ai trouvé !

A cette image, je tombois ſur la terre ; je faiſois retentir l'air de mes hurlements, ſemblable à un furieux qui ſuccombe à l'excès de ſa rage ; enſuite je me relevois : — Il n'eſt pas poſſible ; non, Amélie n'aura point ceſſé de m'aimer. Pardonne,

maitresse de mon ame, pardonne à des soupçons, à des outrages que tu n'as point mérités ; on aura employé la force ; quelque démon ennemi de ma félicité, aura armé contre moi l'envie ; un amour effréné se sera appuyé de la trahison, de toutes les ressources de l'enfer ; oui, c'est l'enfer qui s'est ouvert pour vomir contre Liebman tous ses supplices ! Mon unique amie, (m'adressant à la baronne) comment avez-vous le courage de rester auprès d'un infortuné... Je suis proscrit du ciel, je le vois trop ! il m'a dévoué à toute sa colère. Eh bien, qu'il me frappe ; qu'il m'anéantisse sous mille coups de sa foudre ; qu'il consume ce cœur... Ah ! l'amour lui cause bien plus de tourments !

Quelquefois je m'élançois sur mon épée ; j'allois la plonger dans mon sein : la baronne retenoit mon bras, me présentoit la nature, la religion offensée du suicide, & les armes m'échappoient. Rendez-moi donc, lui disois-je dans une abondance de larmes & de sanglots, rendez-moi mon Amélie ; vous voulez que je vive ! n'est-ce pas me condamner à traîner ma vie dans des tortures éternelles ? ah ! laissez s'éteindre, se détruire ce cœur pour lequel l'existence est un assemblage de maux ; jusqu'au

dernier ſoupir, il ſouffrira, il aimera, il brûlera pour Amélie.

Tel étoit mon état affreux. Enfin déterminé par les ſollicitations de madame Dénoff, vaincu par mon propre goût, je pris la réſolution de voyager, comme ſi j'euſſe crû changer de cœur, en changeant de pays, & ne pas emporter cet amour qui me dévoroit, & dont j'étois la proie renaiſſante. Inſenſé que j'étois ! malheureuſe ſenſibilité ! ne ſçavois-je point qu'il eſt impoſſible de te dompter ? Je parcours les belles contrées de l'Italie ; ce ſpectacle pompeux de l'ancienne grandeur des Romains, en occupant mes yeux, n'étendoit point ſes impreſſions juſqu'à mon ame. Amélie ſe montroit au-delà de tout ce que je voyois ; je la retrouvois dans ces peintures admirables, dans ces ſtatues les chef-d'œuvres de l'art, dans toutes ces merveilles dont Rome abonde. Cette image adorée me pourſuivoit juſques dans ces ruines impoſantes d'où ſemble s'élever une voix qui nous crie que tout paſſe, que tout ceſſe d'être, que les hommes meurent avec leurs paſſions, que la terre eſt un vaſte tombeau qui nous engloutit, où nous nous anéantiſſons les uns ſur les autres. Ces Romains, me diſois-je, ces ſouverains de l'univers, ſans

ſans doute il y en a eu qui ont aimé, qui ont gémi comme moi, & leur pouſſière même n'éxiſte plus ! Je m'arrêtai en France ; tous les charmes de la ſociété y ſont réunis : mais, vous me pardonnerez cet aveu, que j'y trouvai les caractères peu marqués ! que ſurtout on y méconnaît l'amour ! je me répétois ſans ceſſe : ah ! ce n'eſt pas ainſi que j'aime Amélie ! Auſſi me gardai-je bien de découvrir ma bleſſure ; on m'y faiſoit une guerre éternelle ſur mon humeur ſombre & mélancolique ; vos compatriotes étoient loin de ſoupçonner le mal dont je périſſois. L'Angleterre me parut un ſéjour plus conforme à mon état ; ma paſſion s'y entretenoit avec plus de recueillement que dans la brillante frivolité de votre *bonne compagnie* : les jardins anglais nourriſſoient cette triſteſſe qui m'étoit ſi chère ; les femmes de ce pays, ſurtout celles de la *contrée* me rapprochoient enfin

---

Surtout celles de la CONTRÉE, &c. C'eſt dans les provinces d'Angleterre, principalement celles du nord, qu'on trouve de ces femmes telles que Milton nous a peint ſon Eve ; beauté touchante, modeſtie inexprimable, cet air virginal qui ſied ſi bien à un sèxe dont une des premières qualités eſt de plaire : voilà de ces charmes qui ſemblent réſervés aux Anglaiſes, & encore plus à celles qui vivent retirées à la campagne, qu'on appelle en Angleterre *the country*, *la contrée* &c.

plus d'Amélie que vos Françaises, de quelques agréments qu'elles soient pourvûes. Mais tout ce qui attachoit mes regards, tout ce qui fatiguoit ma curiosité, n'étoit point l'objet qui dominoit dans mon ame ; l'Allemagne étoit la patrie d'Amélie : c'étoit là que j'avois vû naître la maitresse de mon cœur, que s'étoient allumés mes premiers feux ; un mouvement involontaire me ramena donc en ces climats. A mesure que j'approchois des lieux où cette charmante personne avoit ouvert les yeux à la lumière, le fardeau douloureux qui pesoit sur mon cœur devenoit moins lourd ; ce cœur consumé d'ennuis s'ouvroit à un faible rayon d'espérance : —Dumoins je serai dans l'endroit où cette femme divine a demeuré, où je l'ai adorée ; je pourrai creuser mon tombeau dans quelque coin de terre où se seront imprimés ses pas.

Je traversois le bourg de *** ; je descends à une auberge de peu d'apparence ; je fuyois tout ce qui m'auroit rapproché du grand monde. L'hôte avoit l'air affligé : il m'intéresse ; tout ce qui annonçoit le caractère du chagrin, avoit des droits sur ma sensibilité ; je lui demande le sujet de son affliction. — Hélas ! monsieur, nous avons dans notre maison une jeune dame, qui à l'instant rend les

derniers ſoupirs ; elle m'a chargé d'une lettre que je ferai parvenir après ſa mort à ſon adreſſe. Une jeune dame, m'écrié-je ! & comment !.. ſes traits... —Oh ! c'eſt une beauté ... je n'en ai point encore vû de ſemblable ; il faut que ce ſoit quelque dame du premier rang. Il paraît qu'elle a eſſuyé de grandes infortunes ; elle eſt ici depuis trois jours, & elle n'a fait que gémir & verſer des larmes, refuſant toute eſpèce de nourriture. Elle eſt accompagnée d'une femme qui me ſemble lui être extrêmement attachée ; elle a défendu ſurtout qu'on laiſſât entrer perſonne dans ſa chambre ; elle veut, dit-elle, mourir loin de toute ſociété.—Mon ami ... mon ami, il ne feroit pas poſſible que je puſſe ſeulement l'entrevoir ? — Si vous m'aviez donné, monſieur, de pareils ordres, vous ſeriez fâché que j'y manquaſſe. —Et elle expire conſumée d'un grand chagrin ? Ah ! ſi je pouvois la ſoulager, la rappeller à la vie ! — Vous n'êtes pas médecin, monſieur ? — Non, mais j'ai le cœur le plus ſenſible, le plus propre à recevoir les larmes des malheureux, à les conſoler, à les ſecourir ; peut-être ... je retiendrai les derniers ſoupirs de cette créature ſi intéreſſante.

Je fais briller de l'or aux yeux de cet homme ;

il héſite, il balance ; enfin je l'ai perſuadé ; je ne lui demande qu'à jetter un coup d'œil ſur la mourante : il ſe rend à mes ſollicitations, pourvû que je ne faſſe aucun bruit : je promets tout ; je monte avec lui l'eſcalier ; à chaque marche, je reſſentois un tremblement extraordinaire. Il m'ouvre une eſpèce de fauſſe porte qui donnoit dans la ruelle du lit, & me réïtère encore de prendre toute ſorte de précautions pour éviter d'être apperçu : nouvelles aſſurances de ma part de ſatisfaire à tout ce qu'il m'a preſcrit. J'entr'ouvre ... j'entr'ouvre d'une main tremblante un des rideaux ; une femme d'un certain âge tenoit une bougie allumée, & fixoit la vûe ſur une jeune perſonne qui touchoit à ſon dernier moment ; je dévore, ſi je puis m'exprimer ainſi, des regards cet objet ſi digne de compaſſion : je reconnais ... je tombe ſur cette femme expirante, en la ſerrant dans mes bras, & m'écriant : Amélie !

Ici le comte s'arrête, les bras étendus, comme frappé encore de cette ſituation foudroyante ; il ſembloit qu'elle fût ſous ſes yeux ; il reprend d'une voix douloureuſe : c'étoit en effet Amélie elle-même ; la pâleur de la mort couvroit ſon viſage ; ſa paupière étoit fermée. J'avois pouſſé un cri ſi effrayant, qu'elle

s'étoit réveillée de ſon eſpèce de létargie ; ſes yeux ſe r'ouvrent. Liebman, s'écrie-t-elle à ſon tour ! & auſſitôt elle retombe, la tête penchée dans mon ſein. La femme qui la gardoit, laiſſe auſſi éclatter ſon étonnement : — C'eſt donc vous, monſieur le comte, qui faites mourir ma pauvre maitreſſe ! --- Que dites-vous ?.. que dites-vous ? — Vous ſçaurez, monſieur... Amélie l'interrompt en jettant un profond ſoupir, & tournant ſes regards preſqu'éteints ſur moi : — C'eſt vous, Liebman, vous que j'ai tant aimé, que j'aime encore, en quittant cette malheureuſe vie ! je vous ai vû : je vous pardonne ; dumoins ne m'abandonnez pas ; la pitié ... attendez que je ſois expirée.

L'hôte & ſa famille étoient accourus au cri qui m'étoit échappé ; je n'entendois point ce que me diſoit Amélie, ou plutôt je ne comprenois point le motif de ſes plaintes. Toute mon ame étoit ſuſpendue pour la regarder, pour me remplir du ſpectacle affreux de ſa fin prochaine. Je balbutiois ; je donnois des ordres à l'hôte, je les révoquois ; j'envoyois chercher des médecins ; je rappellois les domeſtiques ; je retournois ſans ceſſe au lit pour y contempler Amélie, & l'arroſer de mes larmes. J'aurois voulu

l'arracher au ſort qui la menaçoit, être inſtruit du ſujet de ſes reproches, l'accabler des miens, ou plutôt lui peindre tout l'excès de mon amour, l'yvreſſe où me plongeoit le plaiſir de l'avoir retrouvée, le déſeſpoir qui bientôt avoit ſuccédé à ma joie; ces divers tranſports s'élevoient à la fois dans mon cœur. Amélie n'avoit la force que de me ſerrer la main, & de prononcer quelques paroles entrecoupées. Donnez-moi, dis-je à l'hôte, donnez-moi cet écrit ... il eſt adreſſé ... vous devez voir ... je m'appelle Liebman... Liebman, me répond cet homme ? oui, c'eſt à vous. Auſſitôt il va chercher la lettre; la ſuſcription portoit effectivement mon nom; on prioit la perſonne qui s'en chargeroit, de la remettre à un de mes parents qui auroit ſoin de me la faire parvenir en quelque pays que je fuſſe. Voici ce qu'elle contenoit : faites-en vous-même, la lecture; je l'ai toujours ſur moi.

Le comte me préſente cet écrit, & j'y lis ces mots :

» J'ignore quel ſéjour vous avez choiſi pour votre » azyle : mais j'aurois de la peine à croire que la » paix & la tranquillité vous ayent ſuivi, en quelques » lieux que vous ſoyez : il ne ſçauroit y avoir de

» repos ni de bonheur pour les parjures. Rappellez-
» vous que vous avez eu mes premiers regards, mes
» premiers sentiments, que je n'ai connu mon cœur
» que par mon amour, que par un amour bien au-
» dessus de tout modèle, & que vous avez si mal
» récompensé ! Ah ! cruel Liebman ! que ne me
» laissiez-vous dans mon ignorance ! Sçavois-je qu'on
» pouvoit être perfide, dénaturé, qu'on pouvoit tra-
» hir la tendresse la plus pure, qu'on pouvoit arra-
» cher la vie à qui ne chérissoit l'existence que pour
» vous, que pour vous seul, ingrat ? Hélas ! si votre
» dessein étoit de m'ôter votre cœur, que ne ve-
» niez-vous percer le mien ? ç'auroit été une con-
» solation pour la malheureuse Amélie d'expirer
» votre victime. Applaudissez-vous de ma dou-
» leur ; j'aurois desiré me venger, vous oublier,
» en aimer un autre : je n'ai pu que mourir, &
» encore je vous consacre mon dernier soupir. Je
» n'implore qu'une grace, je ne dirai pas de votre
» tendresse, mais de votre compassion, de ce senti-
» ment d'humanité qu'on est forcé d'accorder à la
» moins intéressante des créatures : ne souffrez point
» que mes tristes restes demeurent ensevelis dans ce

» séjour ; que mon corps soit transporté dans ce lieu ...
» où j'étois née pour jouir, hélas ! d'un destin bien
» différent. Quel ressouvenir vient m'agiter au bord
» du tombeau ! je vous recommande mes infortu-
» nés parents ; vous n'étendrez point jusques sur eux
» votre inhumanité ; s'ils vous parloient quelque-
» fois de leur malheureuse fille, daignez les écouter.
» Liebman ! Liebman ! faut-il que j'aie connu le
» monde & ses perfidies ? que mon erreur m'é-
» toit chère, & que j'ai eu lieu de la regretter !
» Adieu ; votre nouvelle conquête seroit-elle ja-
» louse du témoignage de pitié que je sollicite ?
» Cherchez sur cette terre si vaste, où abondent tant
» de personnes de mon sèxe : vous ne trouverez pas
» une seconde Amélie, non, vous n'en trouverez
» point ; vous avez perdu le cœur qui sçavoit le
» mieux aimer, & ... cruel Liebman, il n'a jamais
» aimé que vous.

Le comte continue, en reprenant cette lettre de mes mains : vous devez vous figurer dans quel stupide accablement j'étois tombé ; cet écrit étoit un mystère affreux que je ne pouvois pénétrer ; je veux m'adresser à cette femme qui servoit Amélie : un mé-

decin entroit, & Amélie expiroit : je volois vers elle : je l'assurois de mon amour ; elle ne m'entendoit plus ; on m'annonce qu'il faut fuir ce spectacle : — Amélie, à l'instant qu'elle m'est rendue, me seroit enlevée ! elle emporteroit dans la tombe la pensée que je l'ai trahie, que j'ai cessé de l'aimer ! Eh bien ! on m'ensevelira avec elle ; dumoins le cercueil nous réunira.

Le médecin vient à moi, me conjure de sortir de la chambre : — Il ne faut point vous abuser : cette dame va mourir, & vous ne devez pas troubler ses derniers moments ; à peine lui reste-t-il un souffle. — On ne sçauroit la rappeller à la vie ! ah ! monsieur, demandez ma fortune, mes jours, & qu'elle vive ! qu'elle vive dumoins assez pour entendre ma justification ! Au nom de ce qu'il y a de plus sacré, ne la quittez point ! peut-être le ciel ... oh ! s'il étoit sensible à mes larmes, à mes cris ! Le médecin a la complaisance de s'asseoir près d'Amélie, en me disant qu'il ne demandoit pas mieux que de me satisfaire ; il ajoûte : je voudrois que mes soins ne fussent pas inutiles : mais cette guérison est au-dessus de notre art ; daignez seulement vous contraindre, & ne faire aucun bruit.

J'étois comme un homme écrasé ſous le poids des chaînes ; je n'oſois reſpirer. Quelquefois je ſortois de ce profond abyme de douleur , & je levois les yeux ſur ce lit fatal où je ſemblois voir la mort s'élever pour m'arracher Amélie ; je ſuivois ſucceſſivement tous les degrés de pâleur , toutes les ombres funèbres qui ſe répandoient ſur ſon viſage ; j'allois m'écrier , & ma bouche reſtoit entr'ouverte. De la mourante , mes regards ſe portoient rapidement ſur le médecin : je cherchois à lire dans les ſiens, à démêler dans ſon maintien , s'il y avoit un rayon d'eſpérance : il étoit occupé continuellement à lui tâter le poulx. Un geſte de ſurpriſe lui échappe : il me fait entendre qu'Amélie étoit moins mal , & auſſitôt il m'invite de la main à ne point rompre le ſilence. Je cours , je me précipite aux pieds de mon bienfaiteur ; je les lui embraſſe , & les mouille de mes larmes ; je mets une bourſe pleine d'or entre ſes mains , & à mon tour , je lui fais ſigne qu'il pourra diſpoſer de tout ce que je poſsède ; je l'exhorte , je le preſſe de continuer ſes ſoins ; enfin , monſieur , je reviens au jour avec ma chère Amélie : hélas ! le ciel ne retiroit ſon bras de deſſus moi que pour mieux me frapper ; il m'étoit encore défendu de prononcer le

moindre mot, de m'offrir même aux regards de la malade, dans la crainte que mon aspect ne lui causât une émotion dangereuse. Je prens à l'écart cette femme que j'avois trouvée à ses côtés; je la fatigue de mes questions : j'apprends qu'elle se nomme Dorothée, qu'elle est domestique, & qu'il y a peu de tems qu'Amélie l'avoit à son service; elle ne peut me donner aucun éclaircissement; la seule circonstance qu'elle ait saisie, est une espèce de plainte continuelle de la part de sa maitresse sur mon infidélité qui la plongeoit au tombeau.

Les yeux d'Amélie sont ouverts au jour; elle pouvoit soutenir ma présence; elle me voit dans la ruelle de son lit, à genoux, lui tenant une de ses mains entre les miennes, & quelquefois la portant à ma bouche, & l'inondant de mes pleurs. Ses premières paroles sont accompagnées d'un sombre gémissement : — Quoi! c'est vous, Liebman! c'est vous! je vous serois encore chère! — En as-tu pu douter, maitresse de mon cœur? as tu pu douter que mon amour pour toi ne fût encore augmenté? Mais dis-moi, dis : par quelle fatalité ces soupçons si injurieux à ton amant sont-ils venus traverser notre bonheur? j'ai lu ta lettre : quel mystère ténébreux,

quelles horreurs que je ne sçaurois développer! je brûle d'être éclairci, de t'entendre, de te convaincre d'une tendresse invariable. Et toi, Amélie, quel destin t'a enlevée de mes bras, au moment que nous marchions à l'autel? toi, toi qui m'accuses, m'as-tu conservé ta fidélité? ah! parle, dissipe mes craintes... Amélie, c'est à moi d'être déchiré de tous les serpents de la jalousie. Retrouverois-je cet ange de beauté & d'innocence qui n'éxistoit que pour moi seul? seroit-il possible? mon Amélie me seroit rendue? le monde & ses prestiges, ses crimes auroient respecté ta vertu, ta candeur, cette ame si pure qui faisoit le charme de la mienne?

Amélie sembloit m'écouter avec attention; il étoit aisé de démêler dans sa contenance qu'elle cherchoit à concilier plusieurs idées opposées. Liebman, me répond-elle, à vous entendre, je devrois plutôt me défendre, que vous condamner. Vous ne seriez pas coupable, vous qui avez manqué à vos serments, vous, ingrat, qui en avez aimé une autre! qu'ai-je dit? & vous me parlez encore, comme si j'avois besoin de me justifier! — J'en ai aimé une autre! ah! que je sorte, que je sorte d'un labyrinthe où je me perds!

La malade pouvoit à peine proférer quelques mots ; le médecin l'empêche de pourſuivre : il me déclare que ſi j'exige d'elle une converſation ſuivie, je la replongerai dans le malheureux état dont ſes ſecours l'ont retirée. Il me faut donc attendre que les orages ſoient diſſipés, que ſa ſanté ſoit entièrement rétablie. Vous jugez tout ce que je ſouffrois pendant ce delai, qui avoit pour mon impatience la durée d'un ſiècle ; ma bouche ſe taiſoit : mais mon imagination, mes regards, toute mon ame voloit ſans ceſſe au-devant d'Amélie, reſtoit attachée près d'elle, l'interrompoit, lui parloit de ſes ſoupçons, de ſon amour, de ſes tourments. Amélie eſt arrivée à ce terme ſi deſiré : elle me fait approcher de ſon lit, & m'inſtruit ainſi des motifs qui nous avoient ſéparés.

Hélas ! ce récit ſi funeſte pour mon cœur reſtera toujours gravé dans ma mémoire ! il remplira mon ame juſqu'au dernier ſoupir.

Vous vous rappellez, me dit Amélie, que pluſieurs fois j'eſſuyai des reproches de votre part ſur la triſteſſe qui me conſumoit, & que je ne pouvois diſſimuler ; moi, qui avois goûté tant de douceur à vous aimer, à me croire aimée, je ne l'ai connu ce poiſon

dévorant que depuis le moment où votre parente vint s'offrir à ma vûe ! — O ciel ! ciel ! qu'entens-je ? — Liebman, ne m'interrompez point, je vous prie ; vous voulez ſçavoir la cauſe de mes malheurs, elle va vous être découverte. Je crus m'appercevoir que vous n'étiez point indifférent à la baronne, & ce qui m'a entraînée dans un abyme de douleur, je fus aſſurée que vous partagiez ſes ſentiments... — Amélie, l'avez-vous pu penſer que ma parente... — Daignez m'écouter. D'abord j'éloignai ces ſoupçons cruels : ils revenoient toujours me tourmenter ; toujours vous me paraiſſiez tous deux plus animés à troubler mon repos. Il y avoit des moments où je deſirois vous haïr, où je m'aveuglois même au point d'imaginer que je vous haïſſois : vous haïr ! moi, Liebman ! hélas ! quand j'allois bien avant dans mon cœur, je voyois que vous m'étiez plus cher que jamais, & vous en deveniez plus coupable aux regards d'Amélie. Cependant je me défiai de mes craintes, de mes yeux, d'une ame entierement à vous ; je ne doutois point que Rimberg, après moi, ne fût la créature qui vous étoit le plus attachée : je lui ouvris ce cœur profondément bleſſé ; il vit couler mes larmes ; il commença par me raſſurer ; enſuite il fut moins

empressé à repousser mes plaintes ; il ne me cacha point que peut-être mes allarmes n'étoient pas aussi injustes qu'elles l'avoient paru dans les commencements de cette confidence ; il ajoûta qu'il jugeroit par lui-même de la vérité. Mon malheur n'étoit que trop certain ; Rimberg sembloit fuir les occasions de s'expliquer : je saisis une circonstance ; je le pressai, je lui arrachai l'aveu qu'il évitoit, dit-il, de me faire ; enfin il me confirma dans la cruelle idée que j'étois le jouet de votre infidélité, que vous & madame Dénoff vous vous aimiez, que mon mariage étoit une chimère qui ne se réaliseroit point, qu'il falloit que je renonçasse à la vie, puisque votre cœur m'échappoit ; il versa dans mon sein toutes les horreurs de la jalousie.

Dans cet endroit, j'interromps Amélie : — C'est Rimberg, c'est mon ami qui me trahissoit ! & le perfide... il est parti en versant des larmes, quand c'étoit lui qui me perçoit le cœur ! Il partageoit, poursuit-elle, l'horreur de ma situation ; il me fait voir une lettre que la baronne vous écrivoit. — Une lettre de la baronne ! — Elle vous y renouvelloit les assurances de son amour, & vous engageoit à ne point conclure un hymen qui lui causeroit la mort. Ressouvenez-

vous que ma douleur, que mon déſeſpoir éclatoit malgré la contrainte que je m'impoſois.

Je veux encore interrompre Amélie : elle me preſſe de l'entendre : — Rimberg tout conſterné, vient m'enfoncer le poignard dans le ſein : il m'apprend que loin de m'épouſer, vous vous unirez à votre parente, & que ces liens ſont prêts à ſe former. Je ne ferai pas le témoin, m'écriai-je, de cette union ſi funeſte pour la malheureuſe Amélie ! non, leur félicité ne s'augmentera point de ma déſolation. Le cruel ! il ceſſe de m'aimer ! & il épouſe madame Dénoff ! Rimberg, c'eſt à vous ſeul que je confie ma deſtinée : éloignez-moi, arrachez-moi de ces lieux ; tranſportez-moi dans un autre univers, où ne ſoit point Liebman ; ôtez, ôtez-moi le ſouvenir du perfide ; hélas ! je ſens trop que j'emporterai ſon image : mais que je ne voye pas, que je n'aſſiſte pas à cette fête ! que j'expire loin de leurs regards !

Rimberg me propoſe de me conduire dans un de ces azyles ſacrés que la religion tient ouverts aux infortunés : j'embraſſe ſes offres avec l'impatience de les voir s'exécuter ; je lui demande ſurtout une diſcrétion inviolable. Je cours donc aux pieds des autels ; on m'avoit dit que j'y trouverois la paix : je l'implorois :

l'implorois : je préſentois à Dieu toute la ſenſibilité d'un cœur déchiré de mille traits ; je baignois la terre de mes larmes : le ciel, au lieu de m'entendre, me puniſſoit de mon amour ; ſans doute que je l'offenſois. Je demeurai quelque tems dans cette maiſon religieuſe ; Rimberg accourt m'en retirer : — Il faut vous éloigner de ce ſéjour ; Liebman & la baronne viennent de ſe lier par un mariage ſecret ; votre père & votre mère vous engagent à vous dérober aux ſuites cruelles du reſſentiment de Madame Dénoff : elle ne ſçauroit vous pardonner d'avoir été aimée de ſon époux ; vos parens quittent le bourg de *** ; & je me ſuis chargé de vous conduire dans une retraite ſûre, où vous les retrouverez.

Je veux cette fois arrêter Amélie dans un entretien ſi déchirant : — Le perfide ! le monſtre ! jamais, non, jamais la baronne ne m'a écrit une pareille lettre ; dans ces moments cruels où vous m'étiez enlevée, où vous me fuyez, madame Dénoff elle-même vous donnoit des larmes. Laiſſez-moi, pourſuit Amélie, reprendre un récit qui me coûte encore plus de douleur qu'à vous ; aurois-je été la victime de ma crédulité ?

Je m'abandonne donc aux ſoins & à la compaſſion

deRimberg ; il m'amène ſur les confins du comté de***; je me trouve tranſportée au fond d'un vallon qui paraiſſoit ſéparé du reſte de l'univers ; là, je ſuis remiſe dans un vieux château, entre les mains de deux femmes deſtinées à me ſervir. Les premiers mots qui m'échappent ont mes parents pour objet ; je demande où ils peuvent être, & quel motif les retient loin de leur fille. Rimberg me répond que je touche au moment de les voir ; il avoit un air embarraſſé ; enfin il m'entraine dans un appartement, & m'invite à m'aſſeoir à ſes côtés ; c'eſt-là qu'il me dit qu'il a des ſecrets importants à me communiquer ; ſon premier mouvement eſt de ſe jetter à mes pieds : cette attitude m'étonne & me déconcerte. — Que me voulez-vous, Rimberg ? relevez vous. — Ce que je veux ? vous découvrir tout ce qui m'agite. Depuis l'inſtant qui vous offrit à ma vûe, un amour indomptable m'a dévoré ; j'aurois cependant renfermé cette paſſion ſi dominante : l'infidélité de Liebman m'a enhardi. Je l'interromps : — Quoi ! il eſt bien sûr que je ne ſuis plus aimé de Liebman, qu'il en aime une autre ! Il n'eſt que trop vrai, réplique le cruel : je vous ai tout dévoilé : vous êtes trahie, abandonnée, oubliée. Peut-être la baronne eût-elle exercé ſur vous ſes fu-

reurs jaloufes : mais elle n'eft point à craindre ici ; il ne s'agit plus que de me payer de quelque reconnaiffance, vous m'en devez, & il n'y a que votre amour qui puiffe me dédommager : — Rimberg, de quelle furprife vous me frappez ? où tend ce difcours ? c'eft vous qui demandez que j'aime ! moi aimer ! moi éprouver encore la perfidie, l'ingratitude ... ah ! je ne fuis que trop victime de cette malheureufe fenfibilité, qui me plongera au tombeau ; oui, elle me fera mourir... Liebman a-t-il pu être infidèle, inconftant ? tous les hommes font des perfides, des cruels ! je ne fçaurois m'aveugler. Que n'ai-je, hélas ! confervé ma première ignorance ! Je ne voyois, je ne connaiffois que Liebman ; il étoit tout pour moi, & il m'eft ravi ? Quoi ! il ne m'eft pas poffible de douter ! mon malheur eft certain ! on me préfère une rivale ! Le feul parti, interrompt Rimberg, qui vous refte à prendre, eft de bannir de votre cœur une image qui ne peut que verfer des poifons fur vos jours.

Amélie continue : Je n'écoutois point Rimberg ; les fanglots me fuffoquoient ; que vous dirai-je ? il employa tous les moyens pour adoucir mon défefpoir ; il m'infpira de la reconnaiffance, de l'amitié. Je m'écrie, tranfporté de fureur : dites de l'amour,

cruelle Amélie ... ah ! je te pleurois ; je te regrettois ; je te voyois dans la tombe, & je te retrouve... & comment ... Il n'eſt plus d'Amélie pour moi ! je l'ai perdue ! je l'ai perdue ! plus d'eſpoir !

Amélie me tend la main : — Votre Amélie n'a point changé. Je rejette ſon bras ; je pouſſe des cris, des hurlements, Quoi, reprend cette adorable créature, vous refuſerez de m'entendre ! — T'entendre ! eh ! que peux tu me dire ? achève, achève de plonger le poignard dans mon ſein. — Écoutez-moi au nom de l'humanité, puiſqu'il ne m'eſt plus permis d'invoquer cette tendreſſe, dont je ſuis trop punie ! Ingrat Liebman, que je pourſuive mon récit ; vous ſerez le premier à me juſtifier. — Pardonner de tels crimes ... ah ! parle, parle, déchire mes bleſſures ; le monſtre ! il t'avoit inſpiré des ſentiments ... tu l'aimois ! — Il eſt vrai qu'il a tout tenté pour s'emparer de mon cœur, & ce cœur étoit plein de vous ; il m'a offert ſa main, une fortune éclatante : ce n'étoit point Liebman qui m'offroit ces dons ! ſans lui, j'aurois refuſé l'empire du monde. Pourquoi l'ai-je connu ce monde ſi mépriſable, ſi dangéreux ? que ne ſuis-je reſtée dans cet azile qui a fixé mes premiers regards ? c'étoit pour moi la terre entière ; ſans doute il n'y

avoit point d'autre univers pour la tendre Amélie.'

Rimberg me parloit fans ceffe de fon amour, & de votre trahifon. Je vous trouvois affurément le plus ingrat & le plus coupable des hommes : mais je ne pouvois ceffer de vous aimer. Enfin laffé de jouer le rôle d'amant refpectueux & foumis, mon tyran a voulu écouter des tranfports violents ; il efpéroit obtenir de ma vengeance ce qu'il n'arrachoit point à ma tendreffe ; il me peignoit continuellement la baronne devenue votre époufe, & vous, vous dans fon fein... C'étoit l'image qui révoltoit mes yeux, qui perçoit mon cœur de tous les coups. Rimberg me preffoit de m'enchaîner par des nœuds qui ne m'uniroient point à Liebman. Réduite au plus affreux défefpoir, déterminée à m'ôter la vie plûtôt qu'à porter le nom de la femme de Rimberg, je faifis une occafion favorable ; je fuis de ce château où l'on fe préparoit à difpofer de moi, comme d'une malheureufe efclave ; en un mot, je me dérobe aux recherches ; fans fecours, dénuée de tout, je me fuis défaite de plufieurs effets que je devois à votre générofité ; j'allois ... je voulois me rapprocher des lieux où j'ai reçu la vie ... où vous m'avez aimée : dumoins je me flattois de goûter la

consolation d'y mourir ; c'étoit-là l'unique but de ma fuite. Le ciel s'armoit contre moi : que dis-je ? son couroux s'adoucissoit : j'expirois, lorsque... Liebman, je vous ai revû, & il seroit vrai que vous n'auriez point manqué de fidélité à votre Amélie, que vous l'aimeriez, que la baronne... Je ne la laisse point achever : — Je n'en ai que trop entendu : c'est présentement le plus malheureux des hommes que vous devez écouter, oui, la créature la plus livrée à tous les tourments du cœur, & ce sont là les plus cruels supplices. Madame Dénoff n'a jamais été que mon amie : c'étoit vous, cruelle Amélie, qui étiez mon amante, la suprême arbitre de mes sentiments, de ma destinée, ma souveraine, ma Divinité ; j'ai offensé pour vous l'Être suprême. Hélas ! ma parente étoit bien éloignée d'être votre rivale : elle vous aimoit comme sa tendre sœur ; elle m'invitoit à précipiter cette union, qui auroit fait ma félicité. Eh ! avez-vous pu penser qu'un seul de mes soupirs ne s'adressât point à vous ? Vous m'aimiez ! la confiance n'est-elle pas le caractère du véritable amour ? que n'épanchiez-vous dans mon sein ces soupçons que je méritois si peu ? & c'étoit Rimberg, un perfide ami, auquel vous alliez porter vos larmes ! . .

Non, cruelle, dès cet inſtant, je ceſſois de vous être cher, & c'eſt moi qui me juſtifie ! non, non, il n'eſt que trop certain ! j'enviſage toute la profondeur de l'abyme où je ſuis tombé. Plus d'Amélie pour Liebman ! je vous revois, mais ſous quels traits vous offrez-vous à mes yeux, à mon cœur, à ce cœur ... vous le déchirez ; Rimberg, un ami me trahir à ce point ! je m'épouvante moi-même de la vengeance que je brûle d'en tirer ; l'amitié, l'amour ... vous me cachez mon malheur : il eſt irréparable ! Amélie ! Amélie ! eſt-il poſſible qu'un autre ait pu te plaire ? oui, tu as trahi ton amant !

Cette infortunée créature me tendoit les mains, les levoit vers le ciel ; ſes larmes coulent. — Tu pleures, mon Amélie, tu pleures ! je veux bien le croire ; je veux bien le croire ... je le crois : tu n'es point coupable ; c'eſt moi ... qui ſuis le plus à plaindre de tous les hommes !

Enfin, monſieur, je paſſois tour-à tour du calme à l'orage ; je me précipitois aux genoux d'Amélie ; je lui renouvellois, dans cette attitude, les ferments de l'amour le plus tendre ; je lui promettois de bannir ces ſoupçons qui me déchiroient : une image déſeſpérante revenoit ſans ceſſe ſous mes yeux ; je me rele-

vois avec fureur ; je m'abandonnois à toute la violence de la noire jaloufie ; je m'arrachois des bras d'Amélie, pour voler à fon perfide féducteur, & lui percer le cœur de mille coups de poignard : un regard d'Amélie m'arrêtoit ; enfuite je voulois me punir moi-même de ces excès que ma raifon condamnoit : mais la raifon peut-elle le difputer à l'amour ? je m'écriois : non, ce n'eft point Amélie qui m'eft rendue : c'eft l'amante de Rimberg.

Ces paroles fi accablantes pour Amélie, pour moi-même, je les avois fans ceffe à la bouche. Alors elle recouroit à fes pleurs, & m'affuroit qu'elle ne m'avoit jamais offenfée ; fa douleur me touchoit ; je n'étois point convaincu de fon innocence : mais je fouhaitois qu'elle me perfuadât, & je recherchois tout ce qui pouvoit m'en impofer. Fais-moi donc illufion, lui criois-je, en verfant des torrents de larmes ; trompe moi au point que j'adopte aveuglement tout ce qui me parle en te faveur. Repouffe, repouffe cette cruelle vérité qui me préfente mille morts. Je finiffois par tomber dans un anéantiffement létargique.

Plufieurs mois s'écoulèrent dans cette horrible agitation : Amélie traînoit une fanté languiffante.

Me voyoit-elle moins troublé ; un rayon de sérénité se montroit-il sur mon visage : ses charmes renaissoient, & elle ne se lassoit point de me représenter tout ce qui pouvoit la justifier à mes yeux.

Le calme commençoit à revenir dans mon ame ; l'excès de mon amour l'emportoit sur les soupçons ; ma crédulité embrassoit ces fantômes cruels avec moins de transport. Enfin partagé entre des passions différentes, mais plus épris que jamais, je cédois à ma tendresse ; Amélie alloit porter le nom de mon épouse ; sa famille qui vivoit avec elle, mon cœur lui-même me pressoit de conclure cet engagement trop différé ; tout étoit prêt ; nous n'attendions plus que le moment de nous lier par les nœuds les plus chers : ce n'étoit qu'au tombeau que nous devions être unis ! Je surpends une lettre de Rimberg ; à qui étoit adressé cet écrit qui contenoit pour moi tous les genres de mort? à cette femme qui alloit être dans mon sein, qui avoit sçu repousser les furies de la jalousie, si elle ne les avoit étouffées. Je ne sçais par quelle voie cette lettre lui parvenoit : elle renfermoit des plaintes sur sa fuite, mêlées de nouveaux serments d'un amour que le temps augmentoit. Le perfide rappelloit l'époque où il se flattoit d'avoir inspiré du

retour... Du retour ! Je n'en lis point davantage ; du retour ! égaré de fureur, je vole chez Amélie ; je me répands en reproches outrageants ; je pouſſe la férocité juſqu'à lever une épée menaçante, le croiriez-vous? ſur cette triſte victime de mon emportement. Elle, à mes pieds, ſans chercher à détourner le coup : — Cruel Liebman, frappe, enfonce la mort dans ce cœur qui n'a jamais été rempli que de toi ; va, la fin de mes jours ſera un de tes bienfaits les plus pré cieux ; hâte toi d'être l'aſſaſſin d'une femme qui ſans ton inhumanité, alloit ſuccomber à ſes malheurs.

Je rejette l'épée loin de moi ; mes regards viennent à tomber ſur cette lettre fatale que je tenois dans les mains : ma rage auſſitôt ſe réveille ; je vois dans mon ame, je vois l'image de Rimberg, de Rimberg heureux dans les bras de tout ce que j'adore ... à ce tableau ... plutôt cent fois mourir ! j'aurois renverſé l'autel où ces nœuds devoient ſe former ; tout eſt ſuſpendu, différé ; tout eſt fini pour moi. J'oſe, barbare que j'étois, déclarer à cette femme que j'idolâtrois plus que jamais, j'oſe lui dire qu'il faut qu'elle renonce à notre hymen, à mon amour, qu'elle n'aura point ma main, mon cœur, que jamais nous ne nous reverrons. Amélie ſe livre au

défefpoir : — Je n'ai donc pu dompter ces tranfports jaloux, dont vous êtes la première victime ! vous vous obftinez à repouffer la vérité : Rimberg ne m'avoit infpiré que quelque reconnaiffance, fentiment bien différent de la tendreffe, je l'ai trop éprouvé ! mais, encore une fois, je ne vous ai point offenfé ; fongez que ma bouche n'a jamais connu l'impofture, & c'eft vous qui refufez d'être mon mari, mon amant ! Liebman, vous m'interdiriez jufqu'au plaifir de vous voir ! & vous n'ofez être mon bourreau ! Eh bien ! cruel, fi je ne puis obtenir votre main, fi votre cœur m'eft fermé, me refuferez-vous le fentiment de la compaffion ? voyez-moi au rang de vos domeftiques ; dumoins je pourrai jouir de votre préfence, vous donner des preuves de mon zèle ; je refpirerai l'air que vous refpirerez ; vous me remettrez à ma place : j'étois faite pour vous fervir. Quelle expreffion, monfieur ! & c'étoit de la bouche d'Amelie qu'elle fortoit. Je me précipite à fes genoux : — Toi me fervir, ma divine maitreffe ! c'eft à moi d'être ton efclave le plus foumis. Ah ! pardonne, pardonne, ma chère Amélie ; frappe, déchire ce cœur où tu n'as point ceffé de régner ; délivre la nature d'un furieux capable de devenir un monftre de barbarie ;

j'inonde tes pieds de mes pleurs ; je t'aime ; voilà mon plus horrible tourment. Me fervir ! ah ! donne à jamais des loix à l'homme le plus épris ; j'ajoûterai chaque jour aux nœuds qui m'enchaîneront ; ton époux ne cessera d'être ton amant ... (j'apperçois un brasselet à son bras.) D'où te vient ce présent ? réponds, parle... C'est un don de Rimberg, me dit-elle, qu'il m'avoit obligée de porter, & que je foule aux pieds ; aussitôt elle le jette à terre : je le ramasse avec un nouvel accès de fureur, & le mets en morceaux : — Et je pourrois encore douter de mon malheur ! non, indigne Amélie, je ne te regarde plus ; je ne t'écoute plus ; je serai ton bourreau ; oui, je te percerai le cœur, ce cœur qui m'a trahi, où un autre ... que dis-je, malheureux ?.. va, fuis loin de mes regards ; épargne-moi le plus grand des crimes ; non, plus d'hymen, plus d'hymen, cent fois plutôt le cercueil. C'est-là que je puis être à tes côtés. Ah ! Rimberg, Rimberg ... perfide, donne-moi donc la force d'oublier ce nom ; tu dois m'entendre : arrache cette image de mon ame.

Repoussant Amélie, volant à ses genoux, furieux, plein de rage & d'amour, ordonnant les apprêts de mon mariage, révoquant ces ordres, persécuté, si

je puis le dire, par toutes les furies, telle étoit ma situation.

Je me détermine à ne point former cet engagement ; j'ose l'annoncer à la malheureuse Amélie par une lettre étendue où je lui offrois toutes mes richesses : mais je lui déclarois qu'il m'étoit impossible de joindre ma main à ces dons : je reçois cette réponse.

» Je n'ai donc pu triompher de ces sentiments » qui m'outrageoient ! votre jalousie, votre horrible » jalousie a été plus forte que mon amour. Liebman, » c'est pour la dernière fois que mon cœur s'ouvre » à vos regards. Je n'ai aucun reproche à me faire ; » vous avez eu mon premier soupir : celui qui me » reste vous sera encore consacré, malgré vos in» justices & votre peu de tendresse ; car si vous » m'eussiez aimée, ces nuages se seroient bientôt » dissipés, & vous n'auriez vû dans Amélie qu'un » objet digne de vous être uni. Vous avez pû dou» ter de ma sincérité ! je vous le répéte : je n'ai » jamais connu le sentiment que par vous & pour » vous seul. Rimberg n'auroit obtenu que mon » estime, s'il n'avoit pas offensé l'amitié ; plus cré» dule que vous, parce que j'aimois plus que vous, » j'ai étouffé toutes mes défiances au sujet de votre

» parente ; j'étois si portée à croire que vous m'ai-
» miez, qu'un mot de votre bouche a suffi pour
» ramener le calme dans mon ame ; calme trompeur !
» je vous ai retrouvé : mais j'ai perdu mon ami,
» mon amant, mon époux ! & quand vous me re-
» fusez le nom de votre femme, quand vous voulez
» éviter jusqu'à mes regards, quand vous m'ôtez
» votre amour, vous comblez vos outrages ! vous
» me parlez de fortune ! des richesses à moi qui au-
» rois donné l'empire de la terre, si on me l'eût offert,
» pour mériter un seul de vos sentiments ! des ri-
» chesses, Liebman ! & c'est vous qui m'accablez à
» ce point ! c'est vous qui m'avez si peu connue !
» des richesses ! quoi ! c'est vous, qui me faites ces
» offres ! Je n'en ai pas besoin, je n'ai besoin que
» d'un cercueil ; mon sort est rempli. Au moment
» que vous recevrez ce billet, j'aurai cessé... je ne me
» plaindrai plus. Adieu, je me flatte que vos remords
» me vengeront ; vous regretterez Amélie : il ne
» sera plus tems ... un froid mortel aura glacé ce
» cœur, ce cœur rempli de vous, ô le plus cruel,
» & le plus injuste de tous les hommes, & votre
» image en sera effacée. «

P. S. » J'ai déjà reclamé vos bontés pour mes pa-

» rents : les puniriez-vous du trop de ſenſibilité de » leur malheureuſe fille ? malgré votre barbarie, je » vous connais des ſentiments généreux ; je ſollicite » donc votre bienfaiſance en faveur de ces miſéra- » bles auteurs de mes jours : c'eſt vous donner une » preuve que je vous aime encore, en expirant par » vos coups. «

Je n'avois pas achevé de lire ces derniers mots : j'avois couru à l'appartement d'Amélie ; je ne la trouve point ; j'appelle mes domeſtiques ; j'implore leur ſecours ; ils font des perquiſitions ; je découvre enfin qu'elle étoit en ces lieux : j'y vole ; c'eſt dans cette même chambre où nous ſommes qu'Amélie s'offre à ma vûe, mais pâle, ſans mouvement ; j'embraſſois un corps inanimé ; j'employe tous les moyens. Que vous dirai-je ? Amélie r'ouvre les yeux ; de quelle horreur je ſuis frappé, lorſqu'on me déclare qu'il faut ſe hâter de combattre les progrès du poiſon ! Oui, nous dit-elle d'une voix tombante, c'eſt le poiſon le plus dévorant qui s'allume dans mes veines ; on m'a forcée d'offenſer le ciel... (elle me reconnaît) Venez-vous recevoir mon dernier ſoupir ? ah ! Liebman, ce cœur palpite encore pour vous !

Je vous épargnerai, monsieur, des détails qui ne peuvent intéresser que moi seul. Vous vous figurez l'excès de ma douleur : il égaloit celui de mon amour. Amélie m'apprend que dans son désespoir, oubliant ce qu'elle se devoit, étouffant le cri de la nature, & repoussant la religion, elle s'étoit déterminée à prendre un breuvage qui la plongeroit dans un sommeil éternel. Elle avoit craint que ma présence ne lui inspirât de la faiblesse, & ne la détournât de son dessein : elle étoit venue l'exécuter ici. Aussitôt j'appelle tous les secours de la médecine ; on employe les remèdes les plus efficaces. J'étois continuellement aux genoux d'Amélie ; j'implorois mon pardon ; je lui renouvellois les serments d'une tendresse qui ne seroit plus altérée par des soupçons indignes d'elle & de moi-même ; mes fureurs jalouses s'assoupissoient ; je n'écoutois que l'amour ; Amélie enfin se montroit innocente à mes regards. Je reçois une lettre de Rimberg qui achève de dissiper tous les nuages : il venoit d'être blessé mortellement dans un duel qu'il avoit eu à soutenir contre un de ses parents ; il vouloit, me disoit-il, avant que de mourir, rendre hommage à la vérité, & par cet aveu obtenir du ciel l'expiation de ses crimes ; il me traçoit un fidèle tableau de tout ce qu'il avoit

avoit imaginé pour entraîner Amélie dans le piège ; il confeſſoit hautement qu'il n'avoit pu triompher de ſa vertu, & il finiſſoit par me prier d'être ſenſible à ſon repentir. Je m'écrie : ma divine Amélie n'a rien à ſe reprocher ! je la poſſéderai ! c'eſt à moi que ſeront ſes charmes, ſa foi, ſon cœur ! précipitons le moment... Oui, je ſerai ton époux ; oui, ma chère Amélie, nous ne vivrons plus que l'un pour l'autre ; nous retournerons dans cette retraite qui ſera notre univers ; c'eſt-là que j'employerai tous mes jours à t'adorer, à te faire oublier un emportement trop criminel ; nous nous retrouverons dans ces lieux qui t'ont vû naître, & commander à ton amant, à toute la nature ; ah ! plus que jamais Liebman chérira ton empire.

Je me hâte de donner mes ordres ; on s'occupe des préparatifs de notre mariage : il alloit ſe célébrer dans ce ſéjour que j'appellois la patrie d'Amélie ; une fête auſſi élégante que ſomptueuſe nous y attendoit ; j'étois le plus fortuné des hommes ; je ne voyois plus, je ne goûtois plus qu'une yvreſſe continuelle d'amour & de félicité ; j'avois perdu le ſouvenir de mes malheurs paſſés ; Rimberg, la terre entière s'évanouiſſoit de ma mémoire comme un ſonge déſagréable

qu'un heureux réveil viendroit entièrement effacer ; j'épiois le moment où la santé d'Amélie auroit repris ses forces, & je touchois à cet instant si attendu. Jamais je n'avois conçu plus d'espérance ; jamais je n'avois plus aimé ; j'entretenois mon adorable maîtresse du bonheur que je me promettois ; je lui peignois les délices qui nous étoient réservées.

Ce jour enfin brilloit où je devois m'unir à tout ce que j'idolâtrois ! Amélie ... c'étoit la nature dans ses attraits ingénus, parée des ornements de l'art ; que de beauté ! que d'amour ! Encore une fois, le passé avoit fui de mes regards ; j'embrassois l'image la plus riante & la plus flatteuse ; j'étois plongé dans l'enchantement ; je n'avois plus de voix pour m'exprimer ; je serrois tendrement la main d'Amélie, & je laissois couler des larmes, la plus vive expression d'une tendresse qui n'avoit point de modèle.

Nous nous rendions à l'église. Je ne sçais, me dit Amélie, mes genoux chancelent ... ma force m'abandonne ! arrêtons un moment ; seroit-ce l'excès de la joie ?.. Liebman, soutiens-moi... Je la prends avec vivacité dans mes bras ; j'implore du secours. Amélie reprend d'un ton presque éteint : Liebman ... où êtes-vous ? suis-je dans votre sein ? Liebman, je ne vous vois plus ! je ne vous entends plus !.. si dumoins j'avois

emporté dans la tombe le nom de votre épouſe !..
Mon cher Liebman ... approchez ... je me meurs ... mes parents ... recevez mon ame & ... aimez-moi toujours.

C'eſt ici que le comte eſt terraſſé par la douleur : une abondance de ſanglots lui coupe la parole ; il reſte penché vers la terre ; je veux le relever ; il ſe jette ſur le portrait d'Amélie, en verſant un torrent de larmes : — Ma chère Amélie, je n'entretiens donc plus qu'une vaine image ! c'eſt inutilement que je l'inonde de mes pleurs ! ils coulent ſur une toile inſenſible... Inſenſible, quel mot ! quand je meurs de mon amour, quand jamais je ne t'ai plus adorée. Je ne puis te rendre la vie un inſtant, un ſeul inſtant ! tu verrois ... tu ſçaurois combien Liebman t'aimoit. Connaiſſez-vous, monſieur, des expreſſions qui vous donnent une idée de l'état où je me trouvai, lorſque je fus aſſuré qu'Amélie m'étoit ravie ſans retour, que ce corps embelli de tant de charmes, que je ſerrois dans mes bras avec tant de fureur, n'étoit qu'un cadavre froid & inanimé, qu'Amélie n'exiſtoit plus ... elle n'eſt plus ! je ne m'accoutume point à cette affreuſe penſée ! cette perte eſt encore toute nouvelle pour mon ame ! je vois le cercueil, la pompe funèbre, les pâles flambeaux ; j'entends la

retentissement lugubre de cette terre sépulchrale qui va couvrir pour toujours l'idole de mon cœur.

Je tombai comme privé de la vie ; je ne sortis d'une léthargie profonde que pour appercevoir le monument où Amélie étoit renfermée; c'étoit un des effets du poison qui lui avoit causé cette mort imprévûe ; les remèdes n'avoient fait qu'assoupir le mal, & nous tromper sur ses progrès ; je cédai à mon désespoir ; je courois m'enfoncer dans l'épaisseur de la forêt ; j'appellois à haute voix Amélie. Il y avoit des moments où j'imaginois l'entendre, & que je l'appercevois dans l'obscurité de la nuit s'élever devant moi à travers de sombres feuillages ; elle me tendoit les bras ; je me précipitois vers elle ; le fantôme s'évanouissoit. Lorsque j'embrasse ce tombeau qui contient sa cendre, je crois éprouver un tressaillement ; la sensibilité seroit-elle

---

J'appellois à haute voix, &c. Qu'on ne dise point que ce désordre attaché aux grandes douleurs, n'est pas dans la nature. Le célèbre abbé de Rancé, l'homme peut-être le plus sensible & le plus malheureux, avant que d'être pénétré des consolations & des lumières de la religion, couroit dans le silence des nuits, & dans l'obscurité des bois, appeller en pleurant, & avec des cris, une femme qu'il avoit tendrement aimée, & qu'une maladie affreuse étoit venue lui enlever. Il poussa même l'égarement du désespoir jusqu'à croire qu'il pouvoit éxister des moyens de forcer, si l'on peut le dire, les barrières du tombeau, & de rappeller les morts à la vie, &c.

entiérement éteinte chez les morts? objet, unique objet de tous mes ſentiments, eh! quoi, tu ignorerois à quel point tu m'es cher encore! tu ne verrois point mes larmes! tu n'entendrois point mes cris!

Un paſteur charitable vint m'arracher au noir projet de me détruire. Il verſa dans mon ſein ces conſolations que la religion ſeule eſt capable d'y apporter. Oui, monſieur, je ne l'éprouve que trop : après des malheurs ſi effrayants, il n'eſt que la religion qui puiſſe retenir encore notre ame; la mienne cependant ne ſçauroit ſe guérir; j'ai renoncé à tout; je traîne mon fardeau de douleurs ... je le dépoſerai dans ce réduit où j'ai vû mourir... Ah! monſieur, quelle femme adorable! & c'eſt moi, c'eſt moi qui l'ai plongée au cercueil! ma jalouſie, mon infernale jalouſie l'a aſſaſſinée! Quand ma cendre ſera-t'elle réunie à la ſienne? tous les jours, elle reçoit mon tribut de regrets & de pleurs : c'eſt-là mon ſeul plaiſir, mon unique occupation; je ne tiens au monde que par ce ſeul ſentiment. Oui, c'eſt un bienfait du ciel qui vous envoye en ces lieux pour recueillir mon dernier ſouffle; il a permis qu'une ame ſenſible ſe pénétrât de tout ce que j'endure. Je ne vous le cacherai point : j'ai goûté une eſpèce de ſatisfaction que j'étois bien loin d'attendre, à épancher mon

cœur dans le vôtre : il est si surchargé d'amertume ! je vous ai parlé d'Amélie : ce sera le dernier mot que proférera ma voix défaillante. Au nom de l'humanité, monsieur, ne me quittez point. Le ciel vous récompensera d'une action si généreuse : hélas ! puissiez-vous n'éprouver jamais le coup qui m'a frappé ! perdre tout ce qu'on aime !.. & j'existe encore !

Il étoit trop vrai que la situation de Liebman étoit devenue la mienne, & que je ne pouvois l'abandonner ; il étoit du nombre de ces malheureux auxquels on ne sçauroit accorder trop de compassion. Est-il des étrangers pour les cœurs sensibles ? je regardois le comte comme mon plus tendre ami. Cependant des affaires essentielles me forçoient de m'arracher à sa société ; il me dit, en pleurant dans mes bras : je croyois avoir épuisé le malheur, & votre départ me fait éprouver qu'il me restoit encore de nouvelles pertes à ressentir. Je lui promis de le revoir aussitôt que les circonstances me le permettroient. J'acquitai ma promesse ; je profitai de mes premiers moments de liberté, pour revoler auprès de ce respectable infortuné ; je le trouvai dans son lit, succombant à son chagrin. A peine m'eut-il apperçu : il fit un effort pour me présenter la main, & m'embrasser. Ah ! mon unique ami, me dit-il, je vous revois !

j'en rends graces à Dieu qui bientôt va me débarasser de la vie. Quelle reconnaissance ne vous dois-je point? vous êtes arrivé à propos pour me fermer les yeux ; c'est dans votre sein que j'exhalerai mon dernier soupir.

Je voulus consoler Liebman & le ranimer ; loin de me taire sur l'objet de sa douleur, je lui en parlois sans cesse : aussi eus-je la satisfaction de prolonger son éxistence de quelques jours ; il n'avoit que le nom d'Amélie à la bouche, & lorsqu'il n'eut plus la force de s'exprimer, il me montroit son portrait qu'il couvroit de baisers, accompagnés de sombres gémissements. Enfin après avoir laissé par son testament des témoignages de sa bienfaisance à la famille d'Amélie, & aux pauvres, Liebman expira dans mes bras. Il m'avoit recommandé de lui faire donner la sépulture dans le même tombeau qui renferme sa malheureuse amante : on a suivi ses volontés; il m'a légué une espèce d'esquisse au crayon, qui le représente pleurant sur ce monument funèbre; je la conserve comme un gage précieux de l'amitié ; mes regards se reportent continuellement sur cette image ; j'entends Liebman ; je m'entretiens avec lui ; oui, mon cher Liebman, jusqu'au dernier soupir, je me souviendrai

de l'homme le plus malheureux, & le plus digne de ma pitié & de ma tendresse ; je verrai couler tes pleurs ; je gémirai avec toi ; tu revivras dans mon ame. C'est pour les cœurs insensibles que meurent les amis : ils sont toujours présents à ceux qui sçavent aimer.

ROSALIE.

ANECDOTE.

ROSALIE.





ROSALIE.

ANECDOTE.

ROSALIE devoit le jour à des commerçants estimables. Victimes de la mauvaise foi & de plusieurs banqueroutes, ils avoient vû se dissiper le fruit de leur honnête industrie ; il ne leur restoit pour les consoler de cette perte, que leur fille qui, à peine à sa quinzième année, annonçoit déjà autant d'esprit &

de sagesse que de beauté. Domerval, c'est le nom du père, avoit sacrifié les débris de sa fortune à l'éducation de cette fille chérie; elle essuyoit leurs larmes, & leur tenoit lieu de ces richesses qu'ils ne regrettoient que pour elle seule. Rosalie joignoit à ses agréments extérieurs une sensibilité excessive, qualité précieuse sans contredit, & qui distingue tant une ame d'une autre ame, mais peut-être moins avantageuse que préjudiciable aux personnes surtout d'un sèxe que sa douceur & son ingénuité livrent à la séduction. En effet, combien un cœur trop facile à émouvoir en a-t-il entrainées dans un enchaînement de disgraces & de fautes dont il ne leur a guères été possible de se préserver! Le repentir tardif arrive, & il ne produit que la douleur stérile d'envisager toute l'étendue de ses égarements, sans donner la faculté de les réparer. On ne sçauroit retourner sur ses pas; il faut s'avancer dans la route malheureuse où l'on s'est jetté, & quelquefois se perdre d'erreurs en erreurs. Que de tristes victimes de cette cruelle épreuve, qui arrêteront les yeux sur ce récit, s'avoueront à elles-mémes en gémissant, que l'abus du sentiment a causé leur ruine! Rosalie en est un exemple touchant: elle cédoit sans réserve à une vivacité peu défiante; tout l'intéressoit, l'attachoit, excitoit en elle une

tendre émotion, faisoit couler ses larmes ; tout sembloit préparer son ame à la passion la plus dominante & la plus dangereuse.

La mort vient lui enlever ses auteurs, au moment qu'elle avoit le plus besoin de leurs conseils & de leur appui. Il n'y a que la tendresse vigilante d'un père & d'une mère qui s'occupe des soins, des précautions, de l'espèce de travail qu'éxige une éducation réfléchie : toute autre institution est sujette à s'affaiblir & à se relâcher. La jeune personne demeurée orpheline & sans bien, passe sous la puissance d'une vieille tante maternelle, qui possédoit une fortune suffisante, & dont il est nécessaire de crayonner ici quelques traits.

Mademoiselle Mézirac étoit du nombre de ces ames *épargnées*, & arides, qui prennent leur sécheresse pour l'amour de la vertu, & leur humeur chagrine pour la haine du vice. Son peu d'esprit ne lui avoit laissé que le choix d'une dévotion mal entendue ; satisfaite de remplir jusqu'au scrupule les devoirs du culte religieux, elle n'en saisissoit point les sages principes ; elle ignoroit la base admirable du christianisme, d'où découlent les vertus les plus sublimes, cette indulgence si digne d'une morale enseignée par un Dieu, qui

nous porte à jetter d'une main charitable, un voile compatissant sur les défauts d'autrui, & à nous armer sans complaisance contre les nôtres; elle s'énorgueillissoit de n'avoir pas même eu à combattre un penchant que le cœur humain se plait à recevoir & à entretenir : l'insensible Mézirac n'avoit jamais aimé : aussi jouissoit-elle pleinement de la satisfaction intérieure de n'avoir aucune faiblesse à se reprocher, & de s'être écartée avec une attention admirable de tout ce qui auroit pu lui insinuer le goût du mariage, qu'elle traitoit d'attachement grossier & terrestre ; le célibat à ses yeux étoit la première des vertus : en conséquence elle dévouoit beaucoup de gens à une proscription éternelle; d'ailleurs ne pardonnant jamais quand elle se croyoit offensée, versant de tout son cœur le fiel de la calomnie, & dévorée d'une avarice égale à sa dureté.

Une pareille institutrice, par ses conversations & ses exemples, auroit dû mettre Rosalie à l'abri des écarts de la funeste sensibilité qui la dominoit ; mais la jeune personne n'écoutoit que son cœur, & son cœur s'étoit déjà laissé vaincre ; sa défaite étoit décidée ; cet attendrissement vague qui jusqu'ici n'avoit point eu d'objet, alloit devenir le plus violent amour.

Mademoiſelle Mézirac avoit eu l'indiſcretion de mener pluſieurs fois ſa nièce chez la veuve d'un négociant qui n'avoit pas une vertu moins acre ni moins atrabilaire que la ſienne, mais qui malgré ſa médiſance, & ſon averſion pour le monde, recevoit chez elle une aſſez nombreuſe compagnie. Il ne faut pas chercher une autre ſource de la corruption qui attaque ſi promptement une infinité de jeunes perſonnes ; c'eſt dans les ſociétés qu'elles trouvent des dangers, & ſouvent leur perte. Parmi ceux qui fréquentoient la maiſon de cette dame, Roſalie avoit diſtingué Montalmant qui, à peu près du même âge qu'elle, ne manquoit point d'accompagner ſa mère dans les viſites aſſidues qu'elle rendoit à la veuve. Le jeune-homme de ſon côté n'éprouvoit pas un penchant moins décidé que celui de mademoiſelle Domerval ; il n'avoit pas la force de lui parler ; il ſe contentoit de la regarder, de ſoupirer ; le ſeul avantage qu'eût Roſalie au-deſſus de lui, c'étoit de ſçavoir mieux ſe déguiſer. Il y a lieu de croire qu'elle s'étoit apperçue de ſon triomphe ; rarement les yeux d'une femme manquent de pénétration, lorſque ſon amour-propre ou ſa ſenſibilité ſont intéreſſés. Montalmant d'ailleurs réuniſſoit tous les moyens de plaire, & il étoit

d'autant plus à craindre, qu'il aimoit. Cette timidité apparente ajoûtoit à ſes agréments ainſi qu'à ſon empire.

Impatient d'inſtruire de ſon ardeur l'objet qui l'avoit fait naitre, Montalmant épioit les occaſions : le hazard lui en fournit une dont il s'empreſſa de profiter : Il étoit avec ſa mère chez cette dame de ſes amies : Mademoiſelle Mézirac, & ſa charmante nièce les y avoient précédés ; le jeune-homme avoit appris, on ne ſçait par quelle voie, que cette dernière aimoit la lecture ; l'un & l'autre étoient écartés pour un inſtant du cercle. Montalmant, en jettant les yeux de tout côté, tire de ſa poche un livre qu'il préſente avec la même précaution à Mademoiſelle Domerval, & d'une voix tremblante : — Mademoiſelle ... Mademoiſelle ... avec une phyſionomie qui inſpire tant le ſentiment, on doit aimer les ouvrages où ſe trouve la peinture du cœur : en voici l'interprête ; je ſuis bien aſſuré qu'il n'eſt point dans la bibliothèque de votre tante ... ne craignez rien, mademoiſelle, votre vertu ne ſera point offenſée ; vous défendroit-elle de connaitre ... Montalmant ſe tait à ce mot. Il eſt troublé, tremblant, & Roſalie rougit : elle auroit voulu refuſer le livre ; elle n'ignore

point que ſon devoir le lui ordonnoit : mais ſa foibleſſe l'a trahie ; elle n'a pu s'empêcher d'accepter ce que Montalmant lui offroit ; un mouvement involontaire s'eſt rendu maître de tous ſes ſens, & de cette imprudence elle a fait le premier pas vers ſa perte.

De retour chez elle, mademoiſelle Domerval brûle de ſatisfaire ſa curioſité : elle ouvre le livre : c'étoit l'enchanteur Racine; elle le parcourt, & obſerve qu'on avoit eu l'attention de marquer un feuillet ; c'eſt à celui-là que ſe portent ſes regards avides : elle trouve la déclaration d'Hippolyte, ce chef-d'œuvre de la galanterie françaiſe. Le cœur, pour s'éclairer, n'a pas beſoin d'une grande expérience : il vole au-devant de tout ce qui l'intéreſſe. Roſalie n'eut point de peine à concevoir l'objet détourné de cet aveu ; elle avala le poiſon à longs traits, & ſe mit bien vîte à la place d'Aricie. Cette façon ingénieuſe d'exprimer ſa tendreſſe, car elle ne doutoit point qu'elle ne fût aimée, prétoit un nouveau charme à la ſéduction ; elle ſe familiariſe avec l'idée d'entretenir ce qui pouvoit flatter ſa vanité. Sa ſituation l'embarraſſoit : elle aimoit déjà. Feindra-t-elle de ne s'être point apperçue de cette marque ſi apparente? on ne croira

point à cette dissimulation maladroite ; témoignera-t-elle son mécontentement ? il ne lui est pas possible d'affliger un homme qui ne lui est déjà que trop cher ; la voilà livrée à mille differents combats.

Elle revoit enfin Montalmant qui lui demande avec vivacité si elle a lû le livre qu'il lui a prêté : elle se contente, sans lui répondre, de le lui rendre, & le quitte assez brusquement. Le jeune-homme désespéré, craint d'avoir déplu à sa maitresse : car il donnoit déjà au fond de son cœur ce nom à Rosalie ; il accuse l'excès de son amour ; il condamne sa témérité. Insensé que je suis, s'écrie-t-il, devois-je en croire une ardeur trop aveugle ? j'ai irrité tout ce que j'aime ! comment pourrai-je me remontrer aux yeux de l'adorable Rosalie ? c'en est fait ! j'ai précipité le moment d'un malheur irrévocable ! que n'attendois-je, pour me déclarer, cet instant qui ne reviendra plus ! ne falloit-il pas par des soins, par une constance que le tems auroit éprouvée, mériter, ou du moins faire pardonner l'audace d'une offense qu'il ne m'est plus possible de réparer ?

Montalmant jettoit loin de lui le livre avec colère :

il s'apperçoit qu'on a ôté sa marque, & qu'on lui en a substitué une autre; aussitôt ses yeux, toute son ame a volé à cet endroit, & s'arrête à ce vers d'Aricie à Hippolyte :

» J'accepte tous les dons que vous me voulez faire. «

La trop faible Rosalie vaincue par un penchant qu'elle auroit dû ne pas écouter, franchissant les bornes qui lui étoient prescrites, pouvant aumoins se taire, cédant enfin au desir de faire briller son esprit, ou plutôt livrée à l'essor d'un sentiment qui brûloit d'éclater, avoit saisi la circonstance, & s'étoit servie du même artifice pour apprendre au jeune-homme ce qu'elle auroit dû se cacher à elle-même ; victime d'un cœur trop tendre, elle va s'abandonner à l'égarement d'une passion qui nous cause presque toujours des chagrins, & souvent des malheurs irréparables !

Avec quel transport Montalmant a reconnu que Rosalie paraissoit avoir agréé son aveu ! il se hâte de lui écrire cette lettre :

» Me serois-je trompé, divine Rosalie ? seroit-ce
» le hazard seulement qui auroit cherché à me
» flatter ? ah ! laissez-moi, laissez-moi mon erreur :

» elle fait mon bonheur suprême ; gardez-vous bien
» de m'en retirer. Non, je n'en doute point : la char-
» mante Aricie permet que le nouvel Hippolyte
» porte à ses pieds ses hommages, ses transports,
» toute son ame. Que le tendre Racine, mademoi-
» selle, avec tous ses talents, est encore loin de mon
» cœur ! il n'auroit pu jamais, non jamais exprimer
» tout ce que ce cœur ressent pour vous ; j'aurois
» donné bien plus d'amour au fils de Thésée ; il est
» vrai, que le poëte, lorqu'il imaginoit le rôle de l'a-
» mant d'Aricie, ne vous avoit point sous ses yeux ;
» & moi, tous les jours je vous vois, je vous répète
» en secret que je vous adore, que je vous idolâtre,
» que je sacrifierois ma vie pour mériter un seul de
» vos regards. Ma fortune, ma main, mille cœurs, si
» je les avois, seront à l'unique objet qui jusqu'à pré-
» sent ait pu me toucher. Je ressemblois en tout à
» l'insensible Hippolyte : mais j'aime aujourd'hui
» plus que lui. Il faut que je tombe à vos pieds,
» que vous lisiez dans ce cœur rempli de votre ima-
» ge, que vous sçachiez jusqu'à quel point vous êtes
» aimée. Attendez tout, adorable Rosalie, de ma
» constance, d'une tendresse qui n'a point d'égale.
» Quand j'aurai le bonheur de vous voir, n'allez pas

» démentir ce vers qu'a ſans doute adopté un heu-
» reux tranſport ; redites-le-moi plutôt cent fois. Je
» parle de vous prodiguer mes biens, mon ame, de
» vous offrir ma main : eh ! que ne puis-je mettre à
» vos genoux l'empire du monde entier ! Il n'eſt point
» d'expreſſion qui rende autant d'amour ; le tems
» prouvera que je ſuis le modèle des amants, comme
» vous l'êtes de la beauté, des graces, de tous les
» charmes : encore une fois, daignez me montrer Ari-
» cie, & que ma félicité ne ſoit point une illuſion. «

Cette lettre fut, ſans contredit, le premier coup porté à la vertu de Roſalie. Il n'eſt point de démarches indifférentes pour une jeune perſonne : dès le moment qu'elle oſe s'enhardir juſqu'à recevoir l'écrit le plus circonſpect même en apparence, elle marche à grands pas vers ſa ruine ; il ne lui eſt plus poſſible de retourner en arrière ; elle finit par ne plus connaître de limites, & ſa chûte eſt décidée. C'eſt dans ce précipice que va tomber la malheureuſe Domerval ; elle commence à ſentir toute la peſanteur du joug dont ſa tante l'accabloit ; elle accuſe en ſecret ſa ſévérité ; elle ne s'occupe plus que des moyens de la tromper. C'en eſt fait : Roſalie a, en quelque ſorte, un autre cœur, un autre eſprit : l'amour eſt ſi

fécond en artifices ! Les deux amants viennent à bout d'en imposer à la vigilance de leurs parents ; ils ont des entrevûes particulières ; chaque fois Montalmant étoit plus aimable, & prenoit plus d'empire ; son amante entierement subjuguée, n'entend plus, ne voit plus que son séducteur, elle se livre à tout l'excès de cette dangereuse sensibilité qui devoit la perdre. Montalmant avoit prodigué les serments, les promesses éblouissantes ; il étoit fils unique ; aimé de sa mère, quoiqu'il y eût une disproportion de fortune, il lui seroit aisé d'obtenir son consentement. Rosalie de son côté se voyoit déjà aux autels ; elle ne doutoit point que l'hymen ne vînt resserrer les nœuds de l'amour. L'avenir rit aux yeux des amants ; ils n'entrevoyent aucun obstacle, aucun nuage ; c'est un ciel toujours serein, qui flatte leurs regards. En un mot la maitresse de Montalmant, égarée sans retour, lui avoit accordé les faveurs de l'épouse ; le devoir, l'honneur, le ciel même, tout avoit été sacrifié aux coupables erreurs d'une trop funeste passion.

Quel changement imprévu dans un tableau enchanteur ! Rosalie reçoit cette lettre de Montalmant, bien différente de la première qu'on peut appeller la source de ses faiblesses & de ses infortunes !

» Je suis forcé, mademoiselle, de céder aux vo-
» lontés de ma mère : elle sçait tout, & refuse abso-
» lument de me donner son aveu ; je pars, obligé
» de renoncer à mon amour, à l'espoir même ; un
» mariage déjà arrêté va me mettre dans les bras
» d'une autre... «

Rosalie n'a point la force d'achever ; elle tombe comme frappée de la foudre ; elle reste dans un long anéantissement ; elle se relève : — Ai-je bien lû ? veillé-je ? Montalmant.... je l'ai perdu ! j'ai perdu mon amant, mon époux ! tout m'est enlevé ! Elle reprend ce fatal écrit, croit toujours se tromper, y rejette successivement la vûe, l'inonde de ses larmes ; ses yeux enfin se sont ouverts : elle a contemplé toute l'étendue de son infortune & de sa faute. Les remords viennent à la suite de l'amour malheureux ; ce sont les premiers tourments qui lui sont attachés. Mademoiselle Domerval avoit à pleurer à la fois & son amant & sa vertu. Il y avoit des moments où elle osoit ouvrir son ame à l'espérance : mais ce faible rayon ne tardoit point à disparaître. La suite de la lettre lui offroit des détails qui l'éclairoient absolument sur sa triste situation : Montalmant s'éloignoit pour jamais, & elle ignoroit où sa mère & lui se retiroient.

fécond en artifices ! Les deux amants viennent à bout d'en impofer à la vigilance de leurs parents ; ils ont des entrevûes particulières ; chaque fois Montalmant étoit plus aimable, & prenoit plus d'empire ; fon amante entierement fubjuguée, n'entend plus, ne voit plus que fon féducteur, elle fe livre à tout l'excès de cette dangereufe fenfibilité qui devoit la perdre. Montalmant avoit prodigué les ferments, les promeffes éblouiffantes ; il étoit fils unique ; aimé de fa mère, quoiqu'il y eût une difproportion de fortune, il lui feroit aifé d'obtenir fon confentement. Rofalie de fon côté fe voyoit déjà aux autels ; elle ne doutoit point que l'hymen ne vînt reſferrer les nœuds de l'amour. L'avenir rit aux yeux des amants ; ils n'entrevoyent aucun obftacle, aucun nuage ; c'eft un ciel toujours ferein, qui flatte leurs regards. En un mot la maitreffe de Montalmant, égarée fans retour, lui avoit accordé les faveurs de l'époufe ; le devoir, l'honneur, le ciel même, tout avoit été facrifié aux coupables erreurs d'une trop funefte paffion.

Quel changement imprévu dans un tableau enchanteur ! Rofalie reçoit cette lettre de Montalmant, bien différente de la première qu'on peut appeller la fource de fes faibleffes & de fes infortunes !

» Je suis forcé, mademoiselle, de céder aux vo-
» lontés de ma mère : elle sçait tout, & refuse abso-
» lument de me donner son aveu ; je pars, obligé
» de renoncer à mon amour, à l'espoir même ; un
» mariage déjà arrêté va me mettre dans les bras
» d'une autre... «

Rosalie n'a point la force d'achever ; elle tombe comme frappée de la foudre ; elle reste dans un long anéantissement ; elle se relève : — Ai-je bien lû ? veillé-je ? Montalmant .... je l'ai perdu ! j'ai perdu mon amant, mon époux ! tout m'est enlevé ! Elle reprend ce fatal écrit, croit toujours se tromper, y rejette successivement la vûe, l'inonde de ses larmes ; ses yeux enfin se sont ouverts : elle a contemplé toute l'étendue de son infortune & de sa faute. Les remords viennent à la suite de l'amour malheureux ; ce sont les premiers tourments qui lui sont attachés. Mademoiselle Domerval avoit à pleurer à la fois & son amant & sa vertu. Il y avoit des moments où elle osoit ouvrir son ame à l'espérance : mais ce faible rayon ne tardoit point à disparaître. La suite de la lettre lui offroit des détails qui l'éclairoient absolument sur sa triste situation : Montalmant s'éloignoit pour jamais, & elle ignoroit où sa mère & lui se retiroient.

ſera flétrie !.. Non, Montalmant n'eſt pas coupable à ce point; il ne ſçauroit l'être; j'ai peu de fortune à eſpérer : ſa mère, pour rompre un engagement que déjà je croyois ſacré, aura contraint ſon fils à me fuir... Mais ne pouvoit-il me préparer à la mort, à la mort qui m'attend ? eh! quelle autre image puis-je me former ? le cruel ! il ne ſçait point dans quel abyme il m'a plongée ; il ignore qu'il eſt père ... & je ſuis ſans amis, ſans ſecours, obligée de porter ſeule mon fardeau de douleur ; l'infortune partagée devient moins accablante ; & je donnerai la vie ... à la créature la plus miſérable ; ce feront là les ſuites d'un amour qui ne m'a que trop égarée !

Hors d'elle-même à cette affreuſe perſpective, Roſalie vouloit attenter à ſes jours : par-là elle terminoit ſes malheurs, & enſeveliſſoit avec elle ſa faute : la nature, la religion l'arrêtoit, cette conſolatrice ſi compatiſſante, le ſeul ami qui nous reſte, qui vole à nous dans l'excès de nos peines, quand tout nous a rejettés. Mademoiſelle Domerval tomboit enſuite dans un profond accablement, & noyée, en quelque ſorte, dans les larmes.

L'orage qui la menaçoit, s'approchoit ; ſa groſſeſſe avançoit ; elle avoit eu le bonheur d'échapper aux

yeux les plus ſurveillants. Sa tante cependant avoit ſaiſi ſa profonde triſteſſe, & lui en demandoit inceſſamment le ſujet : Roſalie ne répondoit que par des pleurs, ou ſe rejettoit ſur une langueur ſecrète dont elle ignoroit la ſource. Mademoiſelle Mézirac ne manquoit pas de l'attribuer au nouveau genre de vie où elle s'étoit condamnée avec ſa nièce ; elle avoit rompu entièrement avec la ſociété, & mettoit au nombre de ſes bonnes actions l'eſpèce d'ennui qu'elle croyoit cauſer à la jeune perſonne. Il eſt de ces vertus farouches qui jouiſſent des privations d'autrui : la ſévère Mézirac trouvoit une ſatisfaction bien douce à tourmenter une victime de ſon humeur bizarre ; elle l'éloignoit des amuſements les plus innocents, & ne doutoit point qu'elle n'adoptât ſes goûts & ſa triſte auſtérité.

Le hazard ſervit Mademoiſelle Domerval au-delà de ce qu'elle pouvoit ſe promettre. Sa tante eſt atteinte d'une indiſpoſition qui la retint pluſieurs jours au lit ; c'étoit préciſément à ce terme que Roſalie devoit accoucher : elle avoit ſçu adroitement ſe procurer des lumières ſur ſon état ; dénuée de tout ſecours étranger, elle eut le courage de s'en paſſer ; elle mit au monde un garçon.

Il y avoit au bout d'un long jardin une espèce de réduit qui tomboit en ruine, & qu'on visitoit rarement : cet azyle recéla l'innocente créature ; du foin & de la paille réunis furent son berceau. C'est alors que Rosalie éprouva un nouveau sentiment, celui de l'amour maternel ; elle saisissoit tous les prétextes pour s'échapper d'auprès de sa tante, & quand elle étoit rassurée sur ses précautions, elle couroit embrasser & allaiter son fils. Quels tourments elle ressentoit, la crainte que son enfant ne souffrît de la gêne qu'elle étoit obligée de s'imposer, l'appréhension presque aussi forte d'être découverte, d'essuyer de mauvais traitements de la part de mademoiselle Mézirac, & de se voir exposée à la flétrissure d'un opprobre éternel !

Cette dernière image remplit l'ame de Rosalie. Le personnage de mère s'affaiblit, celui d'une femme livrée à la diffamation, sans espoir de faire oublier sa faute, l'objet du mépris public, tel est le tableau effrayant qui vient frapper mademoiselle Domerval. Elle a soutenu une infinité de combats, de déchirements de cœur : l'honneur étoit venu enfin à parler plus haut que la nature. L'honneur, se redit plusieurs fois Rosalie, est la règle de toutes nos actions ; c'est un tyran sous les loix duquel il faut plier, sans se consul-

ter, sans écouter le sentiment, ce sentiment qui s'écrie au fond de mon ame... je la repousserai, je l'étoufferai cette voix trop puissante ... il m'est impossible ... comment élever un enfant dans l'ombre du mystère ? & d'ailleurs quelle seroit sa destinée ? qu'est-ce que la vie ? n'est-elle pas le présent le plus funeste ? me convient-il de fermer les yeux sur la foule de maux qui assiègent l'existence ? étoit-ce à Rosalie à tirer une créature d'un trop heureux néant ? qu'elle y rentre ... qu'elle y rentre ; hâtons-nous de l'y replonger ; cette déplorable victime de ma faiblesse ou plutôt d'un égarement qui ne se pardonne point, ne sçauroit assez tôt se cacher au jour. Encore une fois, quel seroit son partage ? Montalmant, Montalmant n'a pas même laissé un nom à ce misérable fruit d'une ardeur sans doute réprouvée du ciel ; son père ... il n'en a point ! & sa mère, sa mère seroit contrainte de le méconnaître ; il ne me seroit pas seulement permis de lui donner mes larmes ; il ne vivroit que pour traîner une souillure plus cruelle que la mort, pour être rassasié de toute l'humiliation attachée à un sort sans éclat & sans fortune, pour promener par-tout le spectacle de la pauvreté & de l'ignominie, pour offrir dans toute son horreur mon crime, mon crime

qui deviendroit le sien ! Quel don lui aurois-je fait ? Ah ! la vie n'est réservée qu'à ceux qui n'ont point à rougir, qui peuvent se promettre le bien, la considération, le bonheur ; eh ! cher enfant, il n'en seroit jamais pour toi ! tu ouvres les yeux pour te voir condamné à toutes les suites cruelles de la misère... Et puis, n'est-ce pas la condition commune à tous les hommes ? le premier pas qu'ils font dans la vie, ne les conduit-il point au tombeau ? quel attentat en effet aurois je à me reprocher à ton égard, en hâtant ce moment que tu ne peux éviter ? va, je te suivrai bientôt au cercueil : mourons dumoins sans que le deshonneur s'imprime à ma mémoire, & me survive .. Le deshonneur est tout.

C'étoient là à peu près les idées qui agitoient l'infortunée Rosalie ; elle cède à ces derniers assauts : elle a conçu l'abominable projet d'ôter la vie à son enfant : déterminée à cette action si atroce, si révoltante, ayant perdu de vûe le ciel, la terre, la religion, la nature, elle s'est munie d'un fer meurtrier, traverse le jardin, se rend au séjour qui contenoit le dépôt précieux, en ferme la porte sur elle, & tire l'instrument mortel de dessous sa robe. Les cris de l'enfant viennent d'abord frapper son oreille

ou plutôt ſon cœur : elle reſte, quelque tems immobile ; elle avance : elle voit la touchante créature qui ſemble la connaitre, & lui tend les bras avec ce doux ſourire qui a tant de charmes, ſurtout pour les yeux d'une mère ; elle l'enviſage, la regarde attentivement à diverſes fois ; ſaiſie d'horreur, d'amour, accablée de ſa ſituation, elle détourne enfin les yeux, & veut lever le bras : un nouveau cri de ſon fils qui paraiſſoit l'implorer contre le coup menaçant, porte une révolution ſubite dans ſon ame ; le fer tombe des mains de mademoiſelle Domerval ; elle n'a que la force de ſe jetter ſur l'enfant, & de le couvrir de baiſers & de larmes : — Non, non, ta mère ne ſera point ton bourreau ; vis, cher enfant ... pour être le plus malheureux de tous les hommes.

Roſalie loin d'un objet ſi intéreſſant, rendue à ſes penſées accablantes ſur l'ignominie qui l'attendoit, accuſoit l'excès de ſa tendreſſe, & retournoit au déteſtable projet de vaincre ſa compaſſion : — Il ne m'eſt pas poſſible, non, il ne m'eſt pas poſſible de balancer davantage ; mon ſecret ſe découvrira, & je ſerai ... je perdrai, ſans doute ... plus qu'un enfant, l'honneur : le nom de mère dédommage-t-il de la ruine de la réputation ? n'eſt ce pas là le comble

des revers ? Voilà la véritable perte, la perte irréparable ! c'est le monde, c'est la société qui me pousse à cet horrible sacrifice ... il se fera.

Mademoiselle Domerval reprend donc la route du jardin, résolue cette fois de ne point revenir, sans avoir éxécuté son projet. La voix du ciel, il n'en faut point douter, se joint à celle de la nature, qui s'élève encore dans le cœur d'une femme égarée, & suspend son bras. Quoi ! s'écrie-t elle, je n'aurai point la force de prévenir tous les malheurs qui s'assemblent sur ma tête. La santé de ma tante se rétablit; ses yeux s'ouvriront sur mes démarches; elle pénétrera un secret que je voudrois abîmer avec moi dans la nuit la plus profonde; & que dois-je attendre de cette découverte ? ô ciel !.. j'en mourrai de douleur, & je mourrai deshonorée ! (Un moment après :) Ah ! je suis mère, je suis mère : je le sens trop aux penibles combats qui me déchirent ! quoi ! j'immolerois cette misérable créature qui semble reclamer mon amour, & tendre ses mains caressantes au-devant du fer homicide ! je tremperois les miennes dans mon sang, dans le sang de mon enfant ... de mon enfant ! quel mot j'ai prononcé ! & quelle est mon abominable ressource pour me délivrer ... de ma honte, d'un opprobre que le tems

ne fera qu'affermir ! il ne me reste point d'autre parti à prendre ; quel sacrifice je ferois à un être auquel la mort & la vie sont indifferents, qui n'a nulle connaissance de son sort ! & moi, j'envisage toute l'horreur du mien ! je puis m'en garantir ... je le dois.

Rosalie n'a fait que reculer la perte de son fils ; elle est absolument décidée à ce crime éxécrable : mais ce n'est plus le fer qu'elle employera ; sa main refuse de la servir ; le tableau de cette victime ensanglantée, palpitante, revient toujours l'épouvanter, & arrêter le coup mortel ; elle entend ses cris ; elle la voit se trainer jusqu'à ses pieds : il faut s'épargner ce spectacle : elle croit avoir trouvé le moyen de concilier cette pitié qui la perd, si elle l'écoute, avec ce qu'elle envisage comme son devoir, comme une loi suprême de la nécessité qui doit repousser & vaincre tous les efforts de la nature : Rosalie aura recours à un breuvage empoisonné, & elle se retirera sans avoir regardé son enfant, & vû les horreurs de sa mort ; elle s'occupe aussitôt de la préparation de la fatale liqueur. Son fils va périr ; le poison est tout prêt.

Au moment que Rosalie le porte, elle est encore subjuguée par une nouvelle irrésolution : tant il en

coûte à une mère de se souiller d'un semblable forfait ! Tyrannisée par les mouvements les plus opposés, passant avec rapidité de l'amour maternel à l'amour de l'honneur, livrée aux remords, à la crainte, à l'incertitude même qui s'unit à ses autres tourments, pressée par la religion & par l'humanité, effrayée de son projet, le vase est échappé des mains de mademoiselle Domerval, & elle a couru chez un ecclésiastique respectable qu'on nommoit Fréminville ; il étoit chargé de l'administration d'une paroisse des plus modiques, située dans un des fauxbourgs de ***. Cet honnête homme joignoit à une piété peu commune, une bienfaisance qui s'étendoit sur tous les malheureux ; il étoit si pauvre, que souvent il prenoit sur son nécessaire pour soulager l'indigence d'autrui ; bien différent de mademoiselle Mézirac, il ne mettoit point de bornes à son indulgence ; c'étoit sur lui seul qu'il éxercoit les rigueurs d'une dévotion sévère : aussi son troupeau le révéroit & l'aimoit comme le père le plus tendre.

C'est dans le sein de ce digne pasteur, que mademoiselle Domerval a résolu d'épancher ses larmes, son ame même livrée à la plus horrible agitation ; elle demande un entretien secret qui lui est ac-

cordé. A peine se trouve-t-elle seule avec le curé, qu'elle se jette toute en pleurs à ses genoux. Fréminville s'empresse de la relever. — Non, monsieur, ce n'est qu'à vos pieds que je puis déposer le fardeau qui pèse tant sur mon cœur ... vous voyez une coupable ... la plus criminelle ... — Puisque vous avez la fermeté, mademoiselle, de solliciter ma présence, il faut croire que le remords vous amène, & le repentir est le commencement de la vertu ; songez que Dieu est le premier consolateur, le premier ami, que sa bonté est sans limites, & qu'il est toujours prêt à nous ouvrir les bras, quand nous reconnaissons sincerement notre faute. Parlez, mademoiselle, soyez assurée de la discrétion & de l'intérêt qui vous attendent. Rosalie au milieu d'une abondance de sanglots, lui apprend son nom, sa famille, lui révèle enfin son état pressant, qui semble éxiger de sa part le plus grand sacrifice. Oui, monsieur, poursuit-elle, je me traîne jusqu'à vos genoux, tourmentée d'un dessein que je suis sans cesse au moment d'exécuter ; sans doute il vous effrayera ; il m'épouvante moi-même : tout m'engage à faire disparaitre ce monument de ma faiblesse, disons, de mon crime : car je ne veux point m'excuser à vos yeux, & il ne me reste qu'un moyen, vous devez m'entendre ... celui de l'immoler... — Que dites-

vous ? ô ciel ! — Je ſens toute l'attrocité de cette action ! non, je ne ſuis pas faite pour exécuter ce meurtre abominable, impie ; mais ... que deviendrai-je ... mon ſort eſt dans vos mains. — Il eſt dépoſé, mademoiſelle, dans l'ame la plus ſenſible : ſans doute vous avez fait une faute conſidérable ; je ne prétends point vous le diſſimuler : y ajoûteriez-vous un attentat qui révolte l'humanité, Dieu même ? Vous ſouiller du ſang humain, du ſang de votre enfant ! eh ! regardez cette victime intéreſſante, regardez-la bien : & vous n'aurez point la force de commettre un pareil forfait : non, jamais vous ne pourrez être barbare à ce point. Indépendamment du ciel, la nature ſeule ſuffit... — Ah ! monſieur, c'eſt cette nature qui me cauſe les plus cruels ſupplices ; elle fait mon châtiment ; elle m'a empêché juſqu'ici de céder ... à l'empire de la néceſſité ; enviſagez l'extrêmité où je ſuis réduite. Encore une fois que deviendrai-je, ſi ma parente, le public ... le public, monſieur ! donnez-moi la mort, ou tirez-moi de cet affreux précipice.

Fréminville renouvelle ſes exhortations pathétiques, fait parler encore la voix de la religion, & après s'être acquitté des fonctions du paſteur, il remplit celles de l'homme. Apportez-moi, dit-il à Roſalie, votre enfant ; nous tâcherons de vous en dé-

barasser, sans que le ciel & l'humanité soient outragés.

La jeune personne retourne avec vivacité auprès de sa tante : elle cherche à imaginer quelque expédient qui lui procure la facilité de remettre son fils dans les mains de Fréminville ; le généreux curé est enfin possesseur de l'enfant ; malgré son peu de fortune, il prendra soin de pourvoir à sa subsistance ; tout est arrangé : une pauvre femme de la connaissance du pasteur, nourrira l'innocente créature, & elle ignorera le nom de la mère, qui de son côté sera attentive à ne point se découvrir.

Mademoiselle Domerval souscrivit sans peine à cette condition : elle étoit trop intéressée à garder le secret, pour qu'elle ne crût pas qu'il lui seroit aisé de s'y soumettre. Son unique déplaisir après de si grands dangers, étoit de ne pouvoir témoigner sa reconnaissance au charitable ecclésiastique ; elle sentit alors ces peines du cœur attachées à l'indigence. Ce n'étoit pas assez qu'elle n'eût aucun bien : un autre presque aussi infortuné qu'elle, s'étoit, en quelque sorte, chargé du fardeau de son adversité. Elle eût assurément préféré la mort à un service qui coûtoit tant à son bienfaiteur ; mais de quel effort l'amour

maternel n'est-il point capable ? car Rosalie moins agitée, en ressentoit tout l'empire ; c'est cet amour là qui s'immole tous les autres amours : une mère, quand il s'agit de conserver son enfant, brave tout, la mort même, jusqu'à l'opprobre ; obligée de renoncer au premier objet de sa tendresse, toute la sensibilité de Rosalie s'étoit fixée sur ce fils qu'il lui étoit défendu de caresser, & même de voir, ce qui augmentoit sa mélancolie, & l'exposoit toujours plus aux soupçons inquiets de sa redoutable surveillante.

L'honnête curé voulant adoucir cette sombre tristesse, donna ordre à la nourrice de promener l'enfant dans un jardin public où souvent mademoiselle Domerval se trouvoit avec sa tante ; par-là elle goûteroit dumoins le plaisir d'attacher ses yeux sur son fils ; elle avoit bien promis au pasteur de ne laisser échapper aucun mouvement indiscret, & se l'étoit promis à elle-même. En effet, le premier spectacle qui la frappa dans la promenade, fut son enfant que la bonne-femme portoit dans ses bras. Quel soulevement à cette vûe dans tous les sens de la jeune personne ! elle s'efforçe de se dompter ; un prompt évanouissement suit la plus forte révolution, elle tombe sans connaissance aux pieds de sa parente,

qui d'abord lui donne des secours, & lui demande ensuite, avec une curiosité impatiente d'être satisfaite, d'où pouvoit naître un mal si rapide : Rosalie eut recours à plusieurs prétextes dont mademoiselle Mézirac se contenta difficilement. Cependant elles restèrent dans le jardin ; mademoiselle Domerval détournoit sans cesse la tête pour regarder cet enfant qui réunissoit toutes les graces de son âge : sa tante s'apperçoit de son inquiétude : — Qu'avez-vous donc, mademoiselle ? vous paraissez troublée ! vos regards se rejettent continuellement sur cette femme ... cet enfant... — Ah ! ma tante ... cet enfant ... — Eh bien... — Ma tante, qu'il est intéressant ! il est vrai que je ne puis me refuser ... jugez vous-même ... qu'il est aimable !.. il nous tend les bras ... il nous sourit ... permettez-moi d'approcher ... de l'embrasser. L'ame sèche de mademoiselle Mézirac, par une espèce de prodige, s'étoit laissé remuer en faveur de cette charmante créature ; elle n'a point la force de s'opposer au desir de sa nièce qui étoit déjà auprès de la nourrice, & qui prodiguoit mille caresses à son fils ; mademoiselle Mézirac daigne aussi lui donner un baiser, ce qui étoit pour elle un effort d'attendrissement qui jusqu'alors lui avoit été étranger, & dont elle-même

étoit étonnée. Oh ! que si elle avoit lu dans le cœur de Rosalie, elle y eût surpris d'émotion, de transport, de ravissement !

La jeune personne ne pouvoit se détacher de cet objet qui avoit sur elle tant d'empire : des larmes coulèrent de ses yeux ; sa tante toujours plus surprise, ne sçavoit à quoi atribuer ce désordre dans ses discours, dans tous ses mouvements : elle étoit bien éloignée d'en soupçonner la cause ; elle fit de violents reproches à sa nièce sur cet excès de sensibilité, qui, disoit elle, annonçoit un penchant aux affections terrestres.

Fréminville apprit de la nourrice ce qui s'étoit passé à la promenade ; il ne douta point, au portrait qu'on lui traça, que ce ne fût mademoiselle Domerval qui avoit montré cet attendrissement. Lorsqu'elle vint lui rendre visite, il débuta par des plaintes : — Est-ce là, mademoiselle, ce que vous m'aviez promis ? je sçais tout : vous avez cédé à des transports indiscrets. Vous voulez donc vous perdre ! & ce ne seroit point assez : votre chûte pourroit m'entrainer ; ma réputation... — Arrêtez, mon cher bienfaiteur... vous me glacez d'effroi ! je vous compromettrois ! ce seroit là le prix du service le plus

signalé ?

ſignalé ? Pardon, l'amour maternel m'a emportée trop loin : vous-même en avez échauffé les ſentiments. Eh bien ! que je ne revoye point cet enfant juſqu'à l'heureuſe époque où il me ſera permis d'aller avec lui me cacher dans un coin de la terre. J'ai une ſucceſſion à eſpérer de ma tante, & alors ... croyez, homme généreux, que la ſenſible Roſalie ſçaura vous marquer ſa reconnaiſſance... — Vous m'offenſez, mademoiſelle ; je ſuis aſſez récompenſé, puiſque j'ai pu faire le bien, & vous ſauver d'une extrêmité auſſi criminelle que dangereuſe. Mais n'êtes-vous pas la première à deſirer de tenir cette aventure renfermée dans le ſecret ? Encore une fois, vous expoſeriez à un éclat ſcandaleux cet honneur auquel vous avez raiſon d'être ſi attachée. Le monde n'a point la clémence du ciel ; Dieu pardonne, & les hommes ſont inéxorables. Que ſçais-je ? la méchanceté ne m'épargneroit pas moi-même, ſi l'on découvroit que j'ai pris ſoin de votre fils. D'ailleurs, mademoiſelle, l'univers entier peut me noircir de fauſſes couleurs. La vérité eſt dans mon ame. J'ai rempli mon miniſtère, celui d'homme & de chrétien. Tant que je n'aurai point de reproches à me faire, je verrai avec une ſorte d'indifférence la calomnie répandre ſes

poisons sur ma conduite. Je défie ses fureurs : elle ne me causera jamais autant de mal que je goûte de plaisir à m'acquitter de mon devoir, & la bienfaisance est la première de nos obligations. Le bonheur de vous avoir rendu un faible service n'est-il pas au-dessus de tous les désagréments que je pourrois essuyer ?

Rosalie à son tour s'étoit immolée pour assurer la tranquillité du pasteur ; elle avoit renoncé absolument à voir cet enfant qui, de jour en jour, l'intéressoit davantage. L'espoir n'abandonne guères l'amour ; elle ne pouvoit bannir Montalmant de son cœur, & se persuader qu'il l'eût oubliée. Lorsqu'elle étoit seule, elle se remplissoit l'ame de son amant & de son fils. Non, disoit-elle, une tendresse aussi vive, aussi pure, ne sçauroit avoir été payée d'une si noire ingratitude! Je me plais à le croire : quelques obstacles imprévûs sont venus traverser notre bonheur. Non, Montalmant n'a pu changer à ce point !.. S'il étoit informé qu'il est père, ce nom le toucheroit ; celui d'amant auroit il perdu son pouvoir ? Dumoins, insensible Montalmant, si ton azyle m'étoit connu, je pourrois te confier le sort de ton fils ... lui refuserois-tu ta pitié ? ne te suffit il pas d'avoir été perfide envers la mère ?.. ô ciel ! au moment où je me noye dans mes

pleurs, tu as formé des nœuds ... ils seroient tissus ces liens cruels ! ce misérable fruit d'une ardeur si mal récompensée se verroit désavoué pour toujours ! encore si une autre ne portoit point le nom de ton épouse ... il n'est pas possible ... Ah ! Montalmant ! Montalmant ! qui t'aimeroit ... comme je t'aime encore ? Je serai la victime de cette funeste passion : mais le ciel puniroit-il aussi mon fils ? il n'est point coupable. Hélas ! qu'il me soit permis de l'élever dans mon sein, de l'abbreuver de mes larmes, & quand il n'aura plus besoin de mon appui, que ce ciel si rigoureux tranche ma destinée ! Mon fils, mon cher fils, c'est pour toi, pour toi seul que je veux vivre ; tiens-moi lieu d'amant, d'époux, d'univers, de tout. Que je desirerois être à mon dernier soupir, & que Montalmant me donnât la main pour te laisser dumoins l'honneur qu'a perdu ta malheureuse mère ! Mais j'aime à me figurer que l'auteur de tes jours n'a point contracté un engagement terrible pour nous deux ; mon cœur malgré moi s'abandonne à cette douce idée : oui, Montalmant est libre ... le reverrois-je ?.. lui serois-je encore chère ? ô mon fils ! ton père te seroit-il rendu ?

Mademoiselle Domerval ne pouvoit en effet se per

ſuader que Montalmant lui eût manqué de foi : il lui avoit prodigué les ſerments les plus inviolables. Elle reçoit par une voie indirecte une lettre ; elle reconnait l'écriture ; elle l'ouvre avec tous les tranſports, & lit :

» J'apprends, mademoiſelle ; que vous êtes encore » maitreſſe de votre deſtinée ; je crains que l'eſpérance » de me revoir ne vous ſoit préjudiciable : je crois » donc qu'il eſt de ma probité & de mon devoir de » vous annoncer que je ſuis marié... « Roſalie reſte immobile, enchaînée, pour ainſi dire, dans une douleur ſtupide ; il ne ſort aucune plainte de ſa bouche ; aucune larme n'échappe de ſes yeux ; elle fait un effort ſur elle-même, ſe traîne chez Fréminville, & l'œil égaré, le viſage couvert de la pâleur de la mort, elle ſe contente, ſans proférer une parole, de donner cet écrit au bienfaiſant curé, qui après l'avoir lu, le lui rend, en tournant ſes regards vers le ciel. Il eſt marié, s'écrie Roſalie, en gémiſſant profondément ! Elle tombe pendant quelques minutes comme anéantie ; enſuite elle reprend d'une voix concentrée : plus d'eſpoir ... que la mort. Il eſt décidé que je n'aurai point d'époux, que mon fils n'aura point de père !

Elle ſe livre à tout l'emportement d'une ame qui ne ſe contient plus ; deux ruiſſeaux de larmes coulent le long de ſes joues ; elle ne s'exprime que par des ſanglots ; elle parle d'attenter à ſes jours. Le charitable eccléſiaſtique conſerve ſon caractère de bonté ; il entretient mademoiſelle Domerval de tout ce qui peut la détourner de cette penſée ténébreuſe ; il lui préſente la religion qui lui ouvre un ſein compatiſſant ; il lui montre enfin ſon fils, auquel ſon exiſtence eſt néceſſaire, & un avenir qui peut-être ſera moins malheureux.

Mademoiſelle Mézirac, depuis quelque tems, faiſoit voir à ſa nièce moins d'aigreur & de dureté ; elle lui vantoit continuellement les douceurs d'une vie retirée, lui offroit tous les pièges dont le monde eſt ſemé, ſurtout lui expoſoit dans le mariage un état de réprobation, la ſource preſque toujours des malheurs & des déſordres les plus puniſſables. Elle ajoûtoit à ces tableaux, en faiſant entendre ſur la tête de Roſalie les foudres d'un Dieu de colère, inéxorable dans ſes vengeances, & ne pardonnant jamais ces égarements du cœur, ces crimes des ſens que la ſociété auſſi coupable que complaiſante, traveſtit en ſimples faibleſſes, & qui, a un examen judicieux, ſont des attentats, que la

repentir le plus décidé ne ſçauroit expier. Roſalie ſoupiroit à ces redoutable peintures : mais ſa tante demandoit plus que des ſoupirs ; elle va un jour la trouver dans ſon appartement, en ferme la porte, s'aſſied, & ordonne à mademoiſelle Domerval de s'aſſeoir à ſes côtés, & de lui prêter une extrême attention.

J'ai des choſes très-importantes à vous communiquer. Il s'agit pour vous d'un état, ou plutôt du repos de votre vie. Juſqu'ici, ma chère nièce, vous n'avez point voulu m'entendre : je vais m'expliquer ; j'aime à croire que vous reconnaîtrez que mon deſſein eſt de vous traiter comme ſi vous étiez ma propre fille. Qu'ai-je dit ? que le ciel me puniſſe, ſi jamais j'ai eu le deſir d'éprouver ce qu'étoient les affections de mère & d'enfant ! j'en ai rejetté juſqu'à la penſée, comme un élan de la perverſité humaine & d'une ſéduction infernale. Je ſouhaiterois donc que ma nièce, plus parfaite encore que moi, mît une barrière inſurmontable entre elle & ce monde ſouillé de corruption, qu'elle eût un avant-goût de la félicité céleſte, qu'en un mot, par une réſignation courageuſe & digne d'elle & de ſa bienfaitrice, elle embraſſât le parti le meilleur à ſuivre, la vie religieuſe ; je connais un couvent préférable... Roſalie, ne la laiſſe pas achever, & avec un geſte qui décèle

assez sa répugnance : — Quoi ! ma tante, vous voudriez que je m'enchaînasse au pied des autels, par des serments... — Auxquels vous vous soumettrez, mademoiselle ; je l'ai résolu, & ce n'est pas à moi à vous consulter. Je dois sçavoir mieux que vous ce qui vous convient ; à votre âge, on est aveugle ; j'aurai pour vous des yeux & une volonté, une volonté déterminée, irrévocable ; je vous le dis : je l'ai arrêté. Aucunes représentations, s'il vous plaît : je ne me sens point disposée à les entendre. Je ne vous donne qu'une huitaine de jours pour faire vos préparatifs, & vous plier entierement à ce que je vous commande. Vos auteurs ne vous ont laissé que leur misère, dont, graces à mes bienfaits, vous n'avez pas encore ressenti les atteintes. J'ai quelque bien à vous faire : mais je ne suis pas assez ennemie de la vertu & de la religion pour vous procurer les moyens de vous perdre dans la société. Ma fortune vous suivra au couvent que je vous ai choisi, &, encore une fois, dans huit jours, je prétends que ce soit là que vous ayez fixé votre demeure éternelle. Après que vous aurez prononcé vos vœux, vous connaîtrez une tante qui vous aime. Dès ce moment, vous recevez un témoignage bien évident de ma tendresse : je vous arrache

au précipice ; je vous ouvre un port où vous vivrez à l'abri des orages ; ils ſont affreux ; profitez des moyens de vous en garantir... Je ne vois point vos larmes ; je n'entends point vos gémiſſements : le véritable amour eſt ferme & infléxible. Adieu, mademoiſelle, plus de repos de ma part que vous ne ſoyez au couvent, & pour jamais ; ſongez que je n'attends de vous qu'une entière obéiſſance.

Après ce coup de foudre, Roſalie eſt abandonnée de ſon inhumaine parente ; elle croit être ubymée dans les horreurs d'un ſonge effrayant ; elle s'imaginoit avoir paſſé ſucceſſivement par tous les degrés de douleur, & être parvenue au comble de l'infortune ; à l'aſpect de ſa nouvelle épreuve, elle recule d'effroi comme quelqu'un qui ſe verroit ſur les bords d'un précipice prêt à l'engloutir : — Je n'étois point aſſez accablée par le malheur ! Trahie par tout ce que j'aimois, mère, & obligée de le cacher, de me ſéparer d'un enfant, mon unique conſolation, contrainte d'étouffer les mouvements les plus chers, il me reſtoit encore ces revers à eſſuyer ! Pouvois-je le craindre ? qui ! moi ! moi ! m'enchaîner aux autels, quand je ſuis attachée au monde par des nœuds que le tems & le chagrin ne font que reſſerrer. J'a-

bandonnerois mon fils ! où sont ses parens, ses amis ? c'est un infortuné lui-même, qui, en ce moment, lui donne des secours, & ces bienfaits n'auront-ils pas une fin ?Me convient-il d'écraser du poids de ma mauvaise destinée un homme généreux, qui se prive du nécessaire pour me conserver mon enfant ? Si ma tante succomboit à la vieillesse, dumoins je me verrois un bien suffisant pour élever mon fils ; j'irois le porter ... au bout du monde ; là, inconnue, oubliée, je ne vivrois que pour lui seul ; je pourrois le tenir dans mon sein, le presser contre mon cœur ... je serois mère sans rougir.

Mademoiselle Domerval cherchoit à répandre ses nouvelles peines, & il n'y avoit qu'une seule ame où la sienne pût s'épancher ; on doit bien s'attendre qu'elle saisit l'occasion de courir chez Fréminville. Eh bien ! mon cher, mon unique bienfaiteur, lui dit-elle, après lui avoir appris, en pleurant, tous les détails du sacrifice que mademoiselle Mézirac exigeoit, décidez de mon sort ; parlez : que faut-il que je fasse ? comment me retirer d'un gouffre de maux? j'y tombe, si vous ne venez à mon secours. Le curé tâche de ranimer Rosalie ; il l'exhorte à s'armer de courage, à déclarer absolument à sa parente qu'il lui est impossible

de prendre le parti qu'elle lui propose. Votre tante, ajoûte-t-il, a de la piété, & la religion défend qu'on employe la force. Le christianisme est une loi de douceur & de bonté; mademoiselle Mézirac ne peut que vous aimer; elle sera sensible à vos représentations; j'ose en répondre; la dévotion est si compatissante! Si mon état étoit moins misérable, & que je pusse assurer un sort à votre enfant, je vous dirois: jettez-vous dans le sein de Dieu; embrassez la vie religieuse. Je suppose que votre penchant seroit d'accord avec vos intérêts, qu'en un mot, votre vocation fût déterminée. Mais je ne vous le cacherai point, parce que vous connaissez le plaisir que je goûte à vous être de quelque utilité: je suis dans la derniere détresse; je meurs de douleur; mes pauvres sont réduits à des extrêmités inouies; je ne reçois que très-peu d'aumônes, & ce que je fais pour votre fils.... Je n'ai qu'à succomber à mon âge, à ma peine, quel appui lui resteroit-il? Ah! monsieur, s'écrie Rosalie dans l'amertume des larmes, jugez de mes tourments. Je sens trop que vous faites l'impossible: oui, mon fils & moi, nous n'avons d'ami que vous, & si nous vous perdions... Quelle image!.. — Il faut, mademoiselle, espérer dans ce Dieu, qui jus-

qu'à préſent vous a ſoutenue. Mais, je vous le répète : ayez la fermeté de parler à mademoiſelle votre tante avec ces ménagements & tout le reſpect qu'on doit à ſes parents & à ceux qui nous font du bien : non, je ne doute point qu'elle ne ſe rende à vos raiſons & à vos pleurs.

Roſalie étoit éloignée de penſer comme Fréminville ſur le ſuccès de ſon entretien avec ſa tante. Cependant ne voulant avoir rien à ſe reprocher, & d'ailleurs empreſſée de donner cette preuve de déférence aux conſeils du reſpectable curé, elle ſe dompta, ſi l'on peut le dire, & réſolut de tout tenter pour vaincre un caractère dont l'infléxibilité ne lui étoit que trop connue.

Mademoiſelle Mézirac bien contente de l'examen qu'elle portoit ſur elle-même, étoit à ſon prié-dieu, & remercioit avec ferveur le ciel de lui avoir donné tant de vertu, & cette eſpèce de fureur implacable pour tout ce qui n'étoit pas élevé à ſon degré de perfection. C'eſt dans cette poſition que l'aborde Roſalie dont le premier mouvement eſt d'aller ſe jetter aux genoux de ſa parente, qui s'arme à l'inſtant de toute ſa ſévérité : — Que voulez-vous, mademoiſelle ? — Vous implorer, ma tante, comme

j'implorerois Dieu même... Soyez assurée de ma reconnaissance, de ma tendresse, de ma soumission la plus aveugle... — Où tendent, mademoiselle, toutes ces protestations qu'on ne vous demande point ? Relevez-vous. — Oh! ma tante, permettez que je reste à vos pieds ; je ne saurois prendre une attitude assez humble. Votre desir est que je fasse choix d'un état... — Qui doit être le vôtre, qui le sera, parce que je l'ai résolu : votre volonté est la mienne ; je vous l'ai dit : il est arrêté qu'à la fin de la semaine je vous conduis dans un couvent ; voilà déjà trois jours de passés. Vous obéirez.

Mademoiselle Mézirac prononça ce dernier mot d'un ton absolu ; elle veut sortir de l'appartement ; Rosalie lui embrasse les genoux, les arrose de ses larmes... — Ma tante, vous ne me quitterez pas, avant que de m'avoir entendue : votre dessein est-il de me causer la mort ? Ne me réduisez point au désespoir. Il m'est impossible de vous satisfaire ; sçachez ... j'ai pour le couvent un éloignement insurmontable... — C'est à-dire, que vous prétendez vous marier ? Moi ! marier ma niéce, une fille à laquelle je m'intéressois, la livrer à tous les séducteurs dont ce monde est infecté, l'éloigner de la pureté, en lui donnant

un état... Je ne vous écouterai point, ingrate que vous êtes, je ne vous écouterai point : je vous ſauverai malgré vous du naufrage qui vous menace. Oui, dans cinq jours, vous ſerez dans un couvent de mon choix : je ne vous verrai que, lorſque des nœuds ſacrés vous auront enchaînée pour jamais. Voilà l'engagement auquel je vous deſtine. Quel eſt l'aveuglement de ces jeunes perſonnes ! elles penſent qu'il n'y a de bonheur que d'avoir le nom de femme. Encore un coup, mademoiſelle, vous vous laiſſerez conduire : je vous mène dans la ſeule route où s'acquièrent la vertu, la tranquillité, le vrai plaiſir. Je veux que vous m'imitiez. Sans vous, moi, qui vous parle, il y a long-temps que je ſerois religieuſe. Vous la ſerez, mademoiſelle, vous la ſerez, & duſſiez-vous expirer, ma volonté eſt que vous mourriez du moins dans un couvent : c'eſt finir dans l'azyle de la vraie piété.

Mademoiſelle Domerval tente de nouveaux efforts auſſi infructueux que les premiers. Sa parente la laiſſe couchée ſur la terre, dans le plus violent déſeſpoir, & retourne à ſon prié-dieu demander que ſa nièce change de ſentimens, ou qu'elle ait du moins l'avantage de rendre ſes derniers ſoupirs, en-

vironnée de ces ſaintes vierges, qui ne s'occupent que du ciel.

Roſalie ſe hâte de revoir le curé, & lui fait part de ſes nouveaux chagrins. Fréminville l'écoute avec attention, cherche à la calmer, & lui cache ſon projet.

Mademoiſelle Mézirac s'applaudiſſoit dévotement de ſa réſiſtance obſtinée. On lui annonce un eccléſiaſtique : auſſitôt elle ordonne qu'il entre. On doit ſe repréſenter le maintien de la vieille demoiſelle, ſa ſatisfaction intérieure, ſa joie même ; de ſemblables viſites l'enorgueilliſſoient : auſſi un certain air de vanité & de triomphe éclatoit-il ſur ſon viſage. L'eccléſiaſtique paraît : c'étoit le bienfaiteur de Roſalie, Fréminville lui-même qui demandoit à mademoiſelle Mézirac un entretien particulier ; il l'a obtenu ; on les laiſſe ſeuls. La tante de Roſalie avoit d'abord reconnu le curé ; il n'y avoit point, dans le ſéjour qu'elle habitoit, de prêtres, de religieux, de ſimples clercs dont les traits lui fuſſent étrangers : — Quel heureux évènement, monſieur, me procure le plaiſir de vous voir ? Comment pourrai-je vous témoigner mon reſpect, ma vénération... — Je ne mérite point, mademoiſelle, de pareils ſentiments... — Oh ! votre piété, monſieur... —

La piété, mademoiselle, n'eſt qu'un amour plus pur de l'humanité, & je deſirerois fort poſſéder cette vertu. Voici quel motif m'a fait prendre la liberté de paraître devant vous : j'ai appris dans le monde que vous aviez une nièce digne de l'éducation que vous lui donnez : vous lui ſervez de mère ; on dit même que vous avez refuſé pour elle de vous marier... — Je vous prie, monſieur, de m'épargner ce mot ; des oreilles ſages ne ſont pas faites pour l'entendre. — Je ſerois très-fâché, mademoiſelle, de dire quelque choſe qui bleſſât l'honnêteté ; ce ſeroit contre mon intention, & je ne voudrois point être tombé dans cette faute. Au reſte, mademoiſelle, on m'a encore informé que vous deſtiniez mademoiſelle votre nièce à la vie religieuſe. — Rien de plus vrai, monſieur ; & je ne doute pas que vous ne ſoyez le premier à m'échauffer dans un projet ſi ſenſé. — Aſſurément, ſi mademoiſelle votre nièce a une vocation déterminée, je ne puis qu'applaudir à votre zèle : cet état eſt peut-être le plus exempt de la contagion du vice ; Dieu, ſans contredit, aime la pureté, & le couvent eſt le ſanctuaire de cette vertu chrétienne. Mais ſi la jeune perſonne n'étoit point ſollicitée par ſon propre mouvement, par une im-

culières pour chaque état ; la vie mondaine a les siennes comme la vie religieuse. Pensez-vous qu'une mère de famille en effet n'ait pas ses vertus, ses obligations sacrées? — Et toujours, monsieur, des idées terrestres ? Le mariage auroit-il la perfection du couvent ? — J'avouerai, mademoiselle que le mariage a ses abus : mais soyez persuadée que ceux de la retraite ne sont pas moins criminels. Encore une fois, la religion, cette religion si sainte que vous & moi nous professons, nous défend absolument de forcer les volontés ; c'est l'ouvrage seul d'une vocation sincère, & votre nièce... — Mais, monsieur, quel intérêt si fort prenez-vous à cette créature soulevée contre sa parente, contre sa bienfaitrice, contre le ciel ? — Quel intérêt, mademoiselle? celui de l'humanité, de la compassion, de la justice, de la religion que vous croyez servir, & que vous blessez ; c'est l'erreur, la barbare superstition dont vous êtes l'instrument aveugle. Il ne m'appartient pas de dissimuler. J'ai vû mademoiselle votre nièce ; je vous apporte ses larmes, ses derniers soupirs : ne la contraignez point ; attendez du temps.. — Du temps, monsieur ? le temps est cinq ou six jours. — Quoi ! mademoiselle, vous la réduiriez aux plus cruelles extré-

mités ! & si homicide d'elle-même... — Je ne vois rien, monsieur... que mon devoir. La vie religieuse, vous ne sçauriez en disconvenir, est la plus parfaite. Ma nièce embrassera cet état : elle recevra des lumières & des consolations, qui aujourd'hui lui sont refusées. L'existence dans ce monde n'est rien : il ne faut s'occuper que de l'éxistence future ; & je n'ai point une autre perspective à présenter à cette jeune personne dont vous entretenez l'égarement. — Il me seroit aisé, mademoiselle, de me justifier : mais ce n'est pas de ma justification qu'il s'agit ici ; le ciel lit dans les cœurs, & je n'attends que de lui seul la justice qu'on ne m'accorderoit point sur la terre. Je vous le dis, mademoiselle : vous aurez à vous reprocher la mort de mademoiselle votre nièce ; vous voulez... — Je veux son bonheur, & ... elle reconnaîtra, un jour, le service que je lui aurai rendu.

Fréminville employa les raisonnements sensés, les supplications, les larmes. Mademoiselle Mézirac demeura infléxible, & ils se quittèrent mécontens l'un de l'autre.

L'honnête curé ne cacha point à Rosalie sa démarche, & le peu de succès qu'elle avoit eu. Vous

n'avez plus, lui dit-il, d'autre parti à prendre, que d'aller tout révéler à votre tante : il n'y a que cet aveu qui puiſſe mettre fin à ſes perſécutions. Quand elle ſçaura votre malheur, que vous avez un enfant, quand elle l'aura vû, elle pourra vous pardonner votre faute, & ſon cœur s'attendrira. Votre repentir ſincère, l'aſpect de cette touchante créature, votre déſeſpoir l'emporteront ſur ſon opiniâtreté. Non, réplique Roſalie, au milieu des ſanglots, jamais, jamais je ne découvrirai mon horrible ſituation à ma parente ; vous ne la connaiſſez point, monſieur : vous parlez de me pardonner ! ah ! elle publieroit mon déshonneur. Eh ! quel coup ! quel coup, monſieur ! moi déshonorée ! que réſoudre ? que faire ? faut-il que je ſois mère ?

Fréminville lui-même ne ſçavoit trop à quel deſſein s'arrêter pour la malheureuſe mademoiſelle Domerval. Il revenoit toujours à la prier de confier ſon état à mademoiſelle Mézirac ; il n'enviſageoit pas d'autre moyen de conjurer l'orage. Cet homme reſpectable partageoit tous les chagrins de la jeune perſonne.

Il reçoit des ordres de ſon évêque de l'aller trouver à l'inſtant. Etonné, incertain ſur ce que lui veut

le prélat, il ne manque pourtant point de se rendre à l'invitation. L'évêque étoit seul, & l'attendoit dans son cabinet. Du plus loin qu'il voit le curé : — Approchez, monsieur, approchez : c'est donc vous qui êtes la pierre de scandale ! Fréminville est accablé de ce début : — Monseigneur, daignez m'expliquer le sens de cette énigme ; je n'imaginois point que votre grandeur fût fondée à me percer l'ame d'un aussi sensible reproche ; je m'efforce d'appuyer mes leçons par mes exemples. — En effet, ils sont dignes d'être suivis ! Un homme, qui par sa place doit édifier, un ministre des autels avoir un enfant, & pousser l'audace jusqu'à le faire en quelque sorte élever sous ses yeux ! — Monseigneur n'auroit-il point d'autre faute à m'imputer ? il me sera aisé d'établir mon innocence. Mon ministère m'ordonne d'ouvrir mon oreille & mon sein aux secrets les plus importans. Une jeune personne de famille a eu la faiblesse d'écouter un séducteur ; il a disparu, & lui a laissé un fruit de son égarement. Elle est accourue me confier sa situation ; dénuée de tout secours, elle m'a imploré pour son enfant ; je m'en suis chargé ; je le fais nourrir par une bonne femme qui m'est dévouée. J'ai cru que l'humanité, la religion me faisoient un devoir

de cet acte de bienfaisance : votre grandeur eût sans contredit agi comme moi. Voilà une fable bien trouvée, répart l'évêque ! Eh ! quel est l'état, le nom de la demoiselle ? — Vous me permettrez, monseigneur, de garder à ce sujet un profond silence ; l'honneur, comme la religion, enchaînent ma langue. — Mais, monsieur, ce n'est pas là détruire de graves accusations. J'ai reçu une lettre très-vive d'une femme connue par sa conduite régulière, & une piété sans bornes ; c'est elle, qui hautement vous défère à vos supérieurs, & qui s'offre d'administrer des preuves... — Monseigneur, je vous ait dit la vérité. Je supporterai les soupçons outrageants, la calomnie : je me consolerai avec l'aveu secret de mon innocence. Si votre grandeur me punit, je n'en murmurerai point : je lui parais coupable ; je n'ai qu'un mot à lui dire : je ne le suis point. La demoiselle est maitresse de son secret ; si elle m'en donnoit la permission, alors je déclarerois tout à votre grandeur, & elle jugeroit par elle-même que je ne lui en ai point imposé.

L'évêque congédia durement Fréminville. Il n'est pas difficile de le prévoir ; cette femme vertueuse, ce prodige de dévotion, qui avoit écrit au prélat,

étoit mademoiselle Mézirac ; elle avoit sçu par une voie indirecte que le pasteur faisoit élever un enfant : aussi-tôt le zèle intolérant de la vieille demoiselle s'étoit échauffé, & elle s'étoit empressée d'écrire à l'évêque contre l'irréprochable ecclésiastique : elle ne pouvoit lui pardonner de s'être annoncé l'interprête de ce qu'elle appelloit l'ingratitude & le peu de religion de sa nièce. Le curé fut instruit de tous ces détails par un des secrétaires de l'évêché.

De retour au presbytère, Fréminville ne put dissimuler sa tristesse. Un vieux domestique qui lui étoit extrêmement attaché, s'en apperçut ; il vit couler des larmes des yeux de son maître ; il entendit même ces mots lui échapper : ô mon Dieu ! souffrirez-vous qu'on outrage ainsi la vérité ? la pureté de mes démarches vous est connue, & je suis la victime de la méchanceté & de la plus noire calomnie ! Mais pourquoi ces plaintes ? Dieu puissant ! je me courbe sous tes decrets : frappe ; je bénis ta main. Le bon serviteur sçut adroitement tirer de la bouche de Fréminville ce qu'il venoit d'éprouver chez l'évêque. Affligé d'une accusation aussi injuste, le domestique ne put à son tour taire à mademoiselle Domerval le sujet du chagrin où Fréminville étoit plongé. Elle apprend

que le curé avoit mieux aimé être soupçonné que de révéler son secret, que sa tante avoit découvert qu'il prenoit soin d'un enfant, & que par sa calomnieuse délation, elle avait cherché à perdre son bienfaiteur. Mademoiselle Domerval à ce récit tombe dans une profonde rêverie, ensuite sortant de son accablement : — Votre maître, mon ami, porte à cet excès la vertu & la bienfaisance ! On lui rendra la justice qu'il mérite : oui elle lui sera rendue : il faut un grand sacrifice ; c'est sans doute plus que la vie ... son innocence éclatera.

Aussi-tôt Rosalie se sent capable d'un effort qui paraîtra surnaturel. Cette femme qui craignoit plus que la mort de révéler sa faute à sa tante, vole chez l'évêque, remplie d'un noble courage, & demande une entrevûe secrette qui lui est accordée. Elle apperçoit à peine le prélat, qu'elle court à ses pieds. — Monseigneur ... monseigneur, vous voyez une malheureuse fille qui meurt de chagrin & de honte, mais qui n'a pas cru devoir hésiter un instant, quand il s'agissoit de venger l'innocence opprimée. J'ai appris qu'on soupçonnoit monsieur le curé de *** ; il est temps que la vérité se manifeste, & qu'au péril même de mes jours (car cet aveu me coûtera la vie) je lui rende l'hommage qui lui est dû.

Mademoiselle Domerval raconte son histoire jusqu'aux moindres circonstances; le prélat est touché de sa grandeur d'ame, & promet de la protéger auprès de sa tante. — Hélas ! monseigneur, je n'ai que trop répandu mon opprobre ! je touche au terme de mes malheurs ; quand on est près de mourir, qu'a-t-on besoin de protection ? laissez expirer une infortunée qui n'a point la force de soutenir la lumière : c'est pour mon enfant que j'ose reclamer vos bontés ; c'est lui que je charge de ma reconnaissance ; qu'il survive à sa mère, & que ma parente dumoins ne persécute point en lui ma mémoire.

Mademoiselle Domerval avoit résolu de cacher sa démarche à Fréminville, persuadée qu'elle auroit manqué à la générosité, en découvrant ce qu'une sensibilité délicate lui ordonnoit de taire. D'ailleurs il n'y a point à s'applaudir de faire son devoir, & Rosalie remplissoit une obligation indispensable ; c'est dans ces sortes d'occasions qu'on doit immoler l'intérêt personnel à l'intérêt d'autrui. La jeune personne goûtoit la douce satisfaction nécessairement attachée à une action honnête & vertueuse : elle court chez le curé : il saisit sur son front une espèce de gayeté qui sembloit percer à travers son chagrin ; il en est étonné :

Quelle heureuse nouvelle nous apportez-vous ? votre tristesse me parait moins profonde ! — O mon seul ami ... un rayon de consolation ... sortez de votre abbattement ... je n'ignore point ... (enfin Rosalie ne peut contenir sa joie, & garder le silence,) j'ai été instruite de tous les maux que je vous coûtois ... monsieur l'évêque ... j'ai couru chez lui ; il sçait tout, mes fautes & vos bienfaits ; il vous rend sa confiance, son estime , & il m'a engagé sa parole qu'il vous en donneroit des marques ; il m'appuyera moi-même ... c'est à moi , homme généreux , de réparer les torts de ma parente à votre égard ; ils sont affréux !

Fréminville étoit resté dans l'admiration ; il ne peut que proférer quelques mots ; il voudroit exprimer sa reconnaissance : eh ! ne vous dois-je point assez , s'écrie Rosalie ? vous me sacrifieriez encore votre réputation ? ah ! que mon deshonneur ne s'étendent point sur d'autres ! que j'en sois la seule victime ; oui , c'est à moi d'expirer de mille morts , de laisser un nom souillé d'un opprobre éternel.

Cependant l'un & l'autre espéroient ; les promesses de l'évêque éclaircissoient les nuages de l'avenir. Y auroit-il un Génie malfaisant qui ne se lasse point d'ajoûter à nos malheurs ? Le prélat dont la santé de-

puis longtems étoit languiſſante, vient à ſuccomber : il meurt, & mademoiſelle Domerval ſe trouve retombée de plus haut, & dans un précipice plus profond.

Il n'y avoit plus moyen de reculer l'inſtant fatal : il falloit, ou ſe dévoiler à ſon inhumaine parente, ou être traînée dans un couvent. On avoit déjà fait les préparatifs du départ. Roſalie voit arriver ce moment terrible. Elle n'a plus qu'à céder au conſeil de Fréminville : toute en larmes, pâle, échevelée, dans le déſordre d'une femme prête à mourir, elle court à mademoiſelle Mézirac : — Vous ne conſommerez point cet affreux ſacrifice : mes cris paſſeront dans votre cœur; ma tante, ma chère bienfaitrice, vous ne me traînerez point au ſupplice, à la mort. Jettez un coup d'œil de pitié ſur votre malheureuſe nièce ; je vais expirer à vos genoux. Ne me forcez point à prendre un état que je ne ſçaurois embraſſer ; non, je ne ſçaurois l'embraſſer : ne craignez point que je vous demande un époux. Hélas ! ma ſenſibilité ... Ma tante, je ne ſollicite d'autre grace que de vivre auprès de vous, de vous ſervir : ne me la refuſez point cette grace, que je payerai de toute ma reconnaiſſance.

Mademoiſelle Mézirac feignoit de ne point enviſager l'état de ſa nièce, & de ne pas même l'entendre; elle donnoit froidement des ordres pour le départ. Le déſeſpoir, l'emportement s'emparent de mademoiſelle Domerval : — Vous ne m'écoutez point ? vous êtes inacceſſible à la compaſſion ? vous me voyez dans les larmes, expirante à vos pieds ... eh bien ! je vous déclare que je n'irai point à ce couvent où vous voulez m'enſevelir; il m'eſt impoſſible de me ſoumettre à vos volontés. Plutôt cent fois mourir ! Roſalie alloit laiſſer échapper ſon ſecret ; elle reprend avec chaleur : je ne puis vous obéir ; je ne vous obéirai point. Encore une fois, la raiſon qui me défend de céder à votre cruauté, eſt inſurmontable : ſcachez...

Mademoiſelle Domerval s'arrête à ce mot ; elle ne peut ſe réſoudre à inſtruire ſa tante du trop puiſſant motif qui l'empêche de ſe lier aux autels. Mademoiſelle Mézirac étoit bien loin de le ſoupçonner ; elle rejettoit l'indocilité de ſa nièce ſur une ſimple répugnance aiſée à ſurmonter. Pluſieurs femmes de ſa ſociété viennent à paraître. Roſalie alors perd tout ſon courage, & n'oſe, en préſence de témoins, avouer un ſecret qu'il eſt néceſſaire pourtant qu'elle révèle.

...

Elle ſe retiroit ſans trop ſcavoir où porter ſon trouble. Egarée de douleur, elle traverſoit ce même jardin où elle avoit autrefois rencontré ſon fils & ſa nourrice. Les compagnies les plus diſtinguées de la ville étoient à la promenade. Quel ſpectacle frappe Roſalie ! La femme qui avoit ſoin de ſon enfant, & qui depuis longtemps n'étoit entrée dans ce jardin, par une bizarrerie des évènemens, ſe trouvoit dans ce lieu. Elle paſſoit ſur un petit pont conſtruit de mauvaiſes planches. Une de ces planches ſe briſe, & la nourrice tombe dans une pièce d'eau aſſez profonde, avec le fils de Roſalie qu'elle tenoit dans ſes bras. Auſſi-tôt on entend un cri : — Mon enfant ! mon enfant ! C'étoit à une mère qu'étoit échappée cette indiſcrétion. Tout le public a les yeux attachés ſur mademoiſelle Domerval. Elle s'étoit précipitée dans la pièce d'eau ; & elle répétoit à haute voix & avec tous les tranſports de l'amour maternel : ſecourez mon enfant ... c'eſt mon enfant ... il va périr. On retire les trois perſonnes évanouies, qui toutes les trois reviennent au jour. Toute la ville, en quelque ſorte, environnoit mademoiſelle Domerval, & ſçut dans l'inſtant qu'elle étoit mère, & que l'enfant lui appartenoit.

Le bruit ne tarda pas à se répandre jusqu'aux oreilles de mademoiselle Mézirac, qui accourt toute indignée. Rosalie donnoit ses soins à son fils, & le réchauffoit dans son sein. Sa tante, sans avoir égard au lieu où elle étoit & à la multitude, s'élance comme une furie sur sa nièce, dans le dessein de la maltraiter. On s'oppose à sa colère : — Voilà donc, malheureuse, le motif de ton infâme résistance ! que tout le monde soit témoin de ta honte : cet enfant, c'est sans doute le fruit de ton libertinage avec ce scélérat de Fréminville. Alors Rosalie, élevée au-dessus de son sexe, au-dessus d'elle-même, en tenant son enfant dans ses bras, raconte hautement son aventure, divulgue sa passion pour Montalmant, & justifie pleinement le curé. Elle fait plus : elle expose ouvertement les bienfaits dont il l'a comblée : tout le monde l'admire, verse des larmes avec elle, & se sent intéressé à la défendre. Cette même compassion est la mesure de l'indignation qui s'élève dans tous les cœurs contre mademoiselle Mézirac. Rosalie se traîne chez sa tante, qui la chasse sans pitié de sa maison, après l'avoir accablée d'invectives : elle n'a d'autre asyle enfin que le réduit de la femme qui nourrissoit son fils.

Toutes ces scènes si variées s'étoient suivies rapidement. Mademoiselle Domerval sortie de ce tumulte d'aventures plus extraordinaires les unes que les autres, étoit auprès de son fils dans un accablement qui approchoit de la mort; elle ouvre les yeux, les lève vers le ciel; Fréminville étoit accouru à ses côtés; la malheureuse créature frémit en le reconnaissant: — Voilà donc où m'a conduite l'amour maternel! Je suis couverte de honte, & mon opprobre est devant tous les yeux, dans toutes les bouches! c'est pour mon fils que je suis deshonorée! à cette image, elle s'abandonnoit à la violence du plus sombre désespoir. Écoutez, lui dit Fréminville, écoutez-moi; vous voilà reconnue mère. Sans doute vous avez perdu votre honneur aux regards de la société: mais consolez-vous avec vous-même de ces affronts; en pleurant sur votre faute, en demandant pardon au ciel de la cause de vos malheurs, apprenez à les soutenir; ne vous occupez que d'un seul objet: vous êtes mère; ne rougissez pas d'en remplir les fonctions; offrez à la nature, à Dieu, cette ignominie qui vous attend sur la terre; osez presser votre enfant dans vos bras, lui prodiguer tous vos soins; ne songez qu'à vivre pour lui; le ciel sera touché de

cette épreuve cruelle ainſi que de votre repentir. Qui ſçait ſacrifier la façon de penſer, les propos des hommes à ſon devoir, qui ne cherche qu'à plaire à Dieu, eſt sûr d'obtenir ſon indulgence, & l'on plait à cet Être ſuprême, en s'acquittant des loix qu'il nous impoſe; la prémière eſt d'écouter la voix du ſang. Encore une fois, oſez être mère, & vous contenter de l'approbation ſecrette de votre cœur; c'eſt en faiſant de votre enfant un homme vertueux, un citoyen digne de ſervir l'état, un chrétien pénétré de ſa religion, que vous expierez votre faute; je vous réponds que Dieu vous verra avec un œil de bonté, ſi vous êtes un objet de mépris pour le monde; préſentez à cet éternel bienfaiteur vos humiliations, & ſa clémence ſans bornes vous en dédommagera. Dieu n'a-t-il pas les ſentiments d'un père?

C'eſt par de ſemblables diſcours que ce digne eccléſiaſtique relevoit la fermeté de Roſalie; elle avoit trouvé dans une piété véritable, les conſolations que tout ce qui l'entouroit ſembloit lui dénier; ces ſentiments de compaſſion qu'elle avoit fait naitre en ſa faveur, s'étoient bientôt réfroidis; on diroit que l'empire de la nature ne ſe fait ſentir que dans les premiers moments. L'homme parait s'endurcir, & devenir

devenir méchant par réflexion ; le ſpectacle de Roſalie immolant ſa réputation au ſeul deſir de ſauver ſon enfant, ne frappoit plus les yeux. Faudroit-il croire à cette vérité ſi cruelle que la bonté dans le cœur humain n'eſt qu'une émotion paſſagère, & que la méchanceté y eſt permanente ? Tout ce peuple, qui s'étoit intéreſſé pour la mère & le fils, avoit repris ſa froide indifférence, ſa férocité, la biſarrerie abſurde de ſes opinions, ou plûtôt de ſes préjugés ; la dureté en un mot avoit prévalu. Les diſcours de l'inſenſible Mézirac & de ſes pareilles, s'étoient élevés au deſſus du cri de la nature ; mademoiſelle Domerval étoit, de tout côté, livrée au mépris ; on la fuyoit comme une coupable ; les femmes même qui avoient le plus de reproches à ſe faire, étoient les premières à la décrier ; on ſe la montroit au doigt. Quels déchirements pour une ame ſenſible ! Roſalie ne perdoit aucune de ces mortifications ; ſon cœur étoit ouvert à tous les traits ; elle avoit pris le parti de ſe ſacrifier, & de s'avouer hautement mère, & mère la plus tendre ; ſa tante, qui ſe ſeroit bien gardée de démentir ſon caractère infléxible, lui avoit refuſé les moindres ſecours : elle vivoit, il ne faut point adoucir l'expreſ-

ſion, des charités que lui faiſoit l'inimitable curé; il s'étoit lui-même plongé dans la pauvreté pour obliger Roſalie : plus il la voyoit humiliée & ſouffrante, plus il lui témoignoit d'égards, d'attentions & de bienfaiſance. Croyez, lui diſoit-il, qu'il y a un effort de vertu ſurnaturel à s'immoler en chrétienne aux humiliations terreſtres : vous êtes repentante de votre faute ; votre remords eſt ſincère : ne doutez pas que Dieu ne vous ait pardonné, & qu'il ne vous tienne compte des opprobres qu'on entaſſe ſur votre tête. Ne vaudroit-il pas mieux que vous fuſſiez un objet de dédain pour cette ville, pour toute la terre, plutôt que d'avoir ajoûté un crime atroce à votre foibleſſe, l'effet de l'égarement de l'âge & de l'inexpérience ? le meurtre ! le meurtre d'un fils ! voilà de ces attentats que la nature, que le ciel ne pardonne point. Encore une fois, ayez le courage d'être mère ; vous trouverez votre récompenſe dans votre cœur ; qu'il ſuffiſe à votre ſatisfaction. Si vous quittiez ce ſéjour, la mort pourroit vous enlever votre parente, & vous laiſſeriez échapper un bien qui doit vous intéreſſer pour votre fils ; d'ailleurs éloigné de vous, je ne pourrois vous être d'aucune utilité : mes faibles ſervices... — Vous me parlez de mon fils ! ah ! je me ſoumettrai à tout pour lui, pour

ce Dieu que j'ai offensé !.. mon cher bienfaiteur, ne nous abandonnez pas.

Mademoiſelle Domerval étoit devenue un modèle de patience & de réſignation : on ne la rencontroit qu'avec ſon fils, modeſte, humble, l'air affligé ſans paraitre avilie, digne de la compaſſion & peut-être de l'eſtime : telle on commençoit à la voir dans cette même ville où d'abord on avoit été pluſieurs fois tenté de l'inſulter. La vertu triomphe à la longue ; les traverſes ne font que l'éxercer, & ſes épreuves, en la faiſant aimer & reſpecter davantage, lui prêtent un nouveau luſtre ; l'intérêt qu'elle inſpire, croît en raiſon des diſgraces qu'elle a eſſuyées ; on plaignoit mademoiſelle Domerval ; on étoit même forcé d'accorder des louanges à ſa tendreſſe maternelle.

Sa tante implacable dans une haine qu'elle regardoit comme le plus ſûr moyen de s'élever à la perfection des vertus, s'étoit refuſée conſtamment à toutes les avances de ſa nièce ; elle ne ceſſoit de dire qu'elle eût deſiré pour l'amour de la religion & du bon exemple, que Roſalie expirât de misère avec ſon enfant, que cette leçon étoit néceſſaire aux jeunes perſonnes qui pourroient ne pas ſe précautionner contre des erreurs auſſi flétriſſantes ; dans toutes les ſociétés,

elle peignoit ſa nièce des plus noires couleurs. Graces au ciel, rediſoit-elle inceſſamment! je ne me ſens pas émue de la moindre pitié pour cette miſérable; auroit-elle beſoin d'un morceau de pain, je me garderois bien de le lui donner; il faut que le vice ſubiſſe une punition éclatante, & proportionnée au ſcandale qu'il a cauſé. Le repentir n'a point d'efficacité dans certaines fautes, & celle-là eſt du nombre des forfaits que la juſtice divine doit pourſuivre hautement. L'idée ſeule du mariage me bleſſe: que ſera-ce donc d'un infâme libertinage? qu'elle meure ſous le poids de l'infortune, & que Dieu la châtie éternellement!

Ces propos ſi cruels, qui aſſurément ne partoient point d'un eſprit de véritable dévotion, revenoient de tout côté à Roſalie: elle ſe contentoit de verſer des larmes, & de dire qu'elle avoit mérité de la part de ſa tante des procédés ſi inhumains.

Le curé redoubloit ſes ſoins & ſes ſervices: mademoiſelle Domerval, ſeule, dans une chambre conforme à ſa ſituation, s'efforçoit de ſoulager le fardeau que le paſteur bienfaiſant s'étoit impoſé; elle conſacroit les jours, & même les nuits à s'occuper de travaux à l'éguille, qui, malgré ſon activité opiniâtre, ne lui étoient que d'un faible rapport. Son enfant étoit ſous

ſes yeux, dans ſon ſein; elle l'arroſoit de ſes larmes; elle lui adreſſoit ſes plaintes, comme s'il eût été en état de les entendre : — Cher enfant ! voilà donc la récompenſe de cet amour que je t'ai voué ! le mépris, une honte ineffaçable, mon deshonneur, mon deshonneur, qui me ſurvivra ! Eh ! tu n'as point de père ! Ah ! Montalmant, Montalmant, méritois-je une auſſi horrible punition ? eſt-ce là ce que ma tendreſſe devoit attendre de vous ? ce malheureux amour n'eſt pas éteint ! quoi ! ſans eſpérance aimer, brûler encore ! & quand j'ouvre les yeux... je te vois dans les bras d'une autre ! pour jamais, tu as repouſſé, tu as déſavoué ta légitime épouſe, ton fils, ton fils ! cet infortuné ! il partagera ma misère, mes peines, mon ignominie ! il ſera couvert de la fange où je ſuis plongée ! Hélas ! ſi ce n'étoit que moi qui euſſe à ſouffrir, à mourir mille fois par jour ! mais cette innocente créature qui n'a aucune part à mes faibleſſes, à une faute irréparable, ſubira toute l'horreur de mon châtiment ! Mon cher fils, ma mémoire même te ſera odieuſe ! puis-je ſoutenir cette image ? être haïe, mépriſée de mon propre enfant ! ô mon Dieu ! il n'y a que toi qui me reſtes dans mon infortune ! je me jette dans ton ſein ; que deviendrai-je ? quel ſera mon ſort ?

Mademoiselle Mézirac étoit infléxible ; sa santé se trouve affaiblie, & son indignation contre sa nièce ne perdoit point de sa vigueur. Fréminville rouloit dans sa tête un projet qu'il se hâteroit de mettre en exécution, si la circonstance l'éxigeoit. Il apprend que mademoiselle Mézirac est plus incommodée, qu'elle a eu la barbarie de deshériter sa nièce, malgré les remontrances des ecclésiastiques chargés de sa direction ; il ne balance point à donner ce témoignage de bienfaisance à Rosalie : il se rend chez la malade, pénètre jusqu'à elle : — Qu'ai-je entendu, mademoiselle ? il n'est pas possible ! & mes confrères que je suis charmé de trouver ici, se réuniront sans doute à moi pour vous représenter, j'ose le dire, votre devoir. — Mon devoir, répond la malade, à qui la colère sembloit donner des forces ! que voulez-vous dire, monsieur ? je crois vous comprendre : vous vous êtes chargé de défendre la cause de l'infamie, du crime ; vous n'ignorez pas le peu de succès qu'a eu votre médiation ; laissez-moi mourir tranquille. — Non, mademoiselle, vous ne deshériterez pas... — Mes héritiers légitimes sont des malheureux qui ne m'ont point offensée ; c'est aux pauvres de l'hôpital de *** que je lègue mon bien : voilà mes vrais parents. Tout ce que je puis faire pour votre protégée,

c'eſt de prier le ciel qu'il en faſſe un exemple, & qu'il la rejette à jamais du nombre de ceux qu'il favoriſe de ſa clémence ; elle eſt trop coupable : & vous, monſieur, quel perſonnage jouez-vous là ? —Celui, mademoiſelle, d'un chrétien, & d'une ame ſenſible, occupée en ce moment de vos propres intérêts. Je ne doute pas que ces meſſieurs ne vous l'ayent dit, & ils ne peuvent tenir un autre langage : dans quels ſentiments vous préparez-vous à paraître devant Dieu, devant votre juge ? ignorez-vous que la vengeance eſt à ſes yeux une des offenſes qu'il pardonne le moins ? Je vous trace la route ; je ne rougis point de l'avouer devant ces témoins reſpectables : vous avez écrit contre moi une lettre remplie des calomnies les plus outrageantes à monſieur l'évêque ; vous avez voulu me perdre : puiſſe le ciel l'oublier comme je l'ai oublié ! ne craignez point de ma part le plus léger reproche ; je crois même vous donner une preuve convainquante d'attachement, en me rendant auprès de vous l'organe de la nature & de la religion. Vous parlez de pauvres : eh ! mademoiſelle votre nièce, qui eſt dans la plus profonde indigence, ne doit-elle pas être le premier objet de vos libéralités ? Elle a pour elle l'humanité, la loi, Dieu ;

oui, c'eſt Dieu qui vous l'ordonne ; c'eſt Dieu qui a formé les nœuds du ſang, qui a créé parmi les hommes ces diſtinctions que vous devez admettre de même dans la diſtribution de vos bienfaits. Quoi ! votre nièce, ſon enfant expireront de misère, ſeront réduits à l'aumône ! car telle eſt la ſituation d'une infortunée que mon indigence ne me permet plus de ſecourir ; je vous le déclare, en verſant des larmes, & je m'attends avec plaiſir que vous partagerez mon attendriſſement... Mademoiſelle, n'enviſagez dans la malheureuſe Roſalie que la dernière des créatures ; je ne vous demande pour elle que cette compaſſion qu'il eſt impoſſible de ne pas ſentir, fut-ce pour un ennemi, lorſqu'il nous tend une main ſuppliante, & qu'il nous demande du pain ; votre nièce vous la tend cette main qui vous implore, qui ſollicite votre charité ; ce mot douloureux m'eſt échappé, & vous vous obſtineriez à ne pas l'entendre !

Les autres eccléſiaſtiques ſe joignent à Fréminville qui tombe à genoux, & intercède en faveur de Roſalie, la pitié de l'inéxorable Mézirac ; loin d'être déſarmée, elle pouſſe un cri de fureur : — Je n'offenſerai pas Dieu au point d'encourager le vice par des bienfaits ; je n'ai plus de nièce. Les notaires ont reçu

mes dispositions; je n'y changerai pas un mot; encore une fois, messieurs, c'est pour l'intérêt de la religion & de l'honnêteté que je persiste dans mon refus. Eh! s'écrie une femme éplorée, qui entre brusquement dans la chambre, & qui court se précipiter aux pieds du lit de la malade, en tenant un enfant dans ses bras, ma tante, gardez, gardez tout votre bien, dispensez le à qui il vous plaira d'en faire le don: mais dumoins ne m'accablez point de votre haine; votre malédiction est affreuse pour moi! (elle lui montre son fils) je vous présente cette misérable créature qui vous porte les larmes, les prières, le repentir de sa mère; ma tante, au nom de Dieu, ne me haïssez point, que votre dernier soupir...

Mademoiselle Mézirac veut parler; peut-être l'instant étoit venu où la nature alloit triompher; il lui prend une convulsion, & elle expire.

On devinera sans peine que c'étoit le pasteur qui avoit ménagé cette visite imprévûe de Rosalie; on l'emmène avec son fils hors de l'appartement; il ne lui reste plus aucune espérance; son exhérédation n'est que trop assurée; elle n'envisage autour d'elle, si l'on peut parler ainsi, qu'une immensité de douleurs. Elle est incertaine si sa parente est morte avec le des-

ſein de lui pardonner, ou ſi elle eſt demeurée opiniâtre dans ſon reſſentiment; cette idée redouble ſon déſeſpoir : mais qu'il augmente encore davantage quand elle apperçoit ſon bienfaiteur dévoré d'une ſombre mélancolie, qu'il s'efforçoit envain de lui cacher ! Quelquefois elle le ſurprenoit les yeux chargés de larmes, & comme gémiſſant malgré lui; elle avoit auſſi obſervé, que lorſqu'elle s'offroit à ſa vûe, il échappoit tout-à-coup au curé des mouvements qui décéloient la ſituation pénible d'une ame profondément agitée: — Qu'avez-vous, mon cher bienfaiteur, mon unique ami ? — Ce n'eſt rien, mademoiſelle ... je ſouffre de votre état : voilà tout notre eſpoir anéanti ! l'inhumanité de votre parente ... je voudrois ... je crains ... — Auriez-vous de nouveaux coups à me porter ? redoutez-vous de m'apprendre ... parlez ... vous me regardez, en levant les yeux au ciel ! vos pleurs coulent ... daignez donc m'éclaircir ſur ces nouvelles marques de chagrin ; je ne vous ai jamais vû ſi affligé... ah ! c'eſt moi, c'eſt moi qui vous cauſe ces ſouffrances ! — Ne ceſſez, mademoiſelle de prier ... le ſeul appui qui vous reſte ; oui, il n'y a qu'en Dieu ſeul que nous devons mettre toute notre confiance ; vous n'avez plus de ſoutien ſur la terre ... je puis ſi peu !

Fréminville fixe à ce mot les yeux ſur Roſalie, & détourne enſuite la tête pour verſer des pleurs.

Mademoiſelle Domerval, malgré ſes inſtances, n'obtient de lui aucune parole. Elle s'adreſſe en ſecret à ſon vieux domeſtique, le même qui lui avoit révélé de quels moyens mademoiſelle Mézirac s'étoit ſervie pour perdre Fréminville dans l'eſprit de ſon évêque : — Mon ami, j'ai recours à vous. Votre maître me cache un chagrin qui l'affecte profondément. Je l'ai conjuré de s'expliquer; il s'obſtine à ſe taire : mais ſon ſilence n'en eſt pas moins expreſſif. — Hélas! mademoiſelle, nous ſommes bien à plaindre! Monſieur, vous le ſavez, eſt ſi obligeant! il eſt ſi pénétré de votre ſituation! & la ſienne ne vaut guères mieux... Je ne veux pas vous en dire davantage; il m'a bien recommandé de garder le ſecret, & ſurtout d'être réſervé avec vous.

Roſalie ſollicite, preſſe tant l'honnête ſerviteur de ſatisfaire ſa curioſité, qu'il cède : — Je veux bien, mademoiſelle, vous découvrir le motif de cette triſteſſe qui le conduira au tombeau : mais vous ne me trahirez point; que monſieur l'ignore à jamais : il me renverroit. Il craint tant que vous ne vous appercevieź de ſa peine! Imaginez qu'il a fait tous les efforts

pour vous ſoutenir ; il a contracté des dettes par rapport à vous, & ſes créanciers menaçent de le pourſuivre : il a vendu la plûpart de ſes effets ; & comme il ne prétend point que ſes pauvres en ſouffrent, c'eſt ſur lui-même qu'il prend ce qu'il vous donne ; quelquefois nous manquons du premier néceſſaire ; mais ce n'eſt pas là ce qui le touche le plus : c'eſt l'appréhenſion de ſe voir à la merci de ces tygres auxquels il doit. Mon maître eſt aimé : mais l'intérêt ne connaît point d'eſtime ni d'amitié ; il faut payer. Et comment ferons-nous ? Monſieur de Fréminville, s'écrie Roſalie, s'eſt réduit pour moi à cette cruelle extrémité ! — Rien de plus vrai, mademoiſelle. — Mon ami ... mon ami, je ne vous trahirai point ; je ſçais ce que j'ai à faire... Et ... je me ſoumettrai...

Mademoiſelle Domerval regagne ſa maiſon. Seule, ſon cœur oppreſſé ſe répand : — Et je ſuis malheureuſe à cet excès ! Un ſi honnête homme ſera la victime de ſa bienfaiſance ! c'eſt ainſi que j'aurai reconnu ſes ſervices ! Il ſoutient ma vie, celle de mon enfant, & il recevra ce prix de nous deux ! Tout ce qui m'environne eſt infecté de la contagion du malheur. Il faut croire que c'eſt le ſigne le plus marqué de la réprobation céleſte. Dieu ne veut

point que j'existe ; il ordonne sans doute que la mère & le fils soient retranchés du nombre des vivans... Aurois-je de la répugnance à terminer mes jours ? Ils sont si surchargés d'amertume, de douleur, de honte ! Mais mon enfant, mon enfant ! Je me sens le bras assez déterminé pour m'immoler .... Mais je n'aurois point la force, non, je n'aurois point la force d'envelopper dans ma destruction l'objet de ma tendresse ... Elle s'augmente avec mes peines... Qu'ai-je dit ? Porter mes mains sur moi, sur une créature qui m'est bien plus chère que moi-même ! je ne me souillerai point d'un semblable forfait. J'ai autrefois conçu un instant cette abominable idée : le ciel m'a éclairée ; il m'a frappée : j'adore ses décrets ; il veut que moi & mon fils nous expirions de faim ; je céderai à ma destinée ; nous mourrons dans le sein l'un de l'autre. Fasse la Providence que j'expire la première, & qu'elle m'épargne du moins la douleur de ne fermer les yeux qu'après m'être vû privée de mon enfant !

Cette femme si digne de compassion, au milieu des sanglots & des larmes, rassembloit ses habillemens & ses meubles : — J'aurai la fermeté de remplir le sacrifice. Allons, ne balançons point, & hâtons-

nous de sortir de cette ville; courons porter le spectacle effrayant de notre misère dans des lieux où dumoins je ne serai pas connue.

C'est dans ces momens si cruels que Fréminville surprend mademoiselle Domerval : — Que faites-vous, mademoiselle ? Que veulent dire ces apprêts qui semblent être ceux d'un départ ?.. je vous trouve dans les pleurs ! — Ah ! monsieur ! ah ! digne homme !.. je suis instruite de tout : je ne vous ai déjà causé que trop d'embarras & de chagrin. Il est tems de mettre un terme à vos bontés généreuses ; je ne sçaurois en abuser davantage. — Abuser de mes bontés ! hélas ! mademoiselle, ce que j'ai fait pour vous est si peu de chose !.. Votre sensibilité, votre reconnaissance me dédommageroient bien, quand j'aurois été assez heureux pour vous rendre de véritables services. Qui est-ce qui approche de la douceur d'obliger des ames telles que la vôtre ? Ne serois-je pas trop payé de mes peines, si j'eusse pu adoucir votre malheureuse situation ?

Rosalie se jette, en pleurant, à ses pieds : — Il est inutile de me cacher ce qui irrite ma douleur : je connais l'extrémité où mes malheurs vous ont réduit ; oui, je vous quitte, je quitte ces lieux :

je pars pour ne plus y revenir. Croyez que vos bienfaits vivront dans mon cœur jusqu'au dernier soupir : je laisse au ciel le soin de vous en recompenser, & il n'y a que lui seul auquel il soit possible de m'acquitter. — Que dites-vous, mademoiselle ? vous n'abandonnerez point ce séjour ; vous serez assez généreuse pour daigner encore m'avoir quelques obligations. — Ah ! s'écrie Rosalie, en fondant en larmes, ame céleste, pouvez-vous écouter davantage vos transports bienfaisants? vous avez dû m'entendre... je n'ignore point tout ce que je vous coûte ... des créanciers vous pressent ... (Freminville pâlit, & balbutie quelques mots (vous aimez trop la vérité pour oser la nier. Permettez ... permettez que je me défasse de vos dons : car tout ceci vous appartient, & je goûte une espèce de satisfaction à vous le dire. L'argent qui reviendra de la vente, souffrez que je le dépose dans vos mains ; c'est un faible à-compte de ce que je vous dois. N'ai-je pas assez de ce que j'emporterai, pour aller mourir loin de mon pays, loin de vos yeux, pour implorer la charité... Quelle image ! mais il ne me reste plus d'autre parti... Je vous ai été trop à charge !

Le curé, en remettant les meubles & les habil-

lemens à leur place, reste quelques moments sans parler; sa voix ensuite s'ouvre un passage au milieu des pleurs: —Vous avouez, respectable infortunée, que j'ai pu vous donner quelque témoignage de sensibilité, & c'est vous qui voudriez cesser de m'obliger? ne m'ôtez pas un plaisir si doux: croyez qu'il y en a bien plus à donner qu'à recevoir; soyez assez généreuse pour m'accorder cette satisfaction: c'est la seule qu'il me soit permis de ressentir... Quand je soulage les malheureux, je ne fais qu'obéir au ciel: il ne vous abandonnera point... Je vois que mon domestique a été indiscret; remettez-vous: je reçois, en ce moment, une somme d'un de mes parens; elle suffira pour acquitter des dettes ... que j'ai dû contracter. Non, vous ne connaissez point l'étendue des bontés de la Providence; elle viendra à notre secours, soyez-en certaine; je vous aime comme si vous étiez ma propre sœur, ma fille. Ne songeons qu'à élever votre enfant: nourri dans l'école du malheur, il en sera un plus honnête-homme, & un meilleur chrétien. Notre maître n'a-t-il pas connu l'adversité, la souffrance, l'ignominie? Ma chere fille, (car désormais je ne vous appellerai point autrement) armez-vous de courage, & attendons tout du ciel...

Les

Les discours & les bienfaits de ce modèle des ecclésiastiques ranimèrent quelque tems mademoiselle Domerval : mais elle ne put se dissimuler que les ressources du curé étoient épuisées, ainsi que ses espérances. Ces deux êtres si vertueux, & si sensibles, étoient continuellement à s'observer, à vouloir s'épargner réciproquement l'un à l'autre des peines, qui, entre eux, ne pouvoient qu'être communes.

Rosalie avoit le cœur trop déchiré pour ne pas succomber. Son enfant grandissoit, & devenoit toujours plus intéressant & plus aimable. L'avenir se montroit, dans toute son horreur, aux regards de cette triste victime de l'infortune, & c'étoit son fils que cette affreuse perspective lui représentoit incessamment exposé aux plus cruelles extrêmités, percé des traits assassins de la misère, dégradé jusqu'à la honte de solliciter la pitié si insultante, dénué de tout secours, expirant de douleur & de besoin à la fleur de son âge : à cette image, elle tomboit dans l'égarement du désespoir.

La nature avoit fait un effort. La fermeté & la santé de Rosalie cédèrent à tant d'assauts multipliés ; elle combattoit envain : elle est forcée de se mettre au lit ; tout l'y vient accabler ; elle n'envisage plus qu'un

cercueil, & son fils privé d'une mère. Eh ! qui peut remplacer une mère ?

C'est dans cet état voisin de l'anéantissement que Fréminville trouve mademoiselle Domerval : — O ciel ! & depuis quand, mademoiselle, êtes-vous malade à ce point ? vous me l'avez caché. — Mon unique ami ! je vous ai trop dévoilé mes maux, tous les détails de ma déplorable destinée ; n'ai-je pas assez abusé de votre bienfaisance, disons de votre charité ? c'est aujourd'hui dans le monde le seul sentiment qu'il me convienne de chercher à exciter, & il faut que ma bouche s'efforce de proférer cette expression si sensible à mon cœur. Je voulois vous débarrasser, sans vous avoir prévenu, d'une charge importune qui vous accable ; je sens que je n'ai plus que peu de moments à vivre ; j'allois vous écrire une lettre... J'aurois encore réclamé votre compassion pour un enfant qui n'a sur la terre d'appui que vous seul. Je vous vois : c'est une consolation que le ciel daigne m'accorder, avant de fermer ma paupière... Vous pleurez, homme adorable ! je vous ai fait partager mes malheurs, toute la fatalité attachée à mon sort ! Un de mes chagrins violents est de perdre la vie, sans vous avoir témoigné ma reconnaissance. Hélas

vous m'avez peint Dieu ſi bon, que j'oſe me flatter qu'il acquittera pour moi cette dette. — Quoi! mademoiſelle, la nature, la religion n'ont pu vous ſoutenir? votre enfant... — Eh! c'eſt mon enfant qui me fait mourir! le tableau de ſes diſgraces préſentes, de celles qui l'attendent, voilà ce qui m'a porté le dernier coup. Mon cher bienfaiteur! je n'ignore point votre triſte ſituation; je ſçais que vous vous immolez pour nous; dumoins il ne vous reſtera plus qu'un malheureux à ſoulager, que je vous recommande, ainſi qu'à Dieu même. Sans doute il veut ma mort; me perſécuteroit-il juſques dans mon fils?.. Ah! pardonne, ô mon Dieu, ces plaintes... Je ne t'ai que trop offenſé... Digne Fréminville! je n'ai plus de raiſon, plus d'eſpoir; je meurs ... je meurs ... que mon enfant vive.

Le curé repouſſoit ſes larmes. Il déploye cette onction conſolante, l'éloquence des ames ſenſibles, & la ſeule qui ait de l'empire ſur le cœur: — Mon zèle vous eſt connu; quelque indigent que je puiſſe être, je ſçaurai trouver les moyens d'être utile à votre fils; il eſt devenu le mien. Soyez aſſurée que Dieu ne nous abandonne jamais. J'en conviendrai: il nous ſoumet quelquefois à des épreuves terribles: il faut

croire que sa justice l'exige de sa bonté : mais, n'en doutez point, tôt ou tard sa bienfaisance éclate ; le malheur n'a qu'un terme. Revenez à la vie, ma chère fille, & osez espérer... — Mon respectable ami, mon père, pourquoi nous le dissimuler ? je sens que je touche à ma fin ; ne parlons plus de la terre, parlons du ciel ; entretenez-moi de Dieu & de sa miséricorde. Mes larmes, mes revers, ils sont affreux, ne l'auroient-ils point désarmé ? vous m'avez prodigué vos bienfaits : prodiguez-moi aujourd'hui vos consolations : j'en ai besoin ; je vous l'avouerai : il m'est bien dur d'être séparée de vous, de mon enfant ! c'est dans votre sein même que je le remets ; que du-moins cette misérable créature n'expire pas de faim !

La mourante s'arrête à ce mot, presse son fils dans ses bras, l'arrose de ses pleurs, le couvre de ses baisers. Elle reprend : ce sont les derniers que je lui donnerai... Si jamais, ô le plus généreux des hommes ! vous aviez des nouvelles... — De quoi me voulez-vous parler ?.. — Vous devez m'entendre. Hélas ! j'aurois dû l'oublier ; mais il est le père de ce malheureux orphelin. Si jamais vous apprenez ce qu'est devenu Montalmant... O mon Dieu ! faut-il que cet amour ne sorte de mon cœur qu'avec ma vie ?

Digne Fréminville, je ſuis bien à plaindre! vous voyez la femme la plus coupable, car j'aime encore... Je revois toujours Montalmant... qu'il prenne ſoin de ſon fils: dès cet inſtant, je lui pardonne tous les maux qu'il m'a cauſés... il m'a rendu bien malheureuſe!

Ici mademoiſelle Domerval perd la parole; toutes les horreurs de la mort ſe répandent ſur ſon viſage; l'enfant épouvanté pouſſe un cri, & s'élance ſur ſa mère. Fréminville, en lui donnant des ſecours, récite les prières réſervées à ces affreux inſtans.

Un jeune-homme d'une figure intéreſſante entre avec précipitation, & d'un air troublé: — Je cherche la demeure de mademoiſelle Domerval... On m'a dit... Où eſt-elle?.. où eſt-elle? — Le curé levant la tête, & en verſant des larmes: — Mademoiſelle Domerval ... hélas! vous la voyez... — Comment... — Elle expire. Elle expire, s'écrie l'inconnu! & auſſitôt il ſe précipite ſur le lit: ma chère Roſalie! c'eſt la ſeule expreſſion qui puiſſe lui échapper. O ciel! ciel! reprend Fréminville, vous ſeriez ce Montalmant... c'eſt vous qui la plongez au tombeau! — Montalmant, en effet c'étoit lui-même, n'entendoit point ce que lui diſoit le curé; il

avoit perdu la connaissance, & étoit tombé évanoui à côté de Rosalie; celle-ci pousse un profond soupir, s'ouvre les yeux, jette un cri d'effroi, en surprenant auprès d'elle un étranger; ses regards le fixent, elle a reconnu... elle s'écrie à son tour : Montalmant !

La voix de mademoiselle Domerval a retiré Montalmant de son accablement : — C'est vous ! c'est vous, mon adorable Rosalie ! & dans quel état ?.. prête à m'être enlevée... — Je vous ai vû; je quitte la vie avec moins de regret... Seriez-vous marié ? une autre... Voilà votre enfant. (Montalmant ne l'avoit point apperçu) — Mon enfant ! — Qu'il vous fasse ressouvenir de la mère ! — Mon enfant ! & aussitôt il serre son fils dans son sein, & l'embrasse avec transport : — Ma chère Rosalie ... ma mère n'est plus ... je suis libre ... vous êtes le seul objet que j'aye aimé; j'accours réparer vos malheurs, qui sans doute sont les miens, vous offrir une fortune éclatante, mon cœur dont vous n'êtes jamais sortie, ma main ; oui, vous retrouvez votre amant, votre époux, le père de cette charmante créature, qui va encore resserrer nos nœuds... Revenez au jour, & nous allons aux autels... — Vous m'aimez encore ! je serois votre femme ! cet infortuné... son père lui seroit

rendu ! ce ſont les ſeules paroles que peut prononcer mademoiſelle Domerval ; elle ajoûte ſeulement, en montrant Fréminville : vous voyez le modèle des bienfaiteurs ; c'eſt lui qui juſqu'ici a ſoutenu ma miſérable exiſtence, celle de votre fils ; je lui dois tout.

Le curé ne ceſſoit de lever les mains au ciel, & de lui rendre graces d'un événement ſi inattendu. Monſieur, dit-il à Montalmant, n'oublions point que mademoiſelle eſt expirante, qu'elle a beſoin des plus preſſants ſecours ; auſſitôt Montalmant tirant une bourſe pleine d'or, & la remettant à l'eccléſiaſtique : — Vous ſerez auſſi mon bienfaiteur, monſieur ; daignez nous continuer vos bontés ; que des médecins accourent ; employons tout au monde pour conſerver des jours qui m'intéreſſent mille fois plus que les miens ; ah ! Roſalie, Roſalie ! je n'ai ceſſé de vous adorer. Vous ſçaurez... Ne la troublons point, reprend Fréminville ; occupons-nous en ce moment de ce qui doit nous toucher davantage : tâchons de la rappeller à la vie.

Le digne curé donne tous ſes ſoins ; des médecins viennent ; on employe les reſſources de l'art ; Roſalie avoit fait un effort ſurnaturel ; elle étoit retombée

dans son anéantissement ; Montalmant à ses côtés, tenoit ses mains dans les siennes, & les arrosoit de ses larmes : quel arrêt vient le frapper ? que Rosalie est dans un état désespéré, en un mot qu'elle va expirer. Fréminville veut entraîner Montalmant hors de la chambre. — Non, je recueillerai son dernier soupir ; il passera dans mon ame ; je mourrai, je serai enseveli avec elle ; nous ne nous quitterons plus ; ah ! ma mère, voilà donc votre ouvrage ! & au moment que je volois à ses genoux, que j'allois l'épouser, m'enchaîner pour jamais... Cher enfant ... tu perdrois ta mère ! je perdrois une femme, tout ce que j'ai aimé ... tout ce que j'aime !

Il se promenoit, à grands pas, furieux de douleur, agité du plus violent désespoir ; il retournoit vingt fois au lit, interrogeoit à chaque fois les médecins qui ne lui cachoient point le coup qui le menaçoit. Fréminville s'efforçoit de l'arrêter dans ses bras ; il l'entretenoit de Dieu. C'est dans ces terribles instans qu'on éprouve le vuide affreux de tout ce qui nous environne, & l'impuissance des consolations de la terre. O bienfaisante religion, il n'y a que toi, que toi seule qui puisses nous secourir ! eh ! que sont près de ton appui tous les vains soulagemens de l'esprit & de la raison ?

Montalmant n'attendoit plus que la mort de Rosalie ; il alloit rendre avec elle le dernier soupir ; l'état de Fréminville ne différoit guères du leur. Le jeune-homme entend ces mots échappés à un des médecins : » la nature pourroit produire une crise. « Soudain Montalmant affaissé sous l'accablement le plus profond, s'élance du sein de Fréminville, court au lit de Rosalie : — Elle vivroit ! elle vivroit ! on lui donne en effet quelque espérance. Il est impossible d'exprimer ses transports ; prenez, disoit-il aux médecins, partagez ma fortune, ma vie, & qu'elle me soit rendue !

Le ciel réservoit un miracle à l'amour le plus éprouvé ; Rosalie enfin est hors de danger ; Fréminville & Montalmant ne la quittoient point ; à peine elle est en état de l'entendre, que celui-ci s'empresse de se justifier : — Non, ma chère Rosalie, non, Montalmant n'est point coupable : avez vous pu le croire ? Vous vous rappellez mes promesses, mes. serments : je brûlois de les remplir, & de vous donner le nom de mon épouse. Ma mère, un jour, me fait des questions à votre sujet ; après quelques réponses vagues, je me précipite à ses pieds ; je lui ouvre mon cœur ; je lui déclare que vous m'avez

inſpiré la paſſion la plus vive, & que j'étois impatient de ſceller mon amour par un engagement irrévocable. Ma mère ne me répond point; le lendemain de cet aveu, elle m'ordonne de la ſuivre, & ne me laiſſe aucune liberté. Elle me force de vous écrire une lettre bien contraire à mes ſentimens. Nous arrivons à Rouen; ma mère alors m'accable de reproches, m'oppoſe ſurtout l'inégalité des fortunes. Je ne puis diſſimuler; je m'écrie : qu'eſt-ce que la richeſſe près de l'amour? eh! ma mère, n'y a-t-il pas un plaiſir au deſſus de tous les autres à combler de biens ce que l'on aime? voulez-vous me priver d'une ſatisfaction ſi douce? mademoiſelle Domerval n'a-t-elle point des vertus, des charmes? on ne paye point de ſemblables acquiſitions : voilà les véritables biens, & la véritable félicité; il eſt inutile de feindre : jamais je n'aurai d'autre épouſe que l'adorable Roſalie; je ne puis aimer qu'elle. Perſuadé que ſans recourir à des moyens violents, on ne viendroit point à bout de vaincre un penchant ſi impérieux, on m'enferme dans une eſpèce de priſon, & là, je ſuis abandonné à ma douleur, à mon amour, ſans livres, ſans papier, & dans l'impoſſibilité abſolue de vous donner de mes nouvelles, & de recevoir des

vôtres ; de tems en tems on me faisoit des visites, & on se contentoit de me demander si je pensois toujours de même. Ma réponse étoit : je l'aime plus que jamais, &, je n'en doute point, j'emporterai cet amour dans le tombeau. On peut me donner la mort, mais arracher de mon cœur Rosalie ... dites à ma mère qu'elle n'attende point de moi ce sacrifice.

On entre, un matin, dans ma chambre, & on me menace, si je n'écris pas la seconde lettre que vous devez avoir reçue, d'étendre jusques sur vous le ressentiment dont j'étois la victime. Aussitôt je trace ce nouvel écrit, contre lequel toute mon ame se révoltoit. Cependant l'espérance me consoloit dans mes maux ; je me répétois continuellement : un jour, Rosalie sçaura la vérité : elle sçaura que je n'ai point cessé de l'idolâtrer ; je lui offrirai ma main ; je consacrerai par l'union la plus solemnelle cet amour qui ne peut finir qu'avec ma vie. Jamais, non, jamais ma bouche n'eût pu proférer que je renoncerois à cette ardeur si vive, si pure, si traversée. Il est toujours des plaisirs pour les cœurs qui sçavent aimer : il y avoit des moments où je goûtois de la douceur à souffrir ; je me disois : c'est pour Rosalie. Vous étiez l'unique objer qui remplissoit mon ame ;

votre image m'avoit suivi dans la prison ; je vous adressois mes larmes, mes gémissements ; je vous y voyois sensible... La mort de ma mère m'a rendu le maître de satisfaire à mon penchant, à mon devoir... de combler tous mes vœux... j'ai volé vers toi. Oui, nous serons unis ; ce moment ne peut venir assez tôt ! je ne puis assez tôt t'appeller mon épouse, ma chère épouse, nommer hautement mon fils... Monsieur (se tournant vers Fréminville) sera toujours notre ami, notre père. Ma situation présente me procure la faculté de lui donner quelques faibles marques de ta reconnaissance & de la mienne. Hélas ! que ne lui dois-je point ?

Mademoiselle Domerval ressentoit le comble de la félicité : elle a retrouvé Montalmant, qui bien-loin d'être coupable, étoit un exemple de tendresse & de constance ; elle lui fait à son tour un détail fidéle de tout ce qu'elle a éprouvé depuis le funeste moment de leur séparation ; Montalmant ne cessoit de presser son fils dans ses bras ; ils ont oublié tous leurs revers ; ils n'envisagent plus qu'un présent enchanteur, qu'un avenir rempli de délices ; c'est le cœur qui peut seul se pénétrer de la joie & de l'yvresse de ce couple heureux.

Roſalie reprit avec la ſanté tout l'éclat de ſes charmes ; ſon mariage ne tarda point à ſe célébrer ; il fut accompagné de la pompe qu'on pouvoit attendre d'un amant opulent. Montalmant poſſédoit un bien conſidérable. Fréminville goûta la ſatisfaction d'unir les deux époux. Ils reſtèrent quelque tems dans la ville de ***; réſolus enſuite de tranſporter leur ſéjour à Paris, ils ſe proposèrent d'emmener avec eux le curé qui, attaché à ſes devoirs, ne voulut point quitter ſa paroiſſe. Montalmant le pria d'accepter un revenu que cet homme vraiment vertueux n'eut point l'orgueil déplacé de refuſer. C'eſt ſans doute vous obliger, diſoit-il à Roſalie, que de recevoir ces témoignages de votre amitié ; ils me ſont d'autant plus ſenſibles, qu'ils me metttent à portée de diſpenſer des bienfaits, qui ſeront les vôtres ; vous n'avez fait que choiſir ma main pour les répandre.

Le ciel bénit cette union ; ces époux eſtimables eurent pluſieurs enfants dignes de leurs auteurs. Madame de Montalmant revenoit tous les ans voir Fréminville, & lui apporter des aumônes abondantes pour ſes pauvres : — Mon reſpectable ami, c'eſt la malheureuſe Roſalie que je ſoulage en eux ; ils me rappellent une image que je me retrace, bien

loin de vouloir l'effacer ; ah ! si jamais l'opulence endurcissoit mon cœur ... puis-je appréhender de changer à ce point ? ô mon ami, remettez sous mes yeux le tableau de ma misère : le spectacle de l'infortune ramène à la sensibilité.

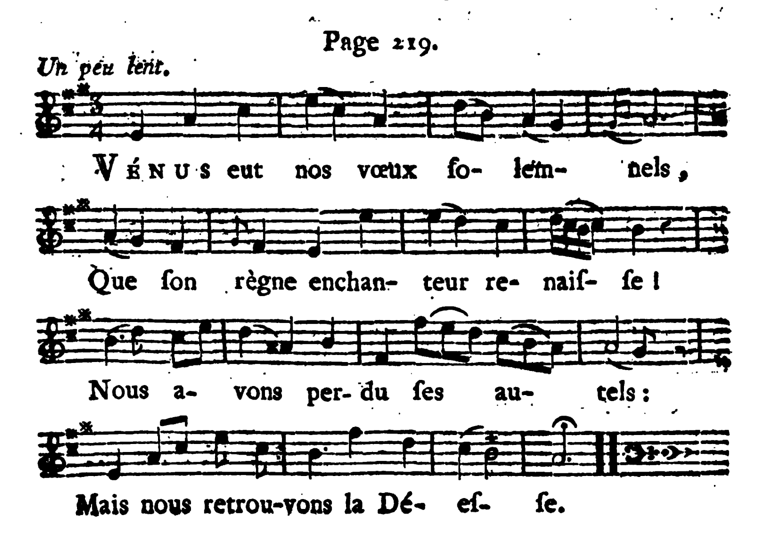
FIN DU TOME TROISIÈME.



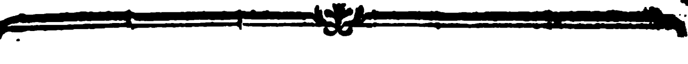
LES ROMANCES SICILIENNES.

PREMIERE ROMANCE.

Page 219.



Par M. Desaugiers.



SECONDE ROMANCE.

Page 234.



Par M. Simon.



TROISIEME ROMANCE.

Page 250.

Amoroso.

Le sort me donne des gran-deurs, Et Ni- na

le bonheur su- prê- me : Amour, que ferois, sans tes

fleurs, Le plus su- per- be di- a- dè- me ?

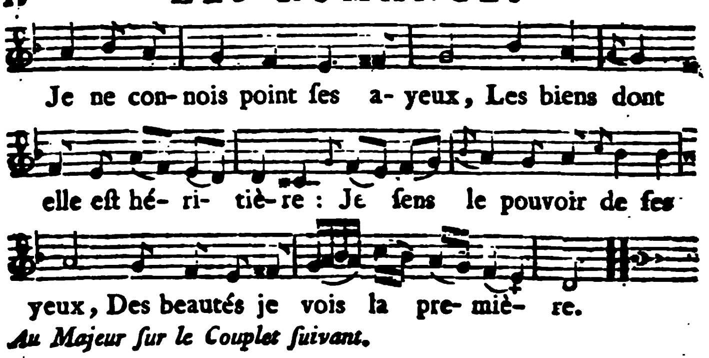
Sur un a- mour pur & con- stant, Mon orgueil,

ma splen-deur se fon- de, De ma Ni- na l'heureux

a- mant Ef-fa-ce tous les Rois du mon- de.

Mineur.





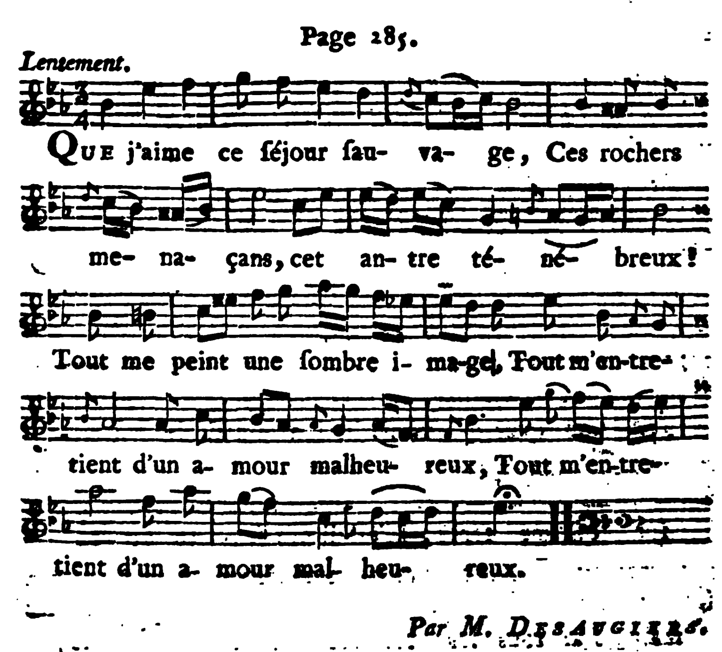
Au Majeur ſur le Couplet ſuivant.

Par M. ROCHEFORT, *de l'Académie Royale de Muſique.*

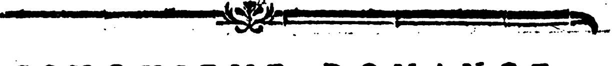


QUATRIEME ROMANCE.

Page 285.

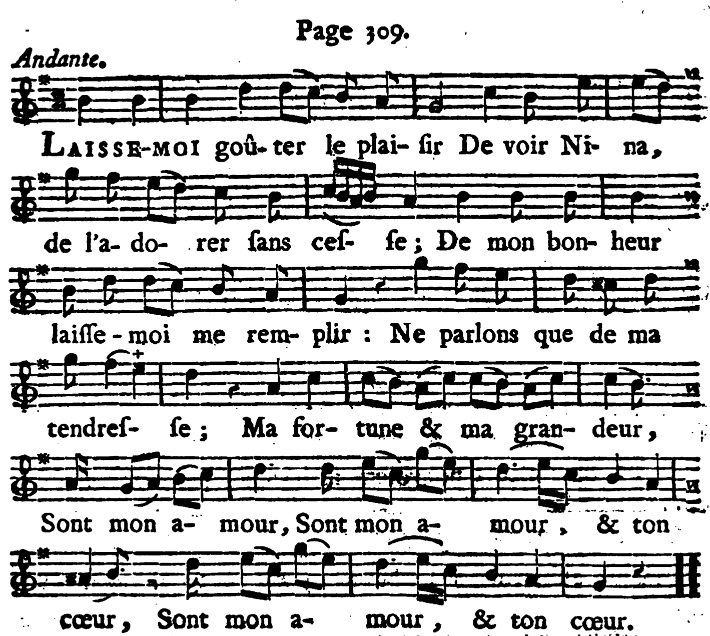


Par M. DESAUGIERS.



CINQUIEME ROMANCE.

Page 309.

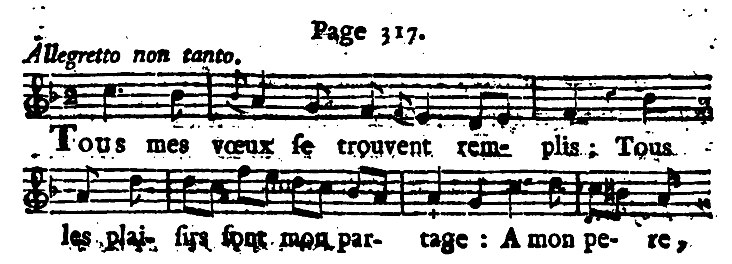


Par M. Simon.



SIXIEME ROMANCE.

Page 317.





Par M. Rochefort.


SEPTIEME ROMANCE.
Andantino.
Page 329.
Amour, dont les traits vainqueurs, Par Ni- na,
bles- se les cœurs Qui vo- les sur ses tra-ces,
Triomphe, vois la grandeur Embel-lir de sa splendeur
Les Ver- tus & les Grâ- ces.
Mineur.
Le sceptre orneroit ta main, Tu se-rois au rang di-
vin, E- pou- se que j'a- do- re : Le sort au gré
de mes vœux, Pour l'ob- jet de si beaux feux,
N'au-roit rien fait en- co- re.
Au Majeur.
Par le même.
HUITIEME ROMANCE.
Page 335.
Loin d'un é- clat trop menson- ger, Loin d'un
rang qui m'est é- tran- ger, A- mant, de



la simple na- tu- re, I- ci je redeviens Ber-ger,
Et je re- prends son a- me pu- re : Par
une flat-teu- se impos-tu- re, I- ci je retrouve
mon cœur, Et, si j'ai per- du mon bon- heur,
Du moins j'en goû- te la pein- tu- re.
Mineur.
Je te re- vois, objet char-mant, La rose est
ton seul orne- ment : Un cœur ten-dre fait ta ri-
ches- se ; Offre tou- jours à ton a- mant, La
Berge- re dans la Prin- ces-se, De Ni- na
parles-moi sans ces- se ; Rends-lui sa houlette & ses
fleurs, Et que des songes si flat- teurs E-ter-
ni- sent notre ten- dres- se.
Al Majore.
Par le même.

FIN.

GERMEUIL,

ANECDOTE.

C. P. Marillier inv. 1776. L. Halbou Sculp.

GERMEUIL.



GERMEUIL,

ANECDOTE.

LA province a été, de tout temps, l'objet du dédain & des froides plaisanteries de ces êtres frivoles & corrompus dont abonde la capitale. On ne disconviendra point que dans les grandes villes, la société n'ait des formes plus élégantes, un langage plus poli & plus cultivé, qu'elle ne

des acquisitions relatives aux agrémentsde la vie, à l'étendue des connaissances, à la jouissance des faux plaisirs : mais à quel prix ? aux dépens de la vérité & de la nature : l'ame a perdu son énergie ; les sensations sont devenues moins vives ; l'amour de la vertu s'est presque éteint ; en associant & en multipliant ses besoins, on a contracté une faiblesse incurable ; l'homme isolé sera toujours l'original de l'homme vivant en société, & la copie n'aura jamais le degré d'intérêt & de vigueur du modèle.

Germeuil avoit apporté à Paris ces traits distinctifs si rares & si précieux, le goût invariable pour l'honnêteté & le vrai, l'exactitude à remplir ses devoirs, la sobriété dans ses desirs, la sage retenue dans ses plaisirs, un esprit droit, un cœur extrêmement sensible, des vertus modestes, des connaissances utiles, tout ce qui forme le citoyen également aimable & estimable ; il étoit possesseur d'une fortune assez considérable, que lui avoit laissée un père devenu riche par les produits d'un commerce aussi honorable que lucratif ; une épouse charmante & vertueuse, ajoûtoit à son bonheur.

Une forte de fatalité, ou plutôt une des illusions qui se joignent presque toujours aux erreurs de l'opulence, avoit fait desirer à Germeuil de visiter cette ville, dont on parle tant en France, & dans les pays étrangers : il y étoit venu avec sa femme, & il n'avoit pas tardé à ressentir les effets du funeste enchantement; il s'étoit donc établi à Paris, bien déterminé, il est vrai, à goûter ses agréments, en homme intelligent, & modéré, qui sait s'amuser & jouir, sans courir les risques de la dissipation & du remords; il revoloit auprès de son épouse, toujours plus tendre & plus attaché à ses devoirs; deux enfants scelloient cette union, qui auroit excité l'envie, s'il étoit possible que dans le séjour de la frivolité & du vice, on eût quelque idée des douceurs d'un mariage assorti & fondé sur le sentiment & la vertu. Ma chère Adélaïde, disoit Germeuil à sa femme, je ne te dissimulerai point que Paris est pour moi un séjour préférable à tous les autres; c'est un théatre où se succèdent des scènes variées à l'infini; dans ce tourbillon immense, on sait s'isoler, quand on le veut, & ne vivre qu'avec les sociétés dont on a fait choix; les spectacles, les promenades, des fêtes continuelles procurent à peu de frais des plaisirs

innocents, qu'il est aisé de renouveller; si l'on est assez heureux pour sentir le charme des arts, où les trouver plus cultivés, plus réunis que dans cette capitale? où rencontrer des esprits plus féconds, & dont les lumières soyent plus étendues & plus sûres? Je dirai même qu'il n'y a point de pays dans le monde, qui fasse plus aimer la raison & l'honnêteté; qu'on apporte un choix judicieux dans ses liaisons, & l'on se mettra à l'abri de ces tristes épreuves, suite nécessaire de ces connaissances pernicieuses auxquelles on se livre sans distinction & sans examen; Paris enfin, me paraît un lieu de délices: mais ses charmes ne seroient rien à mes yeux, sans mon adorable Adélaïde; toutes ces beautés qui semblent demander notre hommage, ne t'enlèvent pas un seul de mes sentiments; ils ne s'éteindront qu'avec ma vie; oui, je serai toujours ton fidèle époux, ton amant le plus tendre. Ah! répondoit sa femme avec tout l'intérêt de la sensibilité, Germeuil, redites-moi bien que vous ne cesserez point de m'aimer. Hélas! Paris partage vos goûts, vos plaisirs! pour moi, je ne vois, je ne chéris que vous seul; vous réunissez tous mes desirs; en province, ici, au bout du monde, dans un désert,

Germeuil feroit l'unique objet qui attacheroit mes regards & mon ame... Non, ce n'eft pas à toi de craindre qu'Adélaïde change, & t'aime avec moins d'ardeur, mais j'oferai te l'avouer : j'ai moins d'affurance fur ta tendreffe ; Germeuil ! Germeuil ! puiffent mes allarmes ne point fe réalifer ! cette ville eft bien dangereufe ! & ton époufe n'a d'autre mérite que de t'aimer. Si jamais tu allois devenir inconftant, fonge à ces innocentes créatures qui nous doivent la vie : que le père me foit un garant de la fidélité du mari ! L'un & l'autre, (reprenoit Germeuil avec vivacité, & en embraffant tour-à-tour fa femme & fes enfants,) n'auront jamais aucun reproche à fe faire. Seroit-il poffible, ma chère amie, que mes fentiments fe démentiffent ? ils font fondés fur la confiance la plus fincère, fur l'eftime la plus décidée, fur l'amour le plus tendre & le plus pur ; & quels plaifirs égalent ceux qu'avouent l'honnêteté & la vertu ? que leur reffouvenir eft doux ! on en jouit encore après les avoir goûtés ! c'eft bien là cette félicité fuprême, que ne donnent ni l'opulence ni la recherche de ces fauffes voluptés acquifes à tant de frais, fuivies de la fatiété & de l'ennui, & quelquefois du remords

dévorant ; sois persuadée que Paris n'égarera jamais ma raison ni mon cœur : c'est une coquette qui m'amuse : mais je me défie de la séduction, & j'ai les yeux continuellement ouverts sur ses défauts.

L'époux d'Adélaïde tenoit parole : fidèle jusqu'alors au plan qu'il s'étoit tracé, il savoit tirer parti des divers agréments de la capitale, sans faire tort à sa fortune, à son honneur, à son amour pour sa famille ; c'étoit un sage aimable, qui s'arrêtoit où le délire vicieux commence ; son unique passion consistoit à remplir ses devoirs ; & le nombre en est assez étendu pour l'honnête homme, dont les premiers vœux tendent à mériter l'estime de soi-même. La plûpart de nos égarements naissent de la vanité : si nous avions de l'orgueil, nous serions moins faibles, & conséquemment plus vertueux. Il n'y a point de coupable qui ne soit avili à ses propres regards ; il n'appartient qu'à celui, qui n'a point de fautes essentielles à se reprocher, de s'applaudir en secret de sa supériorité.

Ce genre d'amour-propre pouvoit entrer dans la classe des satisfactions intérieures qu'il étoit per-

mis à Germeuil de goûter; il se lie avec un homme qui annonçoit ce qu'on desire dans un ami auquel on veut se livrer sans réserve ; Blinval réunissoit à la plus belle figure, un esprit fin & délicat; nourri dans la grande société, il en avoit toutes les graces; tout respiroit en lui cet air de noblesse qu'on ne sauroit exprimer & qui se fait sentir avec tant de force & d'intérêt; les moindres expressions qui lui échappoient, portoient avec elles le charme du sentiment. Cette magie si puissante se répandoit, en quelque sorte, sur tout ce qui l'entouroit : mais que ces heureuses apparences étoient trompeuses & perfides ! Blinval cachoit sous cet extérieur séduisant, une ame infectée de tous les poisons. Son unique objet étoit de *jouir* ; de cette source corrompue, découloient tous ses principes; il avoit dissipé sa fortune par de folles dépenses ; il s'agissoit de réparer ses pertes : les moyens lui paraissoient légitimes, s'ils lui procuroient des ressources ; il ne croyoit qu'au plaisir : aussi mettoit-il au rang des préjugés, les vérités les plus respectables & les mieux établies : mais cette façon de penser si monstrueuse, si criminelle, il ne la déceloit qu'avec beaucoup de précaution, & à l'amitié la plus intime : c'étoit son se-

cret, & Blinval se gardoit de l'indiscrétion; il pensoit sur-tout que le monde étant un théatre, il falloit s'amuser à y jouer tous les rôles, & à y prendre tous les masques; il joignoit à ses talents pernicieux, l'art du flatteur le plus souple & le plus adroit; à peine entroit-il dans un cercle, qu'il étudioit avec opiniâtreté, le faible des individus qui le composoient, & il ne l'avoit pas saisi, qu'il en tiroit avantage. Germeuil lui avoit paru un instrument utile à ses vûes: il possédoit des richesses: mais l'opulence n'étouffoit point en lui l'honnêteté; il osoit avoir des mœurs, une ame dirigée vers le bien; il falloit donc corrompre son cœur, pour l'amener à ce degré d'égarement qui ne permet plus de réfléchir; c'étoit par l'attrait du plaisir, qu'on se proposoit de l'attirer dans le piège. La victoire ne sembloit pas facile à remporter: l'époux d'Adélaïde avoit passé cet âge fougueux, exposé aux orages des passions; il étoit affermi dans une conduite sage, que l'habitude même fortifioit Il est vrai que Germeuil avoit un fonds extrême de sensibilité: ce principe des vertus attaqué par les artifices de la séduction, souvent se dénature & nous entraîne dans le désordre, & les suites fu-

nestes des vices : ce fut sur cette base, que le plus détestable des hommes, assit, pour ainsi dire, l'édifice de sa méchanceté.

Il s'étoit fait une étude sérieuse de plaire à Germeuil, & de se rendre tellement nécessaire à son bonheur, que celui-ci ne pouvoit plus être un instant privé de sa société. Blinval avoit d'abord eu quelques projets sur Adélaïde ; son dessein auroit été de perdre à la fois le mari & la femme. Comme il ne se laissoit jamais aveugler par la vanité, ni par ses goûts, toujours maître de lui-même, il calculoit jusqu'à ses moindres démarches ; il s'étoit apperçu que tous ses fils se romproient, & qu'il ne viendroit point à bout de triompher d'Adélaïde ; il s'étoit donc prudemment retiré, sans que l'épouse de Germeuil eût la certitude que le scélérat méditoit sa perte : une ame nourrie dans la vertu, croit difficilement au crime ; d'ailleurs, notre façon peu circonspecte de vivre avec un sexe aimable, fait rejetter sur l'indécente liberté que nous accorde un ton condamnable de galanterie, la hardiesse de risquer ce qu'on appelle une *déclaration*. Blinval convaincu que ses ruses manqueroient de ce côté, avoit pris une route opposée ;

Il faisoit sans cesse l'éloge de ces femmes qui poussent la sagesse jusqu'à la pruderie ; Adélaïde se reprochoit quelquefois en secret, de s'être abandonnée à des soupçons trop légèrement fondés ; elle sembloit même demander pardon à Blinval de son erreur, en lui prodiguant les témoignages de l'estime & de la confiance ; elle s'applaudissoit que le ciel eût donné à son époux, un ami aussi digne de son attachement ; l'imposteur recevoit modestement les louanges & les égards dûs à l'homme vertueux, tandis qu'il rioit au fond du cœur de la crédulité d'Adélaïde, & qu'il s'apprêtoit à l'en punir.

Germeuil avoit un goût décidé pour ces conversations métaphysiques, l'abus de l'art de raisonner, qui ne servent qu'à embrouiller les idées, au lieu d'y porter l'ordre & la clarté, & dont le résultat n'est presque toujours qu'une incertitude qui nous conduit à l'absolu pyrronisme : Blinval avoit pénétré le travers de Germeuil, & il s'étoit bien promis d'en recueillir quelque fruit ; il avoit soin de le ramener incessamment sur des entretiens de cette espèce. Le hasard engage l'un & l'autre dans une sorte de discussion sur le plaisir ; on veut

approfondir ſa nature, l'analyſer; on va entendre l'adroit corrupteur; c'eſt ici qu'il déploye tous les reſſorts d'un génie de perdition: —— Le plaiſir, mon ami, eſt l'unique mobile, l'ame univerſelle, ſi l'on peut parler ainſi, de tous les êtres; jettons un coup d'œil ſur cette chaîne immenſe de créatures qui nous environnent: qui les agite? qui les attire? qui les raſſemble? ſi ce n'eſt l'attraît du plaiſir. Gardons-nous de confondre la ſenſation & le ſentiment; celui-ci n'eſt ſouvent qu'une impreſſion factice, un menſonge ingénieux de l'eſprit & de l'uſage, & l'autre eſt une émanation directe, la voix même de la nature; il faut que cet appétit de volupté nous ſoit bien propre, puiſqu'il nous domine, & ſouvent nous révolte contre ces tyrans ſi farouches, ſi impérieux, contre cette multitude de préjugés, dont le joug nous écraſe; le ſeul ſacrifice qu'on puiſſe accorder aux loix de la ſociété, eſt ce qu'on appelle la bienſéance, l'art de prendre un maſque reſſemblant à l'eſpèce de phyſionomie générale qu'on eſt convenu d'emprunter; avec cette ſage précaution, vous ſatiſfaites également, & à vos devoirs & à vos plaiſirs... Comment! interrompoit Germeuil, vous penſez

que le ſentiment n'eſt pas une jouiſſance véritable? Pour moi, j'éprouve une émotion bien douce, quand je puis ſoulager un infortuné, lorſque je me dis que je n'ai aucun reproche à me faire, que j'obſerve mes ſerments, que je remplis mes obligations, que je n'ai point manqué de fidélité à mon épouſe, que je ne donnerai aucun mauvais éxemple à ma famille, & que j'aſſurerai ſa conſervation & ſa félicité... —— Tout cela, mon ami, interrogez-vous bien, c'eſt de l'orgueil, de l'orgueil tout pur. Les ſens ne ſont pour rien dans ces prétendues ſatisfactions, & je vous l'ai dit, les ſens ſont les premiers interprêtes, les miniſtres fidèles de la nature: par éxemple, il n'y a point de comparaiſon entre le charme qui ſuit le bonheur de plaire à une jolie femme, & toutes ces ſatisfactions romaneſques dont vous vous applaudiſſez? Germeuil, on ne m'en impoſe point, Adélaïde, quelqu'aimable qu'elle ſoit, ne peut plus vous offrir le piquant des attraits, celui de la nouveauté; ſoyez de bonne foi: votre femme vous inſpire-t-elle aujourd'hui cette yvreſſe, cette impatience, cette ardeur, le partage des premiers jours? —— Il eſt vrai, parce que je ne veux tromper ni vous, ni

quand vous ne feriez point fidèle comme un roman, croyez-vous que votre plan de bonheur y perdroit? l'homme, mon ami, est né pour la variété : toujours le même mets, le même spectacle, la même impression, cela fatigue à la longue, & de l'uniformité à l'ennui & au dégoût, vous devez le savoir, il n'y a qu'un pas. Qui vous dit que les charmes d'Adélaïde n'augmenteroient point à vos yeux, si vous descendiez un peu de cette morgue de sagesse si austère? Germeuil, vous auriez été un mauvais Musulman : soyez assuré qu'un ferrail a bien ses avantages : malheureux jardinier! tu n'adoptes qu'une plante! il me faut à moi, c'est-à-dire à tout homme qui réfléchit, un parterre rempli de diverses fleurs. Eh! le papillon n'est pas un modèle à rejetter; voilà le maître du vrai philosophe! quelle manie de vouloir donner un démenti à la nature? est-ce elle qui a imaginé l'ennuyeux hymen?

Ces conversations pernicieuses où les plus affreux principes se cachoient sous la plaisanterie, n'étoient que trop répétées. Il n'y avoit pas de moment où Blinval ne s'attachât à faire couler ses poisons dans une ame que la franchise & la confiance exposoient davantage à la malignité du venin, & il savoit

employer tant d'artifices! c'étoit un Prothée qui se multiplioit sous toutes les formes. Nous avons observé que Germeuil jouissoit d'un bien honnête, que son corrupteur avoit dissipé sa fortune, qu'il lui falloit une victime, qu'il la cherchoit, & ce n'est que par les passions qu'on se rend maître des hommes. Germeuil vertueux ne pouvoit être que de peu d'utilité au scélérat, qui vouloit l'immoler à ses intérêts; il étoit donc nécessaire de le dénaturer, de le pervertir: l'adroit Blinval va tendre ses filets : sa proye ne lui échappera point; il en a donné sa parole à une complice digne de lui être associée, & dont nous ne saurions nous dispenser d'esquisser le tableau.

Madame de Cérignan étoit une très-jeune veuve, qui avoit reçu de la nature tous les genres de séduction, d'autant plus assurée de réussir, que la candeur même paraissoit se déployer sur son front; deux grands yeux noirs instruits dans les jeux divers de la coquetterie, étoient les premiers enchantements qu'elle faisoit valoir : elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante, une bouche où le charme de la volupté respiroit, des cheveux, dont le blond cendré s'unissoit à l'éclat de son

teint, un son de voix qui portoit le dernier trait de la magie, jusqu'au fond du cœur, tous ces agréments qui ne peuvent se représenter, & qui se font sentir avec tant de force; elle prêtoit l'intérêt de l'amour aux expressions les plus indifférentes, affectant une sensibilité *exquise*, se plaignant toujours d'un *excellent* cœur qui étoit la source de ses malheurs & de ses peines; elle s'étoit liée à monsieur de Cérignan par inclination, & lui avoit immolé un des plus riches partis du royaume, & des mieux placés à la cour; l'objet d'une préférence si éclatante, peu digne de ce sacrifice, avoit mal vécu avec sa femme: cependant elle pleuroit encore sa perte; sur-tout elle ne vouloit plus aimer: c'étoit un parti pris irrévocablement; elle convenoit pourtant que l'amour pouvoit seul contribuer au bonheur d'une ame aussi tendre qu'étoit la sienne: mais où trouver un cœur qui eût sa délicatesse, son désintéressement, son ardeur épurée? il n'y en avoit absolument aucun, aucun sur la terre, qui méritât de l'attacher; la nature lui devoit l'existence d'une créature faite exprès, comme par exemple, de quelque Sylphe, qu'elle aimeroit pour le seul plaisir d'aimer; à ce prix, elle r'ouvriroit encore son

tes d'endroits préparent l'ame à recevoir des impressions touchantes & profondes ; la beauté n'est jamais plus redoutable, que lorsqu'elle se montre dans ces lieux qu'embellit la simple nature ; le désordre des forêts, la rêverie qu'inspirent les ombrages, sont autant de pièges pour la sensibilité. La fable, qui souvent est l'histoire du cœur humain, transporte à la campagne, les conquêtes les plus intéressantes de l'Amour : Bacchus eût été moins frappé des attraits d'Ariadne, s'il ne l'avoit pas rencontrée dans un séjour isolé & sauvage, & ce fut dans le silence de la nuit & de la retraite, que Diane s'attendrit pour Endymion.

Germeuil & Blinval étoient revenus à ces entretiens, que le dernier faisoit naître avec tant d'adresse ; on parloit du sentiment, de tous les charmes d'un sexe qui a tant d'avantages sur le nôtre, & dont la victoire est presque décidée. Germeuil appercoit une jeune beauté... telle les poëtes nous peignent la déesse des Graces & des Amours ; jamais en effet une femme n'avoit réuni plus d'attraits. Madame de Cérignan, car on doit bien s'attendre que c'étoit elle, & ne point mettre sur le compte du ha-

sard, une entrevûe qui n'étoit que trop concertée, madame de Cérignan avoit su relever ses appas par la parure la plus galante : elle étoit presque couchée sur un gazon émaillé de fleurs: on eût dit Flore au milieu de son empire ; une jambe déliée se laissoit appercevoir; ses beaux cheveux échappés négligemment sur un cou d'une blancheur de neige, lui donnoient l'air de la nature même, qui, séduisante sans prétention, reçoit de nouveaux agréments du désordre de ses atours. La jeune veuve tenoit entre ses mains un livre, sur lequel s'écouloient quelques larmes ; elle sembloit ne pas faire attention aux personnes qui s'approchoient. Au premier mot que prononce Blinval, elle lève la tête, & le spectacle de sa beauté, se montre alors dans tout son éclat. Quel coup pour Germeuil ! un trait de feu plus rapide qu'un éclair, est entré dans son ame, & y a porté un trouble dont il a de la peine à revenir. Il faut madame, dit Blinval, que cette lecture soit bien intéressante ! mériteroit-elle des larmes si précieuses ? Sans doute, répond madame de Cérignan, avec un son de voix qui augmente l'enchantement, il n'est pas possible que la malheureuse princesse de Clèves, ne fasse couler des pleurs;

elle eſt ſi ſenſible, ſi tendre ! ſon amour combat ſi fortement avec ſa vertu ! c'eſt une cruelle ſituation que d'être forcé de s'élever inceſſamment contre ſon propre cœur !

On pourſuit la converſation ; madame de Cérignan y fait briller cet eſprit léger & délicat, qui ajoûtoit au charme que produiſoit ſa beauté : elle n'avoit pas tardé à quitter ſon ſiège de gazon, & en ſe relevant, elle avoit développé la fléxibilité d'une taille à la fois noble & élégante. Germeuil apprend qu'elle occupoit une maiſon de campagne dans le voiſinage de la forêt ; Blinval, en le préſentant à madame de Cérignan, s'étoit étendu ſur la rare amitié qui les uniſſoit ; elle les invite à la ſuivre dans le ſéjour qu'elle appelloit *ſa chaumière philoſophique* : le temple étoit digne de la divinité ; le goût, la volupté perfide s'y cachoient ſous l'apparence de la ſimplicité la plus ingénue. Madame de Cérignan fit les honneurs de ſa maiſon, avec cet air & ce ton aiſé qui annoncent la connaiſſance du grand monde, & qui répandent l'agrément & l'intérêt ſur les plus faibles détails : elle demandoit continuellement pardon, de recevoir ſi mal les perſonnes qui l'honoroient de leur

Le faux ami entre dans des éclairciſſements qui le conduiſoient à ſon but : il y avoit quelques années qu'il connaiſſoit madame de Cérignan, dont il reſpectoit la ſageſſe ; il la voyoit peu ; elle vivoit dans une eſpèce de retraite ; & puis des éloges ſans nombre ſur ſa beauté, ſur ſon eſprit, ſur ſa vertu ! c'étoit une femme unique ; il falloit quand elle ſeroit de retour à Paris, ſe hâter de la lier avec madame de Germeuil ; cette ſociété digne d'elle, lui procureroit une foule d'agréments.

L'époux ſaiſit avidemment la propoſition ; il n'eſt pas arrivé, qu'il ne ceſſe de parler à ſa femme de ſa nouvelle connaiſſance. Il eſt rare qu'une ame pure ſoit ouverte aux impreſſions de la jalouſie : Adélaïde aimoit tant ſon mari & ſes enfants ! tout, hors ces objets, lui étoit ſi étranger dans le monde ! comment auroit-elle craint de ne pas inſpirer à Germeuil des ſentiments ſemblables ? elle n'imaginoit point qu'il fût une autre félicité que celle qui ſuit un mariage bien aſſorti ; une femme vertueuſe ſe fait des plaiſirs de ſes devoirs les plus difficiles ; les voluptés du cœur ſont, ſans contredit, les premières, & quelle douce yvreſſe produit un amour dont il eſt permis à l'orgueil de s'applaudir, que nourriſſent la con-

fiance, l'estime, la vérité, qui s'accroît avec le temps, & semble se renouveller pour être toujours plus pur, plus délicat, plus durable! C'étoit ainsi qu'Adélaïde envisageoit le nœud qui la lioit à Germeuil, & chaque jour resserroit cette chaîne fortunée. Il est vrai que son mari partageoit les douceurs de cette union si touchante : cependant, il commençoit à rester moins de temps avec sa famille; en retournant dans son sein, il faisoit paraître moins de sensibilité; toutes ces nuances légères & imperceptibles pour Germeuil lui-même, n'échappoient point aux regards curieux & intéressés de Blinval; madame de Cérignan voyoit souvent Adélaïde. Celle-ci, qui voloit au-devant des desirs de son époux, s'empressoit d'accueillir sa nouvelle société, quoique son penchant ne lui dît rien en sa faveur. Les femmes ont un talent singulier pour se deviner; madame de Cérignan s'armoit en-vain de toutes les ressources de son imposture : Adélaïde se sentoit repoussée à son approche; une espèce d'instinct fermoit son cœur aux avances flatteuses que lui faisoit l'artificieuse coquette. Il seroit assez inutile de prévenir le lecteur que cette femme, & Blinval étoient unis depuis long-

temps par les mêmes goûts & les mêmes vices. Un grand homme nous a dit que les méchants ne sauroient être amis; lorsque la nécessité les rassemble, que leurs intérêts, loin de se nuire, se servent mutuellement, ils se lient par un nœud qui a peut-être toute la force de celui de l'amitié.

Blinval concertoit avec la perfide Cérignan, la perte du malheureux Germeuil; ils calculoient les moments où il tomberoit dans le précipice, & il y couroit; Adélaïde elle-même s'en est enfin apperçue; il falloit que le mal fît des progrès rapides. Je ne sais, lui dit-elle, un jour, si je m'abuse.. mon ami, je commence par vous demander pardon de l'étrange aveu que je vais vous faire: mais je blesserois la confiance, si je me retenois plus long-temps, & il n'est pas possible que la confiance soit séparée du véritable amour. Je désirerois bien de me tromper: encore une fois, pardonnez, Germeuil, à ce qui va m'échapper: cela me paraît le comble de l'égarement: j'appréhende de vous devenir moins chère; vous ne me parlez plus avec ce même attendrissement qu'un mot, un seul regard de vous, me fait éprouver; quand vos enfants volent dans vos bras, vous ne les serrez point

avec les tranſports que je vous ai vûs ; quelquefois, & je l'ai obſervé avec peine, leurs careſſes vous importunent... cher ami ! un ſentiment de moins pour nous, eſt le commencement de notre malheur ; votre famille... nous vous adorons, Germeuil ; accuſez l'excès de ma ſenſibilité ; je le répète : j'avoue que je ſuis injuſte, coupable... des pleurs ſont prêt à vous échapper ! ah ! cher époux, je me jette à tes pieds ; j'y rougis de mon erreur, de mes ſoupçons odieux : mais, *hélas* ! ton amour eſt tout pour nous, & nous ne nous accoutumerions point à cette perte.

Madame de Germeuil étoit tombée aux genoux de ſon mari, qui s'empreſſe de la relever, & lui dit en l'embraſſant, & en répandant quelques larmes : non, Adélaïde, non, tu n'auras rien à craindre de Germeuil ; ton époux ſera toujours ton amant ; (il court à ſes enfants, & en les preſſant contre ſon ſein) ces innocentes créatures me rappelleront ſans ceſſe ce que je leur dois, ce que je dois à leur mère, à ma meilleure amie ; va... j'épierai mon cœur, & ſi j'y ſurprenois le moindre ſentiment... il n'eſt pas poſſible... ils ſeront tous pour mon Adélaïde & ma chère famille. . . . .

Germeuil prononce ces derniers mots avec un trouble qui ne déceloit que trop l'agitation de son ame ; il ne tarde pas à se retirer dans son cabinet, impatient de saisir l'occasion de se trouver seul : le hasard la lui a procurée : il ferme sa porte avec précaution, & vient s'asseoir auprès d'une table. Là, pour la première fois, il cherche à descendre dans son cœur ; il s'interroge avec cette franchise, l'arme la plus sûre pour combattre une passion naissante ; il frémit de voir jusqu'à quel point il s'est engagé : il est sur les bords de l'abyme, & il en contemple toute la profondeur : —— J'ai donc des reproches à me faire ! quoi ! mon amour pour ma femme, pour mes enfants s'affaibliroit ! une autre prendroit de l'empire sur mon cœur ! madame de Cérignan... je l'aimerois ! je l'aimerois !.. eh ! ne puis-je goûter du plaisir à la voir, à l'entendre, m'amuser des graces de son esprit, rendre justice à ses agréments, lui accorder de l'estime, la rechercher, me livrer, en un mot, aux douceurs de sa société, sans manquer à mon devoir ? ah ! Germeuil, Germeuil ! peux-tu bien te le dissimuler ? tu n'es plus le même, non, tu n'es plus le même ! tremble, redoute ce penchant qui

t'entraîne vers cette femme... Je ne jouis plus du calme de la vertu ! eſt-il bien vrai ? C'eſt un indice aſſuré que je commence à devenir coupable ; n'en doutons point. (Il ſe lève avec impétuoſité) mon parti eſt pris. Ne nous familiariſons point avec le danger, je le fuirai. Il ne faut plus careſſer cette molleſſe qui me perdroit; armons-nous de courage; élevons-nous contre nous-même; tranchons avec une infléxibilité que rien ne puiſſe ébranler, ces liens ſur leſquels je m'aveugle : ô ciel! bientôt ils m'enchaîneroient ! Défendons-nous tout ce qui pourroit m'éntretenir de madame de Cérignan, me la rappeller; c'eſt un ſacrifice, aſſurément : mais il eſt néceſſaire à mon repos, à ma vertu, oui, à ma vertu; un honnête homme, n'eſt pas plus diſpenſé qu'une femme, des ſerments de conſtance & de fidélité ; la religion, l'honneur l'y engagent avec la même force, & quand tous ces motifs ne m'arrêteroient point, n'ai-je pas juré un amour éternel à Adélaïde? n'en eſt-elle plus digne ? n'a-t-elle plus ces charmes, ces ſentiments qui m'ont captivé pour la vie ? n'eſt-elle pas la mère de ces enfants, qui me ſont ſi chers ? que diroient-ils, un jour, s'ils apprenoient que j'ai cauſé du chagrin à la plus eſti-

mable, à la plus adorable femme? quel éxemple seroit devant leurs yeux? serois-je père? serois-je époux? il est inutile d'hésiter: je vais voir Blinval, oui, je vais le voir, lui ouvrir mon cœur: il est mon ami.

Blinval entre sur ces entrefaites; il trouve Germeuil troublé, accablé de son embarras: —— Qu'avez-vous? votre état m'allarme! —— Il m'inquiète moi-même. Je puis épancher en liberté mon ame dans la vôtre; nous sommes seuls; personne ne nous entend; eh bien! ce désordre où vous me voyez a une cause... qui vous étonnera; je me suis éxaminé Blinval: il y a trop long-temps que je me fais illusion... madame de Cérignan...— Achevez: madame de Cérignan... — Mon ami, elle est trop aimable, elle est trop aimable; je ne connais d'autre moyen pour m'arracher aux peines, disons plus, à l'égarement condamnable qui m'attend, je ne connais d'autre moyen que de fuir. — Que dites vous? — Oui, de rompre toute liaison avec votre amie, d'éviter jusqu'aux traces du moindre souvenir; il m'en coûtera sans doute: mais l'honnêteté, le bonheur de mon épouse, de ma famille, le mien l'éxigent; chargez-vous donc, Blinval, d'imaginer quelque

cœur de Germeuil s'ouvroit à une paſſion décidée, que grace à ſes ſoins & à ſa perfidie, il lui ſeroit bientôt impoſſible de ſurmonter ce penchant qui l'emporteroit. Sa malheureuſe victime, en-effet, ſe ſoumit à toutes ſes volontés, & adopta ſes arrangements : il fut arrêté qu'on ameneroit madame de Cérignan à multiplier moins ſes viſites. Elle ne manqua point d'être informée par ſon complice, de ſon triomphe & de ſes progrès ; elle a conçu auſſi-tôt le deſſein de précipiter le moment qui entraîneroit la ruine de Germeuil ; c'eſt ici que tous les reſſorts de l'art de ſéduire, ou plutôt les ſecrets de la magie la plus malfaiſante vont ſe développer.

La veuve, depuis quelque temps, affectoit un état de langueur dont ſa beauté empruntoit plus de pouvoir ; il ſe mêloit à ſes charmes, une teinte de mélancolie, qui lui prêtoit un nouveau degré d'intérêt ; la pitié qu'éxcite une jolie femme, eſt peut-être le trait le plus perçant de l'amour. Germeuil croyoit ſatisfaire à l'humanité, à la compaſſion, aux bons procédés, en témoignant, chaque jour, plus de complaiſance & d'attachement. Il ſe fait, un ſoir, annoncer : il ſurprend madame de Cérignan tenant une

lettre à la main : tout-à-coup elle la déchire en morceaux ; cette action ne fut pas indifférente à Germeuil ; ensuite elle ordonne à ses domestiques de se retirer. —— Ce mouvement de vivacité, monsieur, vous aura surpris ?... Quel aveu vais-je vous faire ? est-ce que mon trouble ne s'exprime point assez ?.. je vous écrivois : —— A moi, madame ! —— A vous-même. . Il y avoit de la légèreté & même un défaut de bienséance dans cette démarche ; on est toujours à temps de se corriger : aussi vous avez vû avec quelle promptitude je me suis fait justice. Je ne sais comment la tête m'avoit tourné à ce point ; monsieur de Germeuil... je mérite que vous me plaigniez.

Elle n'a pas achevé cette dernière parole, qu'il lui échappe des larmes qu'elle sembloit vouloir retenir. — O Dieu ! madame ! vous pleurez ! — Hélas ! monsieur ! c'est bien peu que ces marques de douleur ! je n'envisage point le terme de ma misérable destinée ! faut-il que je vous aie connu ? ah ! Blinval ! Blinval ! elle se tait à ces mots, puis reprenant la conversation : monsieur de Germeuil, absolument, absolument nous devons l'un & l'autre renoncer à nous voir. Vous êtes marié : moi, je.

prétends ne pas démentir mon système de tranquillité : la vertu ne se garantit des attaques qu'en s'y dérobant.

Germeuil demeure immobile ; il éprouve dans tous ses sens, un bouleversement inconcevable ; il ne sait à quel sentiment s'arrêter ; il regardoit madame de Cérignan qui jouissoit de son embarras. Il ne savoit s'il se retireroit, ou s'il presseroit une explication, qui se faisoit déjà assez entendre. Oui, monsieur, reprend l'adroite enchanteresse, une femme vertueuse ne doit pas se cacher sa faiblesse & le danger ; c'est en se jugeant avec sincérité, qu'elle échappe au péril, & j'ai une si haute idée de votre probité, que je ne rougis point de vous montrer ma situation ; vous en voyez le fruit : je m'éteins insensiblement ; .. la mort mettra fin à un état aussi affreux, il faut l'espérer : c'est donc votre appui que je réclame ; aidez-moi à triompher d'un malheureux penchant : c'est vous en dire assez ; votre femme m'est chère ; je connais vos devoirs, & les miens ; tous deux nous devons nous éviter ; vous comprenez ce que je pouvois vous écrire à ce sujet.

Blinval qui ne se faisoit point annoncer chez

la veuve, entre, comme s'il n'eût pas été attendu ; il feint d'être frappé du ſpectacle auquel aſſurément il devoit être préparé ; madame de Cérignan étoit dans le déſordre de la douleur ; Germeuil paraiſſoit en proye à une multitude d'aſſauts divers ; Blinval exprime ſon étonnement ; celle-ci garde un profond ſilence ; tout-à-coup elle s'écrie : vous arrivez à propos ; vous êtes notre ami commun ; prononcez ſur ce que nous devons faire : vous ſavez que je me ſuis propoſé d'être la maîtreſſe de mon cœur ; j'ai, en quelque ſorte, fait vœu d'indifférence ; j'ai ſaiſi dans mon ame des ſentiments qui contrarioient mon ſyſtême ; je me ſuis ſurpriſe m'aveuglant ſur une eſpèce d'inclination qui me meneroit plus loin que l'amitié, &... monſieur en eſt l'objet. Germeuil parle à ſon tour ; il avoue que madame de Cérignan lui a inſpiré un penchant qui, tous les jours, augmente ; je ſens, ajoute-t-il, que nous devrions écouter la raiſon, rompre un commerce... qu'ai-je dit, madame ? ce ſeroit à moi à vous donner l'éxemple : mais il m'eſt impoſſible, il m'eſt impoſſible... que j'expire cent fois plutôt à vos yeux ! jamais je ne pourrois me réſoudre à me priver de votre ſociété

M'interdire votre présence, vos entretiens si remplis d'agrément, d'intérêt ! vivre séparée de madame de Cérignan ! soyons amis.... puisqu'il nous est défendu d'être amants ! — A merveille, interrompt le scélérat Blinval ! la condition ne sauroit se refuser ; cœurs sensibles, ne vous quittez point ; vous êtes faits l'un pour l'autre ; rejettez-vous sur l'amitié : elle a bien ses douceurs comme l'amour ; je vous réponds de votre docilité à observer les limites ; c'est moi qui veillerai pour vous sur la nature de vos sentiments ; si je vous trouve le moindre soupçon d'une passion, qu'il est de votre devoir de combattre & d'étouffer dans sa naissance, sur-le-champ je vous sépare, & pour toujours ; mais encore une fois, je serai votre caution. Il faut que mon ami reste fidèle à sa femme, qui est charmante, & vous, madame, vous êtes une philosophe qui saurez embellir l'amitié, sans avoir rien à vous reprocher ; Germeuil n'est point libre : mais ce n'est pas un crime de vous accorder un pur hommage ; son épouse ne peut empêcher que vous ne réunissiez tous les attraits ; il y auroit aussi de l'injustice à ne pas sentir tout ce que vous valez. Vous vous verrez donc comme à l'ordinaire ; vous demeu-

rerez amis, & perſonne n'aura lieu de ſe plaindre d'une ſociété ſi déſintéreſſée.

On doit croire que le faible Germeuil reçut ſans réſiſtance les loix qui lui furent impoſées : il ſembloit être d'intelligence avec ſes corrupteurs, pour les aider à le tromper. Il ne voulut plus repouſſer le bandeau dont ſes yeux ſe couvroient; il marchoit à grands pas à ſa perte; l'amour ſe découvroit dans toute ſa violence: il quittoit le maſque de l'amitié. C'en étoit fait! le tendre époux, le bon père, tous les jours, perdoient de ces ſentiments que ſuivent l'innocence, l'eſtime de ſoi-même, le calme de l'ame, biens précieux, qui, une fois ravis, ne peuvent nous être rendus; l'humeur de Germeuil s'aigriſſoit: il n'avoit plus cette douceur de caractère, qui répand tant de charmes ſur un engagement qu'avouent la religion & la vertu; il devenoit rêveur, ſombre, chagrin; il ne recherchoit plus les touchantes careſſes de ſa femme & de ſes enfants; ces derniers ne l'intéreſſoient plus par leurs amuſements folâtres, enfin, à chaque inſtant, Germeuil ſe montroit plus méconnaiſſable.

L'honnête Adélaïde ne s'appercevoit que trop

de ce changement : mais elle craignoit d'affliger son mari, en laissant échapper la plus faible plainte : elle opposoit à ces nuages une sérénité inaltérable, & c'étoit par des témoignages toujours plus vifs d'une pure tendresse, qu'elle combattoit les procédés peu délicats, & les duretés mêmes de son époux. Vous voudriez, disoit-elle à une de ses amies qui taxoit sa conduite de faiblesse, vous voudriez, s'il s'étoit égaré, que je rappellasse mon mari par des reproches & des éclats ? Germeuil est vertueux ; tôt ou tard, il reviendroit à ses devoirs, à sa famille : nous l'aimons tant ! Je suppose qu'il ait cédé à quelques erreurs : je ne saurois le croire ; & puis, ma chère amie, il est difficile de se résoudre à déplaire à ce qu'on aime. Germeuil changeroit, qu'il me seroit toujours cher ; contente de pleurer en secret, je ne lui montrerois que mon amour. Soyez-en persuadée : la plûpart des femmes ramèneroient leurs maris, si elles ne se lassoient pas de leur opposer la douceur ; c'est l'arme la plus sûre qu'ait notre sèxe pour se défendre contre la tyrannie des hommes. Mes enfants auront mes attentions, ma tendresse pour leur père ; nous en triompherons ; il reviendra, il restera dans notre sein... mais je le ré-

dis : Germeuil ne sauroit être coupable ; c'est moi qui serois criminelle, si je m'abandonnois à des soupçons injurieux. Hélas! où trouveroit-il un cœur plus tendre, plus reconnaissant que le mien ? & les baisers de ses enfants, pourroit-il n'en plus sentir le charme ? nous essuyons les désagréments d'un procès : voilà peut-être ce qui altère l'humeur de Germeuil ; notre amour invincible dissipera toutes ces craintes.

L'époux d'Adélaïde rentre le front plus ténébreux encore qu'à l'ordinaire ; il détourne ses regards avec une espèce de frémissement, les tient ensuite baissés vers la terre ; sa femme veut approcher : il semble la redouter & la fuir ; tout décèle en lui une conscience agitée ; son épouse lui témoigne ses allarmes sur cette révolution dont elle n'ose lui demander le sujet : il garde un morne silence, ou s'il le rompt, c'est pour s'abandonner à des expressions brusques & pleines d'aigreur. Adélaïde ne sauroit contenir plus long-temps le soulèvement d'une ame sensible : elle fond en larmes, & vient se jetter dans les bras de Germeuil qui la repousse, & paraît reculer, comme pour se dérober à ses caresses : —— Cher époux ! est-ce ainsi

que vous payez tant d'amour, s'écrie-t-elle, en redoublant ses pleurs? eh! quel crime ai-je commis? de grace! apprenez-moi... — Retirez-vous, madame, retirez-vous; ah! ce n'est pas... c'est moi qui mérite des reproches; (Germeuil prononce ces derniers mots à voix basse) laissez-moi! je voudrois... être enseveli au centre de la terre: —— Quoi, Germeuil! vous éprouvez des peines, & vous me refusez la douceur de les partager! quel fardeau pèse sur votre cœur? soulagez-vous, épanchez vos chagrins dans le sein de votre plus fidelle amie; Germeuil, Germeuil! personne ne vous aime comme je vous aime: je vous le jure avec cette sincérité, que vous m'avez toujours connue, elle ne s'est jamais démentie; oui, je vous adore... — Grand Dieu! Adélaïde... qu'entens-je? ne me parlez point de tendresse; dites que j'ai votre indifférence, votre haine. —— Ma haine, Germeuil! & quand je voudrois vous haïr, seroit-il en mon pouvoir seulement de feindre un sentiment si affreux? mon ami, vous me réduiriez à la plus horrible indigence, vous m'arracheriez la vie, que je baiserois la main... —— Arrêtez, cessez trop généreuse épouse! —— Que dis-je, Germeuil, vous me seriez in-

reuse? adorable épouse, tu ne me réponds point; tu promettois de me pardonner... pourquoi cette pâleur sur ton visage? tes yeux se ferment!

Adélaïde en-effet tomboit en défaillance: elle faisoit signe à son mari de n'appeller aucun domestique; il la tient évanouie dans ses bras; il la nomme cent fois sa chère épouse; il lui répète le serment de s'arracher à cet amour criminel, de ne plus voir l'objet d'un changement qui le couvre de honte; il prend le ciel à témoin de son repentir; il arrose de ses larmes les mains d'Adélaïde, qu'il pressoit contre sa bouche.

Adélaïde revient à la vie; à peine elle peut s'exprimer: —— Quelle est ma faiblesse!.. je n'ai point été maîtresse de surmonter cette révolution. Mais je me vaincrai, je me vaincrai... Germeuil, je ne suis point accoutumée à partager votre cœur! —— Il est à vous pour la vie, ma chère Adélaïde; daignez oublier ce moment d'erreur; je l'expierai par une tendresse si vive, si constante! — Oui, Germeuil, je vous pardonnerai... je vous pardonne, laissez quelques instants à mes larmes, elles s'arrêteront; je ne verrai que mon amour. (elle court à ses enfants, qu'elle apporte dans les bras de son mari,) Germeuil,

fidèle ; vous ne m'aimeriez plus... quelle image je me présente ! allez, je vous pardonnerois... vous me seriez encore cher. Germeuil au milieu des sanglots, & se précipitant, à son tour, dans le sein de sa femme : — Ah! ma chère Adélaïde! *est-il* bien vrai ?.. je t'aime, je t'aimerai toujours : mais... je t'ai offensée ; je ne saurois supporter ta présence ; je m'abhorre... si tu savois... Adélaïde, je suis le plus coupable des hommes.

Germeuil se livre à l'excès du *désespoir* ; *dans* l'abondance des larmes, il apprend enfin à sa femme, qu'il vient de céder à une violente passion qu'il avoit combattue jusqu'à ce moment. Je m'étois flatté, dit-il, d'imposer des loix à un penchant qui m'a trahi ; j'avois cru n'écouter que l'amitié, & l'amour le plus effréné m'a rendu infidèle ; j'ai manqué à ma chère Adélaïde, à mes principes d'honneur, d'une tendresse constante & invariable, à ma famille, à moi-même. Je *sens*, je vois tout l'excès de mon égarement... j'en suis bien puni ; j'ai perdu le repos, ma propre estime ; Adélaïde, l'honnête, le vertueux, l'heureux Germeuil ne se retrouvera plus ! ah ! perfide ami, pourquoi m'as tu fait connaître cette femme si dangé-

reuſe? adorable épouſe, tu ne me réponds point; tu promettois de me pardonner... pourquoi cette pâleur ſur ton viſage? tes yeux ſe ferment!

Adélaïde en-effet tomboit en défaillance: elle faiſoit ſigne à ſon mari de n'appeller aucun domeſtique; il la tient évanouie dans ſes bras; il la nomme cent fois ſa chère épouſe; il lui répète le ſerment de s'arracher à cet amour criminel, de ne plus voir l'objet d'un changement qui le couvre de honte; il prend le ciel à témoin de ſon repentir; il arroſe de ſes larmes les mains d'Adélaïde, qu'il preſſoit contre ſa bouche.

Adélaïde revient à la vie; à peine elle peut s'exprimer: —— Quelle eſt ma faibleſſe!.. je n'ai point été maîtreſſe de ſurmonter cette révolution. Mais je me vaincrai, je me vaincrai... Germeuil, je ne ſuis point accoutumée à partager votre cœur! —— Il eſt à vous pour la vie, ma chère Adélaïde; daignez oublier ce moment d'erreur; je l'expierai par une tendreſſe ſi vive, ſi conſtante! — Oui, Germeuil, je vous pardonnerai... je vous pardonne, laiſſez quelques inſtants à mes larmes, elles s'arrêteront; je ne verrai que mon amour. (elle court à ſes enfants, qu'elle apporte dans les bras de ſon mari,) Germeuil,

ma rivale a-t-elle donné le jour à deux ſemblables créatures ? elles vous parlent en faveur de leur mère ; elle n'a point les attraits de madame de Cérignan : mais, Germeuil, nulle ame ne vous ſera autant attachée ; je n'éxiſte que pour vous aimer.

Les deux époux s'embraſſent, confondent leurs gémiſſements, ſe diſputent enſuite à qui donnera de plus tendres baiſers à leurs enfants, que tour-à-tour ils preſſoient dans leur ſein.

Germeuil court chez Blinval, qui eſt frappé du déſordre où il le voit : —— Eh ! mon ami ! d'où vient cette agitation ? quel malheur vous eſt arrivé ? —— Vous, mon ami ? vous ne le fûtes jamais ! ſans doute, j'ai eſſuyé les revers les plus cruels : j'ai perdu le fruit de vingt cinq années de vertu & d'honnêteté ; j'ai porté la mort dans le ſein de la femme la plus reſpectable, la plus digne d'un amour, d'un amour qui n'étoit point empoiſonné par les remords, & que pourſuivront de continuels regrets. C'eſt vous qui êtes mon aſſaſſin ! allez rapporter à madame de Cérignan dans quelle ſituation vous m'avez vû, mourant de déſeſpoir d'avoir cédé à un moment d'erreur ; je ne m'y ex-

poserai plus; je ne la verrai plus; non, ses charmes n'égareront plus ma raison, mon devoir, une tendresse légitime... dites-lui bien que je la fuis, que je l'oublie, que je l'oublie pour jamais ; & vous, cruel ! applaudissez-vous de m'avoir entraîné dans l'abyme. Adélaïde sait tout : elle sait que je l'ai outragée, que j'en conserverai un chagrin éternel, que votre société, vos conseils pernicieux, votre esprit séducteur, m'ont conduit dans le précipice. Adieu, perfide, si indigne du nom d'ami, je ne me remontrerai jamais à vos yeux.

Blinval veut répondre à ce torrent de reproches; Germeuil ne lui laisse pas le temps de parler : il se retire précipitamment, & court s'enfermer chez lui, & se livrer à une douleur que le temps & les excellents procédés de sa femme devoient bientôt adoucir.

La veuve est informée de la catastrophe inattendue ; elle avoit su déjà, ainsi que Blinval, tirer du faible Germeuil, des sommes considérables. Ces dettes, qu'on se promettoit bien de ne point acquitter, avoient été décorées du titre honnête d'emprunt ; d'ailleurs, quand ils auroient voulu y satisfaire, l'état si borné de l'un & de l'autre leur

en auroit ôté le pouvoir. Ils se voyent, ils se concertent, ils tendent tous leurs pièges ; il faut par un nouvel appât attirer la proie. Blinval envoye à Germeuil ce billet : » Je ne vous demande, monsieur, qu'un moment d'entrevûe ; je ne prétends » point faire valoir ici les plaintes de l'amitié, ni » celles d'un honnête-homme outragé : je vous engage ma parole d'honneur de vous les épargner ; » c'est de vos seuls intérets que je desire vous » entretenir ; je vous attends ».

Germeuil ne se ressouvenoit pas de cette maxime si sage, qu'il n'y a point de traité à faire avec les méchants, qu'on ne sauroit trop tôt les fuir, dût-on leur sacrifier sa fortune, & qu'on doit toujours se défier de ses propres forces ; il se croit à l'abri de nouvelles attaques, ramené sans retour à la vertu, à un amour honnête, incapable, en un mot, de retomber dans les embûches qu'on pouvoit lui préparer : il se présente donc chez le scélérat Blinval, avec cette assurance qui ne craint point les épreuves. L'adroit intriguant se garde bien de s'abandonner au moindre reproche ; la conversation roule d'abord sur les dettes de Blinval à l'égard de Germeuil ; le premier affecte la façon de penser la

plus noble ; il vendra plutôt tout son bien, que de rester débiteur envers un homme qui ne veut plus être son ami ; la reconnaissance pèse, quand elle ne se joint pas à l'amitié ; ce n'est point qu'il ait cherché à détruire ce sentiment, qui lui parlera toujours pour l'ingrat Germeuil. Ici Blinval laisse échapper des marques d'attendrissement, & il est habile à saisir ce qui se passe dans le cœur du mari d'Adélaïde. Il continue à porter ses coups ; enfin, quand il pense être arrivé au moment décisif, il ajoute : oui, Germeuil, vous êtes un ingrat ; vous m'avez obligé, assurément : mais un attachement comme le mien est au-dessus de toutes les sommes, que votre fortune vous a procuré le bonheur de me prêter ; vous serez payé, Germeuil, vous serez payé, & moi, qui me dédommagera des chagrins que notre rupture me cause ? je me dépouille, vous le voyez, de toute vanité ; le véritable orgueil, celui d'une ame sensible est de s'humilier, lorsque de pareils sacrifices peuvent servir l'amitié, & la faire éclater. J'ai voulu partager avec vous les agréments d'une société aimable : est-ce ma faute à moi, si vous êtes devenu amoureux de madame de Cérignan, si tous deux vous vous êtes mépris sur la nature d'un com-

merce qui n'offroit rien que d'innocent & de ſpirituel? deviez-vous profiter de la faibleſſe d'une femme, qui s'abuſoit elle-même ſur ce que vous lui aviez inſpiré? & comment l'avez-vous récompenſée? en lui faiſant l'affront de mériter ſi peu les plus fortes preuves de tendreſſe, que peu content de la livrer à la honte, & à l'humiliation, vous avez couru divulguer ces témoignagesd'une rropmalheureuſe ſenſibilité? ne pouviez-vous être *ingrat*, ſans vous rendre coupable d'une indiſcrétion dont les hommes les moins délicats auroient à rougir? Germeuil, vous connaiſſez bien peu les femmes: elles ne pardonnent jamais ces ſortes d'aveux. Et à qui les avez-vous faits? à votre épouſe. Penſez-vous que de ſon côté, elle ſoit plus généreuſe que madame de Cérignan, qu'elle oublie que vous lui avez été infidèle? Mon ami, voilà de ces ſecrets qu'on doit tenir toujours renfermés; ſoyez attaché à votre épouſe, qu'elle fixe vos hommages, vos plaiſirs: j'ai été le premier à vous encourager dans cette conduite ſi eſtimable: mais pourquoi vous faut-il des victimes?

Germeuil étoit déja à moitié vaincu; il ſe défend, il ſe rejette ſur ſa tendreſſe pour Adélaïde: mais

mais revenant sur les dernières paroles de Blinval. — Que voulez-vous me dire par des victimes? — Oui, il est décidé que l'infortunée madame de Cérignan sera la vôtre : savez-vous à quelle extrémité vous l'avez réduite ? elle est expirante, & peut-être, ne passera-t-elle point la journée. Germeuil est frappé de cette nouvelle : — Elle se meurt ? — Je vous dis qu'elle touche à son dernier moment; elle paye de sa vie une malheureuse faiblesse... croiriez-vous qu'elle ne sauroit vous haïr ? elle desireroit seulement, avant que d'expirer, arranger les affaires qui vous concernent: cette pensée la trouble; son unique plaisir seroit de s'acquitter avec vous ; je n'ose ajoûter qu'elle mourroit contente, si elle vous voyoit un seul instant.

Blinval, à ces mots, regardoit Germeuil: il suivoit avec une joie secrète, les progrès de la séduction. Celui-ci tombe dans la rêverie ; il est aisé de juger qu'il éprouvoit de violents combats ; il prend enfin la parole : je souffrirois d'avoir à me reprocher de l'inhumanité à l'égard d'une femme... Hélas ! que ne restions-nous amis ? — Ces regrets sont assez inutiles. Au-reste je ne prétends

vous ne prolongeriez que d'une heure, l'éxistence de cette infortunée, vous aurez à vous applaudir de cet acte d'humanité.

Blinval, se retire content de la victoire qu'il vient de remporter. L'honnête homme est incessamment exposé à devenir la victime du méchant ; la vertu ne connaît point l'artifice & la ruse : aussi lui échappe-t-il tous les jours de fausses démarches, qui quelquefois même jettent des ombres sur sa réputation ; il n'y a que le propre aveu de son intégrité qui la console, & la dédommage des jugements légers & injustes d'autrui.

La veuve a vû le perfide ami : ils ont concerté un stratagême dont on va voir le développement.

Germeuil, qui rejette toute dissimulation & croit céder à la pitié, court à son épouse, se hâte de lui apprendre l'état où se trouve madame de Cérignan, & le témoignage de sensibilité qu'elle sollicite ; Adélaïde ne laisse pas à son mari, la liberté de poursuivre : —— Mon ami, il ne faut pas différer à la voir. Il n'est point de mourant qui n'ait des droits à notre pitié; dans une telle conjoncture, le crime même doit obtenir son par-

ſoupir ; je me ſuis même privée du plus néceſſaire pour ſatisfaire à une dette auſſi ſacrée... c'eſt le chagrin qui m'ôte la vie, & vous en connaiſſez l'auteur, ajoûte-t-elle en laiſſant couler quelques larmes... au-reſte, monſieur, je n'implore de vous, qu'un ſentiment de compaſſion.

Germeuil a le cœur déchiré de tout ce qu'il vient d'entendre ; il ne peut s'empêcher de plaindre madame de Cérignan, d'admirer la nobleſſe de ſes procédés ; il eſt confondu ; il promet de la revoir au plutôt ; il prend avec elle le ton de l'intérêt le plus vif, de l'amitié la plus tendre ; il en a toute la chaleur ; il la quitte enfin dans le deſſein, ſi elle revient à la vie, de lui prodiguer tous les ſentiments, excepté celui de l'amour ; projet admirable ! quel eſt l'aveuglement du cœur humain ! comment ne tromperions-nous pas les autres ? nous ſommes les premiers à nous tromper, à nous en impoſer, à forger tous les traits qui nous déchirent.

Germeuil, en ſe retirant, avoit pris Blinval à l'écart : --- Vous me connaiſſez, je n'accepte cet argent, que pour en faire l'uſage que l'honneur me preſcrit. dites : n'eſt-il pas temps encore de racheter les meubles de madame de Cérignan, en un mot,

tout ce qu'elle a pu vendre, pour composer cette somme? Sans doute, répond Blinval. —— Eh bien! chargez-vous de ce soin, & que tout soit remis à sa place; je serois charmé que cette attention de ma part, pût flatter madame de Cérignan, & la retirer de la mort, ou du-moins adoucir les horreurs de sa fin : cette femme est bien digne d'estime; non, Adélaïde n'en sera point jalouse : si elle est rendue au monde, je veux qu'elle soit mon amie.

Cette victime de l'honnêteté & de la crédulité, n'étoit point au bas de l'escalier, que le couple scélérat rioit à gorge déployée de l'éxcellente comédie qu'ils venoient de jouer; avouez, dit la veuve, que jamais Crispin dans le Légataire, n'a su mieux remplir son rôle. On devine aisément que les meubles n'étoient point vendus, que l'argent avoit été emprunté pour quelques moments, qu'on étoit bien assûré du procédé généreux de Germeuil. Oh! je l'aurois parié, s'écrioit Blinval, je l'aurois parié; le voilà plus que jamais à notre merci! on fait tout ce qu'on veut de ces gens à sensibilité, nous nous vengerons.

Le malheureux Germeuil goûtoit au fond de

ſon cœur, cette joie douce qui ſuit néceſſairement une bonne action ; il faiſoit des vœux pour que la perfide Cérignan ne mourût point ; il s'étoit déja preſcrit un plan de conduite, ſi elle ne ſuccomboit point à cette maladie, & ſur-tout il étoit bien ſûr cette fois qu'il ne s'abuſeroit pas ſur les ſentiments de l'amitié. Il retourne à la coupable enchantereſſe, qui lui fait accroire que le plaiſir de l'avoir revû, l'a rendue à la vie ; ils en viennent au point d'avoir une explication ; madame de Cérignan parle la première : Nous nous ſommes égarés l'un & l'autre. J'ai payé bien cher ce funeſte moment de faibleſſe ! Je vous déclare, Germeuil, que je veux être la plus fidelle amie de votre femme ; ce ſera moi qui m'attacherai à vous entretenir de tout ce que vous lui devez ; nous nous animerons mutuellement à la vertu. C'eſt donc l'amitié la plus déſintéreſſée, la plus pure que je vous voue ; vos procédés généreux m'y feront joindre la reconnaiſſance ; quand ma fortune ſera mieux établie, j'aurai ſoin de vous rendre... ce que j'aime à vous devoir : il eſt ſi doux d'être obligé par les perſonnes qu'on eſtime ! ce plaiſir eſt peut-être égal au plaiſir de la bienfaiſance, & il y entre aſſu-

rément un très-grand ſacrifice, celui de l'orgueil. Germeuil, oublions donc nos erreurs, nos fautes, & ſoyons deux tendres amis. Si j'allois manquer dans la moindre choſe à cet engagement, ne m'épargnez pas, ayez le courage de me ramener à la vertueuſe amitié.

La réponſe de Germeuil fut conforme à ce qu'on doit attendre d'un cœur qui ſe livre à l'illuſion : voilà le plus beau roman arrangé ; cependant la prétendue malade n'avoit jamais eu tant de charmes, de graces, d'eſprit, de ſentiment, & Germeuil la voyoit tous les jours ; il étoit lié plus que jamais avec Blinval. Le mal faiſoit des progrès rapides ; le mari d'Adélaïde commençoit à devenir coupable : il refuſoit de s'éclairer ſur ce qu'il éprouvoit, & il fuyoit les occaſions de parler de madame de Cérignan à ſon épouſe ; il lui cachoit même le nombre de ſes viſites. On doit prévoir les ſuites affreuſes de cette liaiſon renouée avec tant d'imprudence. C'eſt une vérité confirmée par tous les temps, & toutes les épreuves : une paſſion traitée avec ménagement, loin de ſe guérir, entraîne tôt ou tard la ruine de la victime qui en eſt attaquée. Mentor ne laiſſe point Télémaque ſur le rivage :

d'une main infléxible il le précipite dans les flots. Germeuil perd de vûe tous ses projets ingénieux de raison, d'amitié ; enivré à longs traits du poison corrupteur, il a enfin trahi ses serments, l'honneur, le devoir, le pur amour ; il est dans les bras de madame de Cérignan, & de cette époque, tous les défauts, ou plutôt, tous les vices ont successivement souillé son ame ; il est devenu prodigue, insensible aux intérêts de sa famille ; il manque à la nature : il ne caresse plus, il n'aime plus ses enfants ; la douceur & l'espèce de résignation d'Adélaïde sont autant de reproches muets qu'il n'évite que trop, & qu'il ne peut supporter ; chaque fois qu'il revient à sa maison, il semble y retrouver sa conscience importune, & y être poursuivi par un cri plaintif qui s'élève, qui l'accuse, qui le condamne continuellement ; s'il lui arrive de sentir des remords, il cherche promptement à les étouffer ; il s'efforce de s'arracher à lui-même : c'est un coupable qui voudroit ne pas entendre la voix de son juge.

Il ne restoit donc plus qu'une faible espérance à l'infortunée Adélaïde, de ramener son époux : elle se flattoit qu'une continuation de bons procédés

opéreroit cette révolution si attendue ; elle poussoit même sa délicatesse excessive jusqu'à lui dérober ses larmes. L'aîné de ses enfants atteignoit sa cinquième année ; il surprend sa mère fondant en pleurs : cette innocente créature est touchée : elle connaît déjà la pitié, & vole dans les bras maternels : —— Qu'as-tu, maman ? tu pleures ! —— Ah ! mon ami, j'ai bien des chagrins ! —— Est-ce que tu n'aurois pas à manger ? tiens, maman, voilà mon déjeuner, je m'en passerai bien, je m'en passerai bien... c'est toi qui le mangeras : —— Cher enfant, lui dit la mère, en lui donnant un baiser mouillé de larmes, il est d'autres peines que le besoin de la faim ; hélas ; puisses-tu ne pas l'éprouver un jour ! mon ami, nous serons bientôt réduits à l'indigence. --- Maman, eh ! qu'est-ce que l'indigence ? —— De n'avoir point de meubles, de vêtements, de manquer de tout. —— Oh ! maman, tu peux prendre mes habits, tout, tout ce que j'ai ; j'aurai plus

L'aîné de ses enfants, &. Tout ce qu'on fait dire à cet enfant, est rendu fidellement d'après la nature même : c'est une conversation qu'on a entendue, & que l'on répète mot pour mot : aussi est-il aisé de voir que l'art n'a point guidé ici l'auteur.

de plaiſir à le voir à toi qu'à moi ; vas, lorſque je ſerai grand, je t'aimerai bien mieux que mon papa ne t'aime ; il n'eſt jamais avec nous ; il ne te conſole point, & moi, je voudrois te careſſer, te careſſer toujours ; je ne ſuis gay que quand je te vois, que je te parle, que je t'embraſſe : —— Mon ami, puiſque tu m'aimes tant, dis à ton papa que tu m'as vu beaucoup pleurer, & que j'expire de douleur : entends-tu ? il ſaura bien ce que cela ſignifie. —— Je le dirai, maman, je le dirai, quoique je n'aime point mon papa autant que toi. —— Mon fils, vous avez tort, il faut aimer votre père ; Dieu vous l'ordonne ; —— Mais, maman, perſonne au monde ne m'a dit de t'aimer, & je t'aime... de tout mon cœur. —— Retiens bien, mon cher ami, ce que je t'exhorte à répéter à ton père : —— Oh ! ne crains pas que je l'oublie ; il ſuffit que cela te faſſe plaiſir ; vas, je t'aſſure que je m'en ſouviendrai bien mieux que de ma leçon.

Cette converſation enfantine, qui ſemblera puérile aux gens du monde, c'eſt-à-dire, à des ames corrompues & deſſéchées, pourra intéreſſer celles qui ſe plaiſent à voir les tableaux de la nature, à

pressions de sensibilité qui l'auroient pu amener à un heureux repentir ; combien de cœurs égarés par la société, se sont ouverts au sentiment, & ont vû mourir ce germe précieux, graces au souffle empoisonneur qui revient les corrompre ! il est bien peu d'ames vicieuses qui ne se sentent des retours vers la vertu, & il en ést peu aussi, qui ayent assez de courage pour conserver cette généreuse ardeur !

Germeuil a bientôt oublié son enfant, son épouse, ses devoirs; sa passion est montée au comble de l'yvresse : c'est un délire frénétique qui augmente tous les jours. Ses prodigalités sont suivies de dettes qui entraînent le désordre de sa fortune ; les créanciers l'assiègent; sa maison ne tardera point à offrir le spectacle humiliant de la misère ; il a dissipé le bien de sa femme; il ne restoit à cette infortunée, qu'un contrat de huit cent livres de rente ; Germeuil a la barbarie de le lui demander. Rassassiée de douleurs, assaillie de besoins, elle n'envisage que ses enfants, qui sont menacés d'expirer de besoin ; elle ose opposer un refus à son mari, à cet homme si aveuglé, si inhumain, & qui lui étoit cher encore; il s'emporte, s'abandonne à

» de moi, mais c'eſt pour vos enfants, c'eſt pour » vous que je réclame votre pitié; ne me forcez » pas à vous abandonner le dernier morceau de » pain qui nous reſte; je vous le dis: il ne s'agit » point ici de mes intérêts: qu'eſt-ce que la for- » tune, le monde pour une femme qui n'a plus » que quelques jours à vivre, & que vous avez » oubliée? mais me laiſſeriez-vous mourir dans la » certitude que ma famille, que vous même ſuccom- » berez au beſoin... Ah! Germeuil! Germeuil, & » c'eſt de votre main que je reçois tous ces coups! »

ADÉLAIDE.

Cette lettre, ſi touchante, auroit produit ſans doute ſon effet; Germeuil n'étoit point aſſez barbare, aſſéz dénaturé pour ne pas éprouver quelque émotion: mais ces faibles mouvements expiroient bientôt dans la déteſtable ſociété qui s'étoit rendue maîtreſſe de ſon ame; ſa faibleſſe, & c'eſt-là la marche néceſſaire des paſſions, le conduiſoit à l'endurciſſement du vice, qui eſt preſque toujours inſéparable de l'inhumanité. C'eſt ainſi que d'erreurs en erreurs, l'homme né ſouvent le plus ſenſible & le plus vertueux, parvient à la barbarie des ſcélérats; eh! que d'éxemples nous avons ſous les yeux de ce

grace... expliquez-nous... feroit-il poffible? L'armateur reprend : la femme de ce monfieur de Germeuil, avoit en Amérique un parent affez éloigné : cet homme a eu le talent d'amaffer une fortune immenfe, le fruit de quarante années de travaux dans le commerce ; privé d'héritiers, il laiffe ce bien confidérable à fa parente, & à fon défaut, à fon mari. C'eft-à-dire, interrompt vivement Blinval, que fi madame de Germeuil n'éxiftoit plus, cette fucceffion reviendroit à fon époux ? Sans aucune difficulté, continue le voyageur. Au moment que je fuis parti, cet homme fi riche étoit attaqué d'une maladie, qui fuivant la décifion des médecins, devoit, dans deux ou trois mois, le mettre au tombeau ; felon les apparences, il ne vit plus à préfent ; à l'égard de l'héritage, je vous parle d'après le parent même de cette madame de Germeuil, qui m'a montré fon teftament. Il n'y a donc point de doute que vos amis ne jouiffent inceffamment de la fituation la plus brillante.

Madame de Cérignan & Blinval, pour des raifons, difent-ils, qu'ils lui communiqueront dans la fuite, conjurent l'armateur de ne point répandre cette nouvelle ; il leur promet de garder le fecret.

[illegible] à cet [illegible]
[illegible] voir que la d[illegible]
[illegible] retour. Tout me contr[illegible]
ma faute, ou plutôt sur mon[illegible]
un des moins pardonnables : [illegible]
[illegible] à la vertu, à vos devo[illegible]
à [illegible] *femme qui eut été mon*[illegible]
[illegible] aimer sa rivale. C'est donc [illegible]
ma conduite ! ô ciel ! que Blin[illegible]
[illegible] service ! que de regrets me[illegible]
[illegible] démenti mon système de [illegible]
[illegible] trop m'abandonner à cette fe[illegible]
[illegible] mon supplice : puis-je v[illegible]
[illegible] puissants qui nous un[illegible]
[illegible] entraîner jusqu'au tom[illegible]
[illegible] les rompre. — Que dit[illegible]
[illegible] j'ai résolu, & [illegible]
[illegible] mon ami, [illegible]
[illegible] l'un [illegible]
[illegible] de l'ég[illegible]
[illegible] monde, à [illegible]

leur avoir donné ordre de fermer sa porte, sans nulle exception; ensuite se tournant vers Germeuil: —— Nous sommes seuls; je vais vous ouvrir mon cœur; c'est trop le contraindre! je m'accuserois d'avoir un secret pour l'homme qui m'est le plus cher. Ici l'enchanteresse prépare la trame de ses ruses; ses yeux prennent un nouveau degré d'intérêt; elle s'arme de nouveaux traits; jamais sa beauté n'eut plus d'empire, & Germeuil plus de foiblesse & d'égarement. Elle reprend: vous devez vous appercevoir de l'extrême agitation que j'éprouve; je ne suis plus maîtresse de la cacher; il y a déjà quelque temps que ce trouble me domine... je voulois être la seule victime, & vous allez partager mes souffrances: voilà ce qui me désespère! Ah! Germeuil, qu'avons-nous fait? dans quel abyme nous nous sommes précipités! sont-ce là les suites de l'amour? jamais, jamais vous ne fûtes plus aimé, &... elle s'arrête à ce mot, & laisse couler des larmes qui prêtent encore un nouvel éclat à ses attraits. Ne suis-je pas assez malheureux, s'écrie Germeuil? ma misérable destinée auroit d'autres coups à me porter! —— je suis frappée des plus cruels, Germeuil, pour un cœur qui éprouve toute la force

gards, aux miens ? ne nous le dissimulons point, osons envisager la vérité, un objet de mépris. J'en appelle à votre cœur, Germeuil : j'ai votre amour, je veux le croire : mais à ce sentiment, ajoûtez-vous l'estime ? & le pouvez-vous ? le pouvez-vous ?

Germeuil répond à madame de Cérignan par les protestations de la tendresse la plus vive. Elle reprend : encore une fois il est inutile de nous tromper. L'instant est venu, je vous le dis, où je vois la vérité, où je la sens s'élever dans mon ame, me condamner, m'imposer la loi que je suivrai. Imitez-moi : est ce à une femme à vous donner un éxemple de courage ? séparons-nous, Germeuil ; ne nous revoyons jamais. J'irai pleurer dans la plus obscure retraite, ma faiblesse, un amour... pensez-vous que j'y survive ? mais je vous aurai rendu à votre épouse, à la société, à vous-même ; vous me plaindrez ; la pitié vous seroit-elle interdite en faveur d'une infortunée qui ne vous verra plus ? hélas ! jusqu'au dernier soupir vous règnerez dans mon cœur, vous le déchirerez, & voilà, voilà mon tourment !

Le trop crédule Germeuil se jette aux pieds de

en sanglots; elle fixe des regards attendrissants sur Germeuil; elle continue, après avoir essayé de rappeller sa voix: sans doute c'est votre femme qui doit éxciter l'envie! elle s'honore du plaisir de vous aimer; elle peut tout haut avouer sa tendresse; son bonheur fait sa réputation, & moi, moi j'ai à rougir... adieu, adieu pour toujours! Ce qui augmente ma douleur, c'est que vous m'avez obligée, & que vous êtes dans un état qui ne vous permet pas de vous passer de la rentrée de vos créances: eh! je ne saurois m'acquitter! Dieu! c'est en ce moment que je sens toute l'horreur de ma situation: — Que dites-vous? c'est moi qui vous dois tout; sans vous, la vie me seroit un fardeau dont je ne tarderois pas à me débarrasser. Ma fortune est presque anéantie, il est vrai: mais je n'avois rien perdu; vous me restiez; vous me consoliez; vous arrêtiez mon ame prête à s'exhaler, & vous voulez m'abandonner au malheur! — Je vous le répète: j'ose en appeller, Germeuil, à vous-même: c'est votre probité que j'interroge, c'est elle qui prononcera. Vous m'aimez, vous devez donc chérir mon honneur, & il éxige que je m'immole, que nous renoncions à vivre l'un pour l'autre, à nous voir, que nous oubliant tous

diſſipé ces ſentiments déſagréables. Suis-je à vos pieds : tout eſt oublié, c'eſt vous ſeule que j'aime, que je vois, que j'idolâtre ; vous êtes tout pour Germeuil ! — Quoi ! ſi vous étiez libre... il eſt bien vrai que vous me donneriez votre main ? — Eſt-ce à vous d'en douter ? —— vous vous engageriez dès ce moment par un écrit... —— Oh ! demandez tous les écrits, tous les ferments... —— Eh bien, Germeuil, vous me connaiſſez : vous ſavez combien je vous ſuis attachée, que jamais l'intérêt ne m'a conduite... ſignez-moi un dédit de cent mille écus qui me cautionne votre promeſſe de mariage... je vous ferois tous les ſacrifices. —— Dans l'état où eſt aujourd'hui ma fortune ? —— Vous devinez bien que je ne ferai nul uſage de cet engagement... que c'eſt pour vous le repréſenter, ſi vous alliez perdre votre femme, & que vous puſſiez changer ..... j'imaginerois tout au monde pour m'aſſurer de votre cœur : ſans lui, ſans le don de votre main, que me feroient les richeſſes, l'éxiſtence ? un amour comme le mien ne peut être payé que par autant d'amour.

L'inſenſé ſigne ce qu'en quelque ſorte, lui a dicté la veuve. A cette condition, pourſuit elle d'une voix flatteuſe, je pourrai apporter quelque adouciſſe-

ſa deſtruction prochaine : mais lorſque ſa vûe ſe portoit ſur ces innocentes créatures qui alloient perdre leur unique ſoutien, alors elle s'abandonnoit en préſence de Charlotte, au plus ſombre déſeſpoir ; elle accuſoit la rigueur de ſa deſtinée, & ſe plaignoit de ſon époux.

Cependant madame de Cérignan s'applaudiſſoit avec Blinval, du ſuccès de ſon ſtratagême ; elle avoit pris toutes ſes précautions pour en aſſurer l'effet, & n'avoir même rien à redouter des regards pénétrants de la juſtice : elle eſpéroit bien n'en pas reſter au dédit : elle dévoroit déjà dans ſon cœur, les revenus immenſes que Germeuil étoit ſur le point de poſſéder : car il n'y avoit pas à douter qu'Adélaïde, le ſeul obſtacle que le ſort lui oppoſât, ne mourût bientôt ; l'un & l'autre ſe repoſoient ſur cette perſpective ſi intéreſſante pour la cupidité, & ils auroient commis tous les crimes, afin d'accélérer ce moment qu'ils regardoient comme l'époque de leur brillante fortune.

Rendu à lui-même, Germeuil réfléchit ſur la démarche indigne de l'honnête-homme, qui vient de lui échapper. S'être engagé à former de nouveaux liens, quand ceux qui l'enchaînoient à la malheureuſe Adélaïde ſubſiſtoient encore ! avoir

minelle ? il ne me reste qu'à précipiter la fin d'une infortunée... c'est moi qui lui cause la mort ! c'est moi qui prive mes enfants d'une mère... ah! répare-t-on la perte d'une mère ? quel appui auront-ils ? il y a long-temps qu'ils n'ont plus de père : je le sens trop ! je le sens trop !.. que tardons-nous ? courons arracher cet écrit qui nous déshonore, & hâtons-nous de l'anéantir. Du-moins si Adélaïde se voit ravir une tendresse qui ne lui est que trop due, laissons-lui ma pitié, mon respect ; on ne sauroit refuser son hommage à la vertu; &... je ne suis plus vertueux ! je suis le plus malheureux, le plus barbare, le plus insensé des hommes !

Il étoit assez naturel que ces semences de repentir, qui naissoient dans le cœur de Germeuil, mourussent bientôt, pour faire place aux transports d'une passion effrénée ; il n'avoit pas revû madame de Cérignan, qu'il étoit rempli plus que jamais de sa coupable yvresse.

La malheureuse épouse de Germeuil céde aux atteintes de la langueur mortelle qui la consumoit ; docile à s'abandonner aux secours de l'art, elle consent à prendre une médecine qu'on lui disoit devoir être un remède salutaire ; elle l'attendoit cependant avec assez d'indifférence, peu occupée des soins d'une vie

— Oh ! dans cette occasion-ci, madame, j'oserai vous désobéir ; non, je ne me prêterai point à des ordres si peu faits pour être éxécutés ; je suis votre domestique, une pauvre fille qui vous servira avec zèle jusqu'au dernier soupir ; pardonnez-moi l'expression, je vous suis attachée comme à l'amie la plus chère, comme à ma propre sœur ; éxigez tout ce qui sera en mon pouvoir, & je tâcherai de vous contenter : mais... mais vouloir que je contribue à la mort de ma digne maîtresse ! —— Germeuil la souhaiter cette mort cruelle ! me la donner !.. Ecoute-moi, Charlotte, tu le vois trop : mon arrêt est prononcé ; & quand aujourd'hui tu éloignerois le moment de ma perte, me déroberois-je au sort qui m'attend ? Mon unique amie, tu ne sens pas que je te devrai la fin de mes maux ; tu ne saurois empêcher que je ne périsse ! on l'a résolu... Dis-moi, Charlotte, tu es assurée que ces coups me sont portés par la main d'un époux ?.. —— Vous en douteriez après tous les mauvais traitements dont il vous a accablée ? cela n'est que trop vrai qu'il ne se contente pas de vous avoir plongée dans la misère : il veut vous arracher la vie ! le barbare ! —— Et tu es bien certaine... —— J'ai tout appris, madame, de la bouche même

ne puis-je les oublier en cet instant horrible ! . . . Charlotte, il me vient une idée ; je veux écrire à Germeuil, lui montrer tous les tourments de mon cœur... tu lui donneras cette lettre, lorsque ce trop sensible cœur ne sera plus animé.

Adélaïde aussi-tôt prend la plume, & d'une main tremblante trace cet écrit, qu'elle interrompt vingt fois pour l'inonder de ses pleurs :

» Je meurs avec satisfaction, puisqu'il n'y a » point d'autre remède à mes maux que la mort : » mais devois-je la recevoir des mains d'un époux ? » Germeuil, étoit-ce là le prix d'un amour, qui » n'a fini qu'avec ma vie ? qu'avez vous à me re- » procher ? je me suis défendu les représentations, » la moindre plainte ; j'ai porté les ménagements » jusqu'à ne point pleurer en votre présence, » & cependant je m'abreuvois, je me nourrissois » de mes larmes. Ce n'est point pour moi que » j'ai vû avec horreur les approches de la misère : » c'est pour vos enfants, c'est pour vous-même. Ces » pauvres enfants ! qui va en prendre soin ? sera-ce » madame de Cérignan ? cette femme leur servir de » mère ! grand Dieu ! est-ce elle qui aura pour vous » mes complaisances, ah ! Germeuil, disons ma

» yeux ; vous ſentirez, un jour, je ne veux point
» en douter, la différence d'une femme qui n'a
» jamais aimé que vous & ſa famille, d'avec cet
» objet... c'eſt elle qui a conduit votre main ;
» c'eſt cette ame infernale qui vous aura inſpiré ;
» que le ciel nous juge ! je l'abandonne à ſes re-
» mords. Adieu donc, Germeuil, adieu pour tou-
» jours ; je vais prendre le funeſte breuvage... ſeriez-
» vous auſſi le bourreau de ces innocentes créatures,
» les gages du malheureux amour qui nous avoit
» unis ? vous permettra-t-on de les aimer, ces tendres
» victimes qu'on immole dans leur mère ? Ah ! n'al-
» lez pas étendre votre barbarie juſques ſur ces infor-
» tunés ; ſi quelque choſe peut expier le crime que
» vous aurez éternellement à vous reprocher, c'eſt
» l'amitié que vous temoignerez à ces miſérables en-
» fants ; vous ſeul dans le monde leur reſtez, & ils ne
» vous parleront point, ils ne vous parleront point
» d'Adélaïde ; n'ayez aucune crainte : ils ignoreront
» que c'eſt vous qui les avez privés d'une mère ; ils
» auront ma tendreſſe pour vous, Germeuil ; ai-
» mez-les : je ne vous demande point d'autre prix de
» ma mort... Nous ſéparer ! rompre ces nœuds qu'un
» attachement mutuel avoit ſerrés !.. mais c'eſt trop

» reculer ce terme de tous mes maux : il est temps
» de vous satisfaire ; Germeuil, personne ne vous
» aimera, comme je vous ai aimé, comme je vous
» aimois à l'instant même... Encore une fois, je
» vous recommande nos pauvres enfants ; ne les
» punissez pas d'avoir été dans mon sein ; sur-tout
» gardez-vous de les confier à des mains étrangè-
» res, & sans doute la vôtre respectera leurs jours ».

ADÉLAIDE.

L'épouse de Germeuil remet cet écrit à Charlotte qui fondoit en larmes : —— Charlotte, dérobe-moi ces pleurs ; affermis moi plutôt... tu donneras cette lettre à Germeuil ; tu lui diras que mon dernier soupir fut encore pour lui... allons, apporte moi... non, s'écrie Charlotte, j'y suis résolue : je ne vous obéirai point, madame, je ne vous obéirai point. —— Tu ne veux pas voir que mon arrêt est prononcé ? il faut que je meure : ainsi l'a déterminé un trop aveugle époux ; rien ne pourroit me soustraire au sort qui m'attend. Je te l'ai dit : qu'aujourd'hui je cède à ton refus : je n'en serai pas moins condamnée à perdre la vie ; c'est un complot tramé sans doute avec cette femme... qui m'a enlevé le cœur de mon mari. Et puis, Charlotte, l'éxistence m'est une

charge si pesante ! que puis-je espérer ? je te demande une grace : garde, je t'en conjure, un secret éternel sur le genre de mort qui termine ma déplorable destinée. Si on venoit à le savoir : le malheureux auteur de toutes mes peines ne seroit que trop puni ! & tu comprends quelle seroit sa punition ! hélas ! elle s'étendroit jusques sur mes enfants... Charlotte, promets-moi bien de te taire ; tu m'aimes, & tu me porterois de nouveaux coups dans le tombeau.

Charlotte éplorée, & après bien des efforts, engage sa parole qu'elle gardera le silence. Mais, ma chère maîtresse, ajoûte-t-elle, pensez-vous que j'épargnerai au barbare tout ce que mon cœur renfermera pour d'autres ? je le poursuivrai ; je lui représenterai sans cesse son atrocité, une action abominable ; il verra mes pleurs, mon désespoir éternel... —— Va donc, Charlotte... hâtons-nous de mourir, puisqu'on l'a ainsi décidé. Tu ramèneras mes enfants ; ils recevront mon ame ; je voulois les écarter : je ne puis me refuser la consolation de les serrer dans mes bras défaillants.

Charlotte passe dans l'appartement prochain : elle revient tenant la médecine d'une main in-

l'un après l'autre, colle quelque temps sa bouche sur la leur, & ensuite par une espèce d'effort sur elle-même, les repousse doucement, lève les yeux au ciel, & porte la médecine mortelle sur ses lèvres.

Arrêtez, arrêtez, s'écrie un homme, égaré, hors de lui-même & qui étoit entré avec précipitation, donnez-moi... — C'est vous, Germeuil!... vous empêcheriez... c'étoit lui en effet; il saisit & jette la coupe avec emportement. Charlotte se relève : —— Monsieur! je me doutois bien que vous ne pouviez être assez barbare!.. Germeuil, sans l'écouter, serroit dans ses bras Adélaïde, que cette révolution avoit privée de l'usage des sens. Avez-vous pu imaginer, lui disoit son époux, que je fusse assez inhumain pour vous arracher la vie?.. Adélaïde, je ne suis que trop coupable de t'avoir ôté mon cœur! je viens te le rendre ce cœur si déchiré, si plein de douleur, de repentir, d'amour... J'ai su tout: non, ce n'est pas mon crime, c'est celui du monstre... qui avoit égaré ma raison; c'est cette femme abominable qui avoit conçu le projet de te donner la mort.

Cependant Adélaïde sembloit renaître par degrés. Charlotte avoit dans cet intervalle remis la

informée enſuite de la vérité, ſachant que ſa maîtreſſe & Blinval étoient les ſeuls auteurs de l'empoiſonnement, étoit accourue vers l'époux d'Adélaïde, afin qu'il s'oppoſât à l'éxécution d'un complot ſi monſtrueux.

Au moment que Germeuil parloit de cette domeſtique, elle paraît; elle brûloit de s'inſtruire s'il étoit venu à temps pour ſecourir ſon épouſe. Monſieur, lui dit cette femme, tout ne vous eſt pas connu; voici le motif de cet horrible projet: mon abominable maîtreſſe a ſu que madame votre épouſe avoit un parent fort riche en Amérique. Il eſt vrai, interrompt Adélaïde avec vivacité, que ma famille m'a dit plus d'une fois que j'avois un parent dans ces contrées, dont nous n'avons reçu aucunes nouvelles depuis que j'éxiſte. La femme-de-chambre reprend la converſation, entre dans les détails; Adélaïde ne la laiſſe pas achever, & s'adreſſant à ſon mari: mon ami, ce bien ſera le vôtre; dès ce moment je vous cède tous mes droits; je ſuis bien plus jalouſe de recouvrer votre cœur, & de le conſerver. O ciel! s'écrie Germeuil, comment reconnaître tant de bienfaits? ah! je ne te demande des richeſſes que pour ma femme & mes enfants, pour faire oublier à cette chère victime de mes déteſta-

vous deux les coups les plus cruels : mais je ferai vengé.

Le couple odieux demeuroit confondu, tant la vérité est accablante pour le coupable ! Blinval balbutie quelques paroles ; il reclame l'ancienne amitié... —— Infame ! ce mot peut-il sortir de ta bouche ? tu parles d'amitié, toi, qui as enfoncé le poignard dans mon cœur, qui m'as ravi plus que ma fortune, mes sentiments ! mon ami ! le bourreau de ma femme ! & elle expiroit, en m'accusant de cet attentat !.. Je te percerois, je te déchirerois sous cent coups d'épée, si je ne laissois à d'autres mains la honte de se souiller de ton sang. C'est en présence des magistrats que nous compterons tes services, tes bienfaits : ils t'en payeront le salaire, & je cours de ce pas...

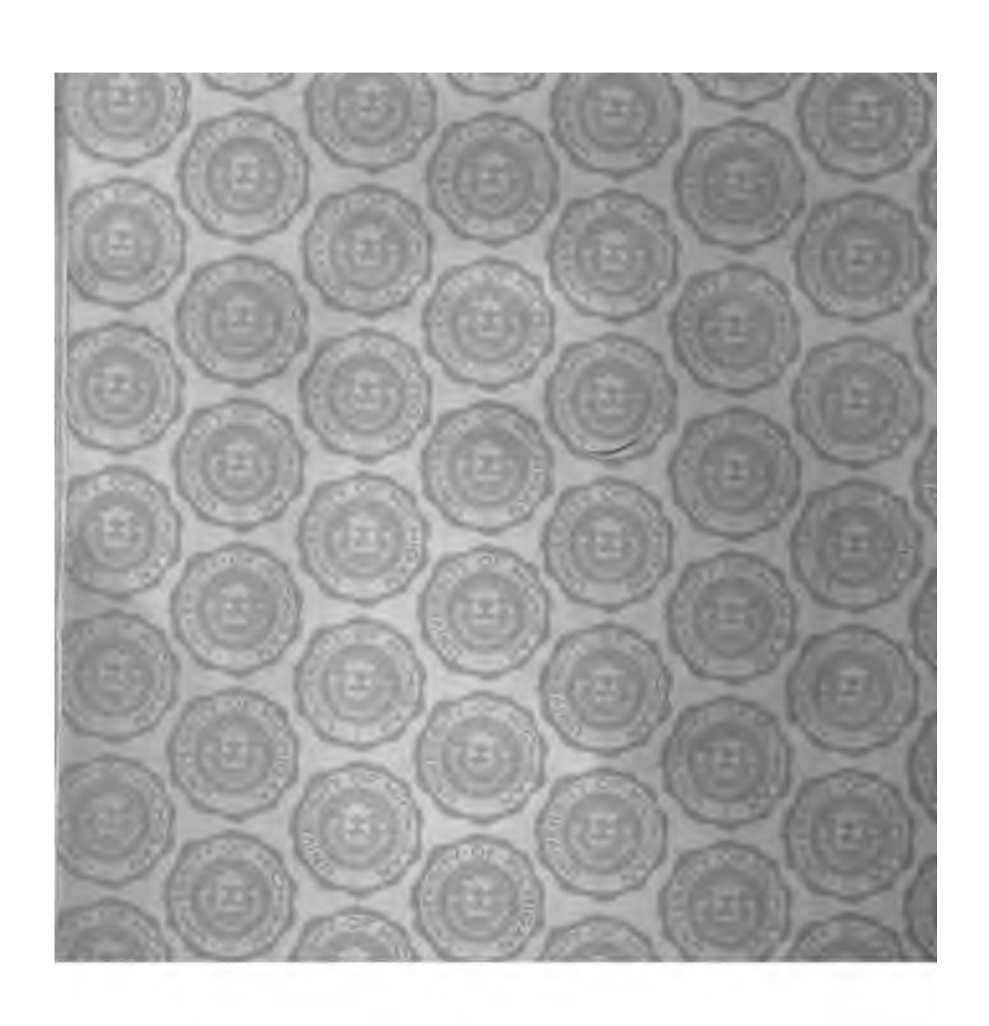
Germeuil n'a point le temps d'achever : il est arrêté tout-à-coup par Adélaïde qui se montre, accablée de tout ce qu'elle vient d'éprouver, & soutenue par Charlotte : —— Où courez-vous, Germeuil ? demeurez : j'ai prévû ce que vous aviez dessein de faire ; je viens vous demander un témoignage de cette amitié que vous m'avez rendue. — C'est vous, Adélaïde ! dans ces lieux ! parmi des monstres qui ont attenté à vos jours ! qu'éxigeriez-vous ? — Je

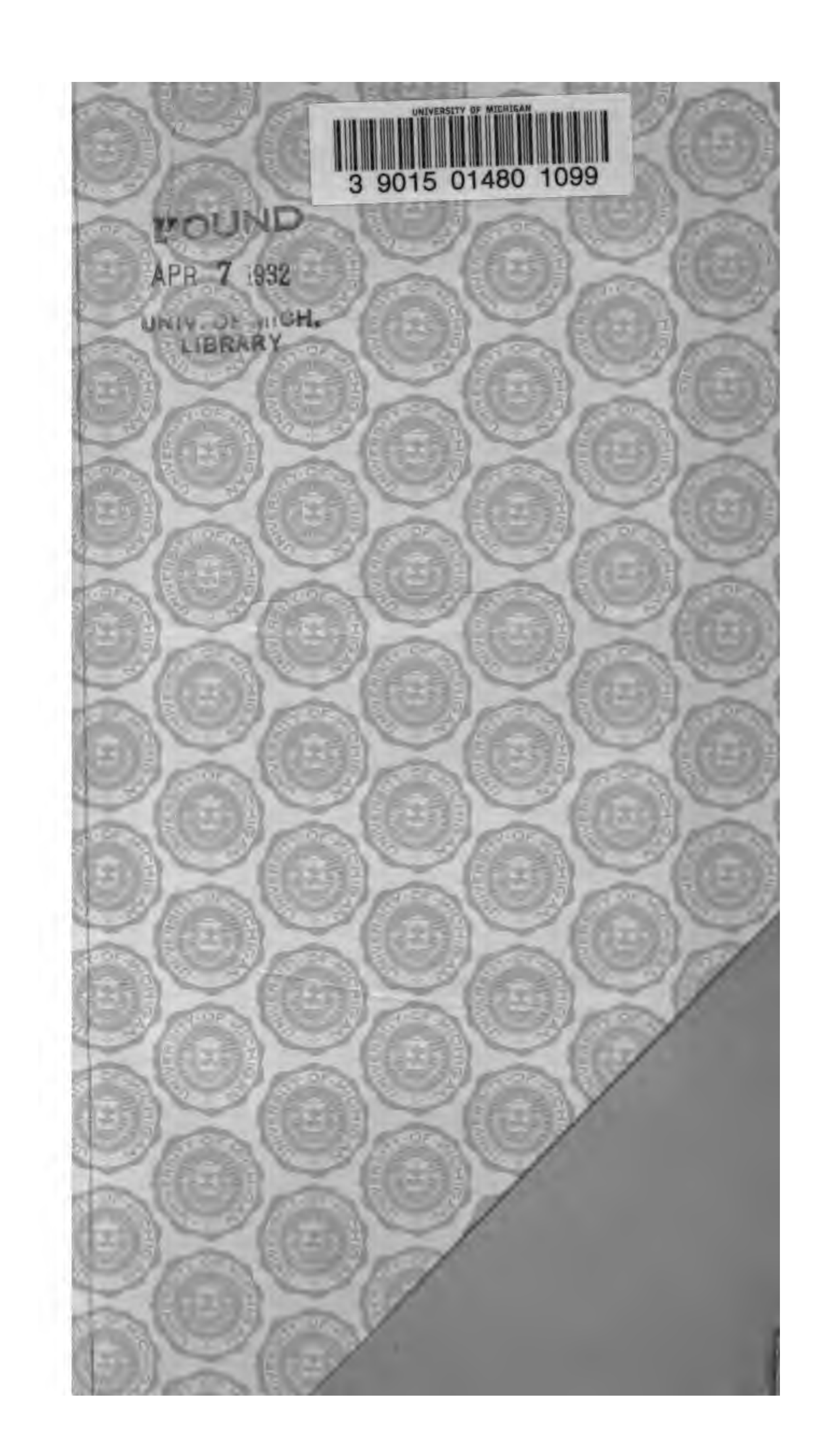
nouveau cœur ; bientôt redevenu bon mari, bon père, honnête-homme, digne citoyen, tous les jours sa tendresse pour son épouse & sa famille augmentoit ; ils recueillirent, peu de jours après cette aventure, l'immense succession qu'on leur avoit annoncée. Germeuil sut faire un sage emploi de ses richesses ; il goûta le bonheur, le bonheur si pur, si doux d'essuyer les larmes des malheureux, & de les soulager par des consolations & des bienfaits. Adélaïde, de son côté, ne fut pas moins heureuse : elle vit ses enfants s'élever dans son sein, & suivre leurs éxemples honnêtes. L'indigne Cérignan tombée dans une horrible misère, suite presqu'indispensable de la mauvaise conduite, mourut, dévorée de remords. Pour Blinval, incapable de céder à la voix du repentir, il s'étoit sauvé en Espagne, où sans doute un Ciel vengeur le poursuivoit, & l'atteignit : coupable d'un rapt, il périt sur l'échaffaud, tandis que Germeuil & sa femme partagèrent la récompense dont la vertu jouit sur la terre : ils parvinrent à une extrême vieillesse, s'aimèrent jusqu'au dernier soupir, & moururent, pour ainsi dire, ensemble, se suivant de près au tombeau. Ils eurent la satisfaction de se voir, en quelque sorte, survivre dans une postérité qui



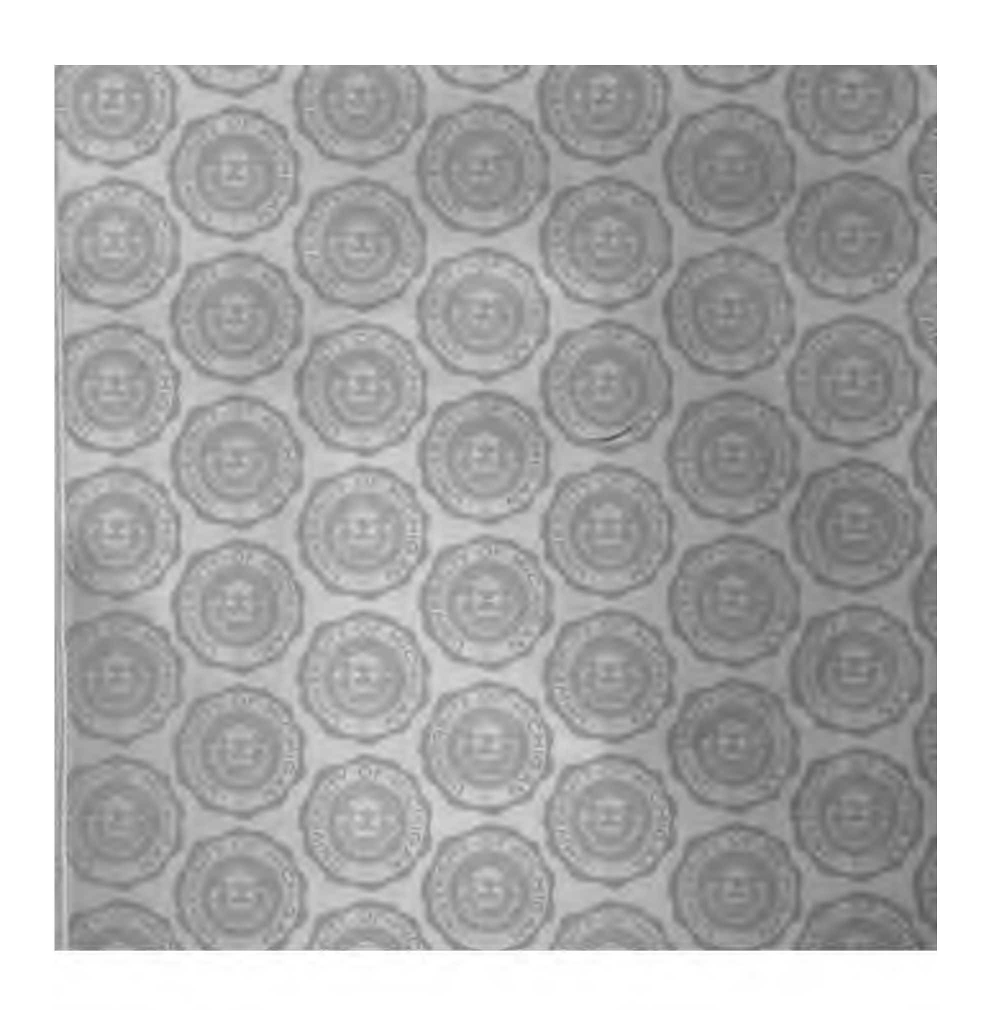
TABLE.

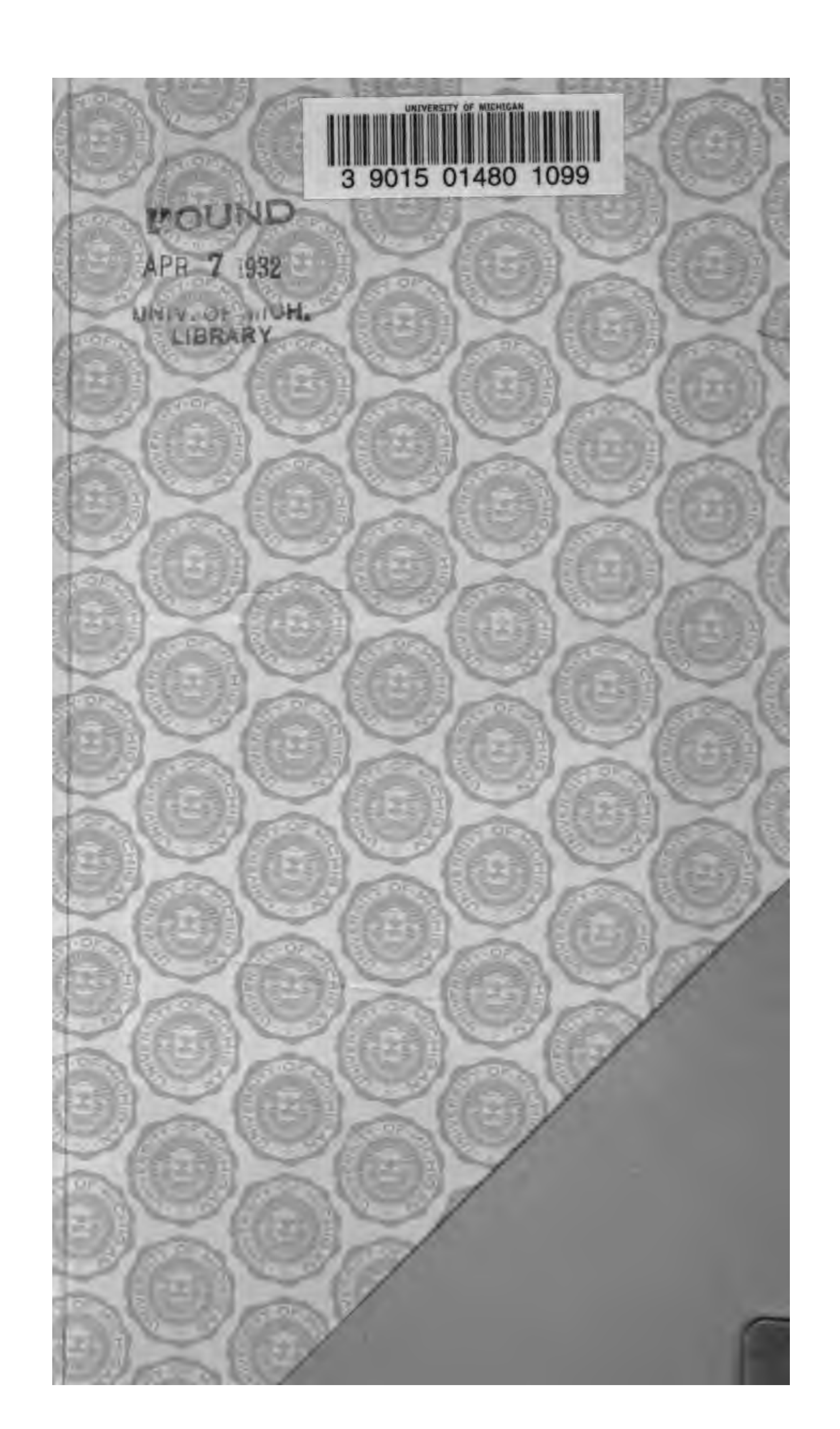
DU TOME QUATRIÈME.





UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01480 1099
BOUND
APR 7 1932
UNIV. OF MICH.
LIBRARY





UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01480 1099

